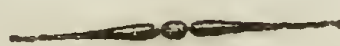
ŒUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT.



ARDENT

TROUGHTON.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
RUE JACOB, 30.

ARDENT TROUGHTON,

OU

LE COMMERÇANT NAUFRAGÉ,

PUBLIÉ PAR

LE CAPITAINE MARRYAT.

Traduit de l'Anglais

PAR A. J. B. DEFAUCONPRET,

TRADUCTEUR DES ŒUVRES DE SIR WALTER SCOTT, COOPER, ETC., ETC.

TOME SECOND.



PARIS,
CHARLES GOSSELIN ET W. COQUEBERT,
9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.
M DCCC XXXVIII.

ARDENT TROUGHTON.

CHAPITRE XV.

Il ne s'en fallait plus que de quelques minutes qu'il fût midi. Je souris avec amertume en voyant mon bon vieux père placer une paire d'énormes pistolets dans une ceinture dont il s'était entouré la taille, et attacher un grand sabre à son côté. Jugurtha était armé jusqu'aux dents. Julien et moi nous prîmes soin que, si la victoire ne se déclarait pas pour nous, ce ne pût être faute d'armes. Nous détachâmes les canons de la cabine, et nous en tournâmes la bouche en avant, dans le dessein de faire feu à travers la cloison, si la nécessité l'exigeait. Toutes les femmes étaient à genoux, le visage

contre terre, sur le tapis de l'arrière-cabine; Honoria, quoique sous le costume de mousse, était au milieu d'elles, et ma digne mère s'était bouché les oreilles avec du coton. Bounder lui-même semblait comprendre ce qui se passait, et il me regardait la queue en l'air, et les oreilles dressées. Je jetai un regard autour de moi, et je vis que tous mes compagnons, excepté Jugurtha, étaient pâles comme la mort. Je ne doute pas que la même paleur ne couvrît mes joues.

— Jugurtha, mon frère, lui dis-je, en lui voyant les yeux ardents et le visage animé, je vous en conjure au nom des souffrances que nous avons endurées ensemble, ne répandez le sang qu'en cas de nécessité absolue; attendez que nos ennemis nous y forcent. Me tournant alors vers mon père et don Julien : Il est midi, leur dis-je, suivez-moi sur le gaillard d'arrière, nous y trouverons Drinkwater et nos amis; mais ne commettons pas le premier acte de violence.

Dans l'espoir d'inspirer à la sentinelle un esprit de modération, je plaçai entre Ju-

gurtha et moi le jeune mousse qui portait les vêtements et la mantilla de ma sœur, et j'ouvris brusquement la porte de la cabine. Au même instant, le sabre de la sentinelle menaça ma poitrine. C'était un espagnol qui avait l'air féroce d'un bandit de profession.

— Rentrez, senor, ou vous êtes mort, me dit-il. Bounder gronda, et je commençais à faire des représentations à la sentinelle, quand je le vis tomber mort à mes pieds, nageant dans son sang. Le poignard de Jugurtha ne lui avait pas seulement laissé le temps de donner l'alarme.

Poussant de côté son cadavre, nous montâmes à la hâte sur le gaillard d'arrière, et nous y arrivâmes sans rencontrer aucune opposition. J'ordonnai à un des aides du contre-maître d'appeler tout l'équipage en haut; mais m'étant retourné, je vis avec surprise que le mousse qui portait les vêtements de ma sœur nous avait suivis. Ce n'était pas ce que je m'étais proposé.

Le dé était jeté; il n'y avait plus à reculer, et Drinkwater nous fut fidèle comme

l'acier de damas. Dès que je fus sur le gaillard d'arrière, il cria : — Aux armes, les bons Marins! et je fus bientôt entouré d'une bonne garde de partisans, tout l'équipage montant alors sur le tillac. Paralysé de crainte, et tremblant de tous ses membres, le jeune mousse jouait au naturel le rôle d'une femme saisie d'épouvante. Drinkwater, dis-je, chargez un homme digne de confiance de conduire ma sœur en lieu de sûreté. Ma sœur supposée fut aussitôt entourée d'une troupe de marins, dont la plupart n'étaient pas même de mon parti, car il y en avait peu qui n'eussent pour Honoria une sorte de vénération qui avait quelque chose de superstitieux.

Une scène de confusion commença alors. Comme la mantilla disparaissait par l'écoutille, don Mantez sortit de sa cabine à la tête de sept à huit hommes, bien armés comme lui, et voulut s'emparer du mousse déguisé. Jugurtha se précipita sur lui, comme le tigre sur sa proie, le sabre levé; mais un marin se jeta en avant du capitaine, et eut la tête fendue jusqu'aux épaules pour ré-

compense de sa fidélité. Le cri de mutinerie et les coups de mousquets et de pistolets se firent alors entendre de toutes parts.

Nous remportâmes d'abord un grand avantage, car nous repoussâmes Mantez déjà légèrement blessé, et ses principaux officiers, d'abord sous la poupe, et ensuite dans sa cabine, dont ils barricadèrent les portes à l'instant. Les deux hommes qui étaient à la roue abandonnèrent leur poste, et laissèrent ainsi le gouvernail à notre disposition. Nous étions maîtres du gaillard d'arrière, et nous commencions déjà à nous féliciter d'avoir remporté la victoire si facilement.

Je regardai autour de moi, et je me vis entouré d'une cinquantaine de partisans, portant ouvertement un bout de ruban bleu attaché à une boutonnière de leur jaquette, tandis que Drinkwater déployait sur sa poitrine avec ostentation le grand cordon de l'ordre, et portait à son chapeau une grosse cocarde bleue. Les cris, Mutinerie! Mort aux Anglais! retentissaient à nos oreilles et partaient du gaillard d'avant et du premier pont. Les hommes montaient

sur le tillac comme des guèpes sortant d'un guépier. On apporta le cadavre de la sentinelle, et cette vue ajouta à l'exaspération de nos ennemis. Je m'avançai pour adresser la parole à l'équipage, mais les cris et les malédictions couvrirent ma voix. On me tira plusieurs coups de fusil et de pistolet, mais, ce qui me parut fort étrange, aucun ne partit, et l'amorce seule brûla. Je pus voir alors bien clairement que nous aurions à combattre un contre deux tout au moins.

Nos ennemis étaient rassemblés en grande force sur le gaillard d'avant. Ils commencèrent par détacher les deux longues pièces de douze et les canons de chasse de la proue, et les pointèrent vers l'arrière. Des matelots, armés de mousquets, montèrent au haut des mâts de l'avant. Tous ces préparatifs, qui me paraissaient redoutables, avaient l'air d'amuser extrêmement Drinkwater, ce qui me semblait fort à contre-temps, car, ni mon père, ni Julien, ni moi, nous n'y voyions rien qui dût porter à rire. Tandis que les deux partis semblaient attendre un moment

favorable pour commencer l'attaque, je pris un porte-voix que David s'était procuré, et je déclarai à haute voix, au nom de mon père, comme armateur du navire, qu'il destituait du rang de capitaine don Mantez, qui n'était qu'un brigand, un pirate et un assassin, et qu'il nommait en sa place David Drinkwater. Cette déclaration, que j'avais faite en espagnol, en anglais et en français, fut reçue avec des transports d'enthousiasme sur le gaillard d'arrière, mais elle ne fit que redoubler les cris : A bas les Anglais ! Mort aux Mutins ! Périssent les meurtriers ! sur le gaillard d'avant.

— Capitaine Drinkwater, dit mon père avec le plus grand calme, nous nous mettons entièrement sous vos ordres ; commandez et nous obéirons.

— En ce cas, monsieur, prenez avec vous don Julien et Jugurtha avec une douzaine d'hommes, et chargez-vous de défendre la cabine où sont les dames et nos munitions. Rangez-vous en ligne sur le premier pont, et si vous vous trouvez trop pressés, nous vous enverrons du renfort. Souvenez-vous,

monsieur, que la cabine est notre citadelle, si nous ne pouvons mettre ces mangeurs d'ail à la raison. J'ai dans l'idée que c'est sur le premier pont que se frapperont les grands coups.—Et vous, Cuillère d'Argent, je sais que vous êtes à toute main; mettez-vous à la roue, elle n'est pas dure à manier, et gouvernez sud quart sud-est. Si vous trouvez une bonne occasion pour bien ajuster don Moustachio, ne vous inquiétez pas du navire, mais ne quittez le gouvernail pour aucune autre raison.—A présent, monsieur Troughton, j'en suis bien fâché, mais il faut commencer à en découdre.

— Un instant! que je parle encore une fois à ces hommes égarés.

— Parlez-leur si vous le voulez, mais dites-leur que s'ils ne se rendent dans cinq minutes, nous ferons feu sur eux.

— Ils se moqueraient de nous. Il est plus probable qu'ils feront eux-mêmes feu sur nous. Ils sont armés de fusils comme nous, et leurs deux longues pièces de douze doivent leur donner un avantage décidé. Je crois que le mieux serait de les charger à

l'arme blanche, et d'emporter de vive force le gaillard d'avant. Alors, nous serons maîtres de tout le tillac.

—Vous entendez fort bien ce genre d'affaire, monsieur, mais il nous en coûterait quelques hommes, et nous n'en avons pas à perdre. D'ailleurs, il vaut toujours mieux obéir à son capitaine que de raisonner avec lui. Parlez-leur, puisque vous le voulez, et ensuite nous leur enverrons une volée de mousqueterie sans changer de place.

Comme je commençais à leur parler, à l'aide d'un porte-voix, j'entendis du bruit derrière moi; je retournai la tête, et je vis la poupe, sur laquelle deux minutes avant il n'y avait personne, couverte d'hommes armés. Mantez, ses officiers et plusieurs marins de son parti y étaient montés par-dessus les clavecins de la galerie. Je ne me faisais pas une idée qu'il pût y avoir tant d'hommes à l'arrière; la plupart d'entre eux étaient armés de mousquets, et quand je les aperçus, ils avaient placé les deux caronnades de manière à commander notre position. Nous étions donc entre deux feux, et notre destruction sem-

blait inévitable. Un soupçon affreux me vint à l'esprit, et me tournant vers Drinkwater, je m'écriai : Nous auriez-vous trahis?

— Cherchez la vérité dans mon cœur; vous avez un sabre à la main.

Il prononça ces mots d'un ton calme et mélancolique. Il était évident que mes soupçons l'avaient profondément blessé. Il se détourna de moi, et rangea notre petite troupe sur deux lignes, faisant face, l'une à la poupe, l'autre au gaillard d'avant; il ordonna ensuite que chacun armât son mousquet, et se tint prêt à faire feu dès qu'il en recevrait l'ordre. Le maître canonnier, — le seul officier qui fût de notre parti, — Drinkwater et moi, nous étions entre les deux lignes, près du cabestan. La crise approchait, et il en résulta un profond silence de quelques instants. Pendant ce temps, Drinkwater me dit, de ce ton bas et solennel dont on parle près d'un lit de mort :

— Je vous pardonne vos soupçons, monsieur Troughton. Ce n'est point par crainte pour vous que vous les avez conçus; mais il y va ici de tout ce que vous avez de plus cher.

Je ne suis pas lâche; je vous dirai pourtant que je tremble pour moi-même. Ce sourcil bien arqué qu'on remarque sur votre front, manque au mien; c'est le signe d'une longue vie. — Je ne saurais vous dire combien je vous révère en ce moment où la mort nous menace; je révère jusqu'à votre horreur pour l'effusion du sang, et je n'en donnerai l'ordre qu'au dernier moment; mais une fois qu'il aura été donné, soyons comme l'hiène blessée, — point de merci, car nous n'en obtiendrons aucune. — Écoutez! Le scélérat parle; — comme sa voix retentit au milieu du silence!

Se mettant à l'abri, autant qu'il le pouvait, derrière le mât d'artimon, et ne montrant qu'une partie de son visage pâle et blême, Mantez, à l'aide de son porte-voix, ordonna à ses gens de ne faire aucun quartier, parce que nous étions des hérétiques et que nous méprisions les saints, et de faire une décharge générale d'artillerie et de mousqueterie à l'instant où il agiterait son mouchoir. Il leur recommanda trois fois de pointer leurs canons fort bas, de crainte de donner la mort

à leurs amis qui étaient sur la poupe. Ses gens l'entendirent distinctement, et lui répondirent par trois acclamations. Drinkwater entendit ce discours avec un sourire méprisant; quant à moi, en voyant les mèches allumées prêtes à lancer la mort dans nos rangs en avant et en arrière, il me parut impossible qu'aucun de nous échappât au carnage. Mantez était toujours caché derrière le mât d'artimon; mais, un instant après, je vis son bras s'étendre et agiter un mouchoir. — Les bouches d'airain vomirent leurs flammes; leur tonnerre gronda; tous les mousquets firent feu en même temps, et pas un de nous ne fut blessé.

— Miracle! miracle! s'écrièrent plusieurs voix en espagnol dans nos rangs.

— Feu! s'écria Drinkwater, et nous vîmes nos ennemis sur la poupe et sur le gaillard d'avant tomber comme des épis de blé sous la faucille du moissonneur.

— Gardez vos rangs! — Rechargez vos armes! — Feu! cria encore Drinkwater.

Cet ordre fut exécuté; et ni lui, ni le maître

canonnier, ni moi, nous ne restâmes oisifs; mais aucun de nous ne put ajuster Mantez, qui avait grand soin de rester à l'abri.

Nos ennemis trouvèrent bientôt l'explication du miracle. Pendant la nuit précédente, le maître canonnier avait retiré les boulets, la mitraille et le plomb, et quand ils voulurent recharger leurs canons et leurs mousquets, ils ne trouvèrent plus que des gargousses humides et de la poudre mouillée. Comme nous ne manquions ni d'armes, ni de munitions, nous avions toutes les chances possibles de remporter une victoire complète; mais, hélas! nous fûmes vaincus par suite d'un accident aussi bizarre qu'inattendu.

Nous nous étions déjà préparés à nous mettre en possession de la poupe, car ceux qui s'y trouvaient, et qui avaient échappé à nos balles, s'étaient rétirés hors de la portée du mousquet, et s'étaient couchés à plat sur les planches. Déjà les Espagnols, sur le gaillard d'avant, n'aimant pas la situation des affaires, disparaissaient l'un après l'autre par l'écoutille de la proue, tandis que les plus braves

se disposaient à se précipiter sur nous et à nous attaquer à l'arme blanche. Je croyais déjà me voir en sûreté avec ma famille, et Drinkwater se flattait de rester en possession de son nouveau grade et de le conserver long-temps. Un misérable accident déjoua tout-à-coup ces brillantes espérances.

Le combat commença quelques minutes avant midi. Entre les tropiques, pour empêcher la poix de fondre entre les coutures, et les têtes des marins d'être grillées par l'ardeur du soleil, on a coutume, dès que le soleil s'est élevé de quelques degrés au-dessus de l'horizon, de couvrir d'une grande banne tout le gaillard d'arrière; cette banne, faite de grosse toile, est suspendue par le moyen d'une corde qui la traverse par le milieu, et qui est attachée aux taquets du grand mât et du mât d'artimon, tandis que les côtés de la banne sont attachés par des nœuds aux manœuvres dormantes; et sur les bâtiments espagnols, ils ne le sont ordinairement qu'aux quatre coins. Nous formions un corps serré sous cette banne, faisant feu continuellement, et nous étions fort incommodés par la

fumée que la poudre produisait, et que la banne empêchait de s'élever en l'air. Or, il se trouvait sur la poupe un drôle qui avait une bonne tête, ce qui vaut souvent mieux qu'un bon bras, et que je n'ai jamais eu l'honneur de connaître ni de vue ni de nom, et il chargea six hommes de couper toutes les cordes à un signal donné. La fumée nous empêcha de les voir s'en approcher, et d'ailleurs nous étions trop occupés des ennemis que nous avions en face à l'avant et à l'arrière pour faire attention à autre chose.

Tandis que nous pensions que nous allions recueillir les fruits de la victoire, nous entendîmes une voix forte s'écrier : Maintenant ! et au même instant l'énorme et lourde banne, sous le centre de laquelle nous nous trouvions, nous tomba sur la tête et nous enveloppa dans ses plis. Tandis que nous faisions les plus grands efforts pour nous en débarrasser, ceux de nos ennemis qui étaient sur la poupe sautèrent sur la toile ; ceux qui étaient à la proue accoururent pour en faire autant. Pas un de nous ne put se soutenir sur ses jambes, nous fûmes tous renversés, et un

combat, tel qu'on n'en avait jamais vu, commença alors. Tout l'avantage était pour le parti de don Mantez, car ses hommes n'avaient sur la tête que la voûte du ciel, ils avaient pleine liberté de tous leurs membres, tandis que nous étions écrasés sous une grosse toile, ne voyant rien, et pouvant à peine remuer les bras. Des deux côtés on se battait; sans se voir, au poignard, la pointe dirigée en haut ou en bas, suivant la position des belligérants : c'était une sorte de loterie de meurtre. La toile fut bientôt trempée de sang, et il ruisselait sur le pont. C'était un véritable combat à l'espagnole, et mes amis, percés à coups de stylets, cessaient de lutter et périssaient l'un après l'autre.

Pendant cette mêlée sanglante et singulière, William Watkins ou Cuillère d'Argent, n'avait pas quitté un instant son poste, et avait toujours maintenu la marche du navire dans la direction qui lui avait été prescrite; même quand il vit nos ennemis sauter de dessus la poupe sur la toile qui nous couvrait il ne fit pas un mouvement; l'homme qu'il attendait n'était pas encore descendu.

Enfin don Mantez, voyant que son parti avait un ascendant décidé et croyant n'avoir plus rien à craindre, voulut partager la victoire sans avoir pris part au combat. Il descendit de la poupe avec précaution ; mais du moment qu'il fut à la portée de Watkins, celui-ci laissa le navire se gouverner lui-même, et prenant les deux pistolets qu'il avait à sa ceinture, il les tira l'un après l'autre sur Mantez, en s'écriant : Voilà pour le coup de fusil que tu m'as tiré sur une île déserte, — et voilà pour le meurtre de ton frère !

Pas un seul de nous ne restait alors sans blessure, et la plus grande partie avaient été tués. Drinkwater, quoique ayant reçu plusieurs coups de poignard, conservait encore sa vigueur ; mais son courage n'était plus que la fureur d'un loup enragé : il ne songeait plus à la victoire, il ne respirait que sang et vengeance. Il avait soif de voir ses ennemis en face, et il n'était plus en état de donner aucun ordre. Nos ennemis, sachant que nous ne pouvions leur échapper que par l'écoutille de l'arrière, avaient jeté sur la partie de la toile qui la couvrait des caillebotis et d'autres

objets pesants. Nous appelâmes alors à notre aide ceux de nos amis qui étaient sur le premier pont, et ils commencèrent à faire feu par l'écoutille, ce qui obligea les Espagnols à s'en écarter; mais ils y jetèrent les corps morts de leurs compagnons, et notre mousqueterie leur en avait fourni un bon nombre.

Nous sentions tous que, si nous ne pouvions nous débarrasser de cet obstacle, nous péririons infailliblement sous cette toile. Quelques uns de nous essayèrent de la fendre avec leurs coutelas ou leurs poignards; mais cela ne servait qu'à indiquer l'endroit où un malheureux respirait encore, et il était percé à l'instant à coups de stylet. Ces ouvertures nous firent aussi voir qu'on avait jeté sur la toile les filets de bastingage, de sorte que, comme des animaux sauvages, nous étions véritablement pris dans des filets.

Nous avions cessé de faire résistance, car chaque fois qu'un mouvement de la toile annonçait quelle partie couvrait un corps encore vivant, le poignard ou la baïonnette mettait fin à son existence. Nos ennemis commençaient à pousser des cris sauvages de vic-

toire, et nous les entendions se demander s'il n'était pas temps de soulever par un bout la toile et les filets pour nous en tirer et nous jeter à la mer les uns après les autres. Je ne saurais trop dire quelles idées m'occupaient en ce moment : j'avais oublié mon père, ma mère et ma sœur; une rage aveugle me transportait; j'étais altéré de vengeance; et pourtant je n'osais montrer que je vivais encore, et j'étais obligé de feindre d'être mort pour conserver ma vie.

Cette situation horrible semblait nous menacer d'une mort inévitable; ceux de nous qui respiraient encore en furent tirés par une sorte de miracle. Nous en fûmes redevables à un nègre muet et méprisé, à Jugurtha. — Jugurtha, qui sera toujours honoré au fond de mon cœur, — qui sera toujours placé à ma main droite; — et maintenant qu'il est assis près de moi, cherchant à puiser la vie et la lumière dans mes yeux presque éteints, je me demande : Qu'est-ce que le bonheur, s'il ne se trouve dans l'air de triomphe qui se répand sur tous ses traits, quand il croit m'avoir plu par quelque petite attention? — Des

paroles! ô mon pauvre compagnon, combien elles sont inutiles pour une amitié comme la nôtre!

Tandis que nous étions ainsi, sans métaphore, couchés dans l'ombre de la mort, respirant à peine, et couverts du sang les uns des autres, une explosion terrible ébranla tout le vaisseau, une vive lumière brilla à nos yeux, et tout ce qui couvrait l'écoutille sauta en l'air avec les corps des Espagnols morts et vivants qui l'entouraient. Je crus d'abord que mon père, dans son désespoir, avait mis le feu aux poudres, oubliant qu'elles avaient été mouillées.

Cet événement, si terrible en lui-même, et si désastreux par ses suites pour nos ennemis, fut le résultat du courage, de l'intelligence et de la fidélité de Jugurtha. Lui seul parut bien comprendre la cause du revers que nous avions éprouvé sur le gaillard d'arrière à l'instant même de la victoire, et à l'aide du petit détachement qui avait été chargé de défendre les dames, la cabine et les munitions, il avait traîné une des caronades, chargées à boulet et à mitraille, jusqu'à l'écou-

tille, et l'ayant pointée vers le haut, il y mit le feu, et l'explosion qui s'ensuivit produisit les effets qui viennent d'être décrits. Avant que les Espagnols qui étaient sur le tillac eussent eu le temps de revenir de leur consternation et de leur surprise, ceux de nous qui n'étaient que blessés descendirent ou furent transportés dans notre dernier fort, la cabine du premier pont. Ceux qui étaient mortellement blessés ou hors d'état de service, furent portés dans l'arrière-cabine; les autres se formèrent en ligne sur le premier pont pour résister à toute attaque.

Les hostilités furent interrompues quelques minutes, et le bâtiment américain, qui avait l'air de faire voile de conserve avec nous, s'approcha pendant ce temps de notre hanche du vent; le capitaine nous héla plusieurs fois, et nous demanda ce qui se passait sur notre bord. On lui répondit qu'il eût à songer à ses propres affaires, et à s'éloigner sur-le-champ, s'il ne voulait recevoir une bordée. L'Américain frappa du pied, et jura que les Espagnols étaient des fous, puisqu'au lieu de songer à dîner, ils s'entretuaient les uns les autres.

Cependant, voyant des dames dans l'arrière-cabine, il fit mettre sa grande barque en mer, y plaça un équipage, l'emmena à la remorque, et ne s'éloigna qu'à une portée de pistolet.

Le calme qui succéda à l'explosion ne fut pas de longue durée. Les Espagnols semblaient alors au comble de la rage, et ceux même qui s'étaient enfuis du tillac par lâcheté, se rallièrent alors aux autres, et sortirent de la cale où ils s'étaient réfugiés. Malgré le carnage que nous en avions fait, leur nombre était encore plus du triple du nôtre, car nous avions perdu beaucoup de monde sous la banne. Aucun de ceux que nous avions chargés de la défense de la cabine n'avait été blessé; mais ils n'étaient que quinze, en y comprenant don Julien et mon père: cependant ils étaient munis d'armes à feu, les munitions ne nous manquaient pas, et nos ennemis n'avaient de ressource que dans l'arme blanche.

Mes blessures me faisaient souffrir, mais elles n'étaient pas dangereuses. Le maître canonnier n'existait plus; le pauvre Drink-

water touchait à l'instant de mourir. On l'avait porté dans l'arrière-cabine, et, en dépit de sa résistance, les femmes avaient bandé ses blessures aussi bien qu'elles l'avaient pu. Malheureusement pour nous, le chirurgien n'était pas de notre parti.

Les deux troupes ennemies étaient rangées face à face à quelque distance, mais l'attaque ne commençait pas. Mantez, avec sa prudence ordinaire, était resté sur le tillac, d'où il exhortait ses partisans à nous attaquer; mais les Espagnols, voyant nos armes à feu et notre air de détermination, ne se souciaient pas d'approcher, et comme ils se mettaient à l'abri derrière les affûts de canon et en d'autres lieux de sûreté, nous voulions réserver notre premier feu pour l'instant où nous serions attaqués.

En ce moment, le vieux prêtre, revêtu de ses vêtements sacerdotaux, et chantant un psaume, sortit de la cabine, où il était resté avec les dames, et s'avança entre les deux partis; sa présence arrêta encore quelques minutes les hostilités.

CHAPITRE XVI.

La suspension soudaine d'un combat encore indécis est toujours un instant de peine, de repentir et de crainte. C'est pendant ce moment de repos, mille fois plus fécond en tortures que le temps de l'action, que la douleur des blessures se fait sentir, que le chagrin fait entendre ses gémissements, que la réflexion prononce ses sentences, que le remords agite son fouet armé de scorpions, et que la terreur et sa sœur, plus abjecte, la lâcheté, disent tout bas au fond du cœur qu'il n'y a pas de honte à se rendre, ni de déshonneur à prendre la fuite. Quand le saint médiateur fut parti pour la mission de paix dont il s'était chargé lui-

même, mes compagnons jetèrent les uns sur les autres des regards de désespoir. Leur petit nombre, leurs blessures, l'inégalité du combat qui allait s'engager de nouveau, tout les portait déjà à s'adresser cette phrase fatale : Que ferons-nous? ce qui signifie souvent : Il n'y a rien à faire, il faut céder.

Mais ce n'était pas le langage de tous ; il y avait encore parmi eux des cœurs déterminés. Jugurtha qui, pendant cet intervalle de repos, était immobile, et avait un aspect farouche et terrible, semblait une idole taillée en marbre noir, emblème du dieu du carnage. Mon bon vieux père, dont l'air était si peu militaire, était calme comme le juste à l'heure de la mort. Julien était impatient, irrité de cette suspension d'armes, et il lui tardait de répandre le sang à son tour. Les autres attendaient avec inquiétude l'effet de l'intervention du prêtre.

Toute espérance à cet égard disparut bientôt. Dès que les Espagnols virent le digne prêtre s'avancer vers eux, ils regardèrent sa présence comme un présage certain de victoire, comme une injonction du ciel de se

précipiter sur nous et de nous massacrer. Sa voix fut étouffée par le bruit des *vivat!* Ils se jetèrent à ses genoux, baisèrent avec respect les pans de ses vêtements; mais ils ne voulurent pas l'écouter, et, malgré les pleurs qu'il versait, ils l'emportèrent dans la cale, pour le mettre en lieu de sûreté. Ils examinèrent ensuite les canons, et vomirent des imprécations en voyant qu'ils n'étaient chargés qu'à poudre. Enfin ils se formèrent en corps serré, et avancèrent vers nous d'un pas ferme.

Je vis que notre destin était décidé. — Mort pour mort! criai-je à mes compagnons; que personne ne tire sans être sûr de son coup.

— Deux pour une, s'écria Watkins, après avoir tué un Espagnol d'un coup de pistolet, en jetant cette arme à la tête d'un autre avec tant de force qu'il le renversa. Deux et deux font quatre, ajouta-t-il en faisant le même usage de son second pistolet, ils seront bien adroits s'ils me tuent quatre fois.

Nous avions déchargé toutes nos armes à feu, et ils n'étaient plus qu'à quelques pas de nous.

— Dans la cabine! m'écriai-je.

Nous nous y retirâmes, et nous en barricadâmes la porte. — Je fis un signe à Julien. — Nous saisimes les mèches qui brûlaient près des deux caronades que Drinkwater avait chargées jusqu'à la bouche de boulets ramés et de mitraille; nous pointâmes les deux pièces vers la cloison, dans la direction de la colonne qui s'avançait, et nous mîmes le feu à l'amorce. L'explosion fut horrible; mais les cris qui la suivirent le furent encore davantage. Le massacre doit avoir été affreux. Cet acte de vengeance inutile sera toujours un poids sur ma conscience, et les cris des blessés et des mourants retentiront à mon oreille à l'heure de ma mort; mais j'étais exaspéré, furieux, privé de raison. La détonation simultanée de deux pièces chargées comme elles l'étaient nous frappa de surdité pendant quelques secondes; c'est un miracle qu'elles n'aient pas crevé. Quand nous recouvrâmes le sens de l'ouïe, nous entendîmes tous les cris qui marquent le désespoir, l'agonie et la mort; mais au même instant des sons de douleur partirent de l'arrière-cabine presque en même temps qu'un cri de triomphe.

— Hourra ! s'écria Drinkwater, bravo ! je meurs comme un..... il ne put achever sa phrase, et il mourut entre les bras des femmes qui lui soutenaient la tête, étouffé par son propre sang.

Quelque considérable que fût la perte que la mitraille avait fait essuyer aux Espagnols, ils étaient encore assez nombreux pour se venger. Ceux qui avaient survécu s'étaient enfui à l'autre extrémité du premier pont; ils hésitèrent une minute, et enfin ils se précipitèrent vers nous en poussant des hurlements sauvages. Mantez lui-même, devenu moins soigneux de sa personne, était, non à leur tête, mais au milieu d'eux. Il ne nous restait qu'à céder, à mourir, ou à fuir. — Fuir! où? si ce n'était dans les cavernes de l'Océan. Mais la mort dans les profondeurs de la mer me semblait pleine de douceur, en comparaison de celle que m'infligeraient des ennemis acharnés et barbares.

A l'instant où les Espagnols furieux arrachaient les débris de la cloison pour entrer et nous attaquer en masse, je me précipitai

dans l'arrière-cabine. — Le sang ruisselait sur le tapis, et les femmes y étaient étendues. Je n'eus le temps de voir aucun détail de cette scène ; je ne distinguai ni dona Isidora, ni même ma mère, mais je vis ma sœur, vêtue en mousse, à genoux près du corps de Drinkwater, son petit crucifix d'ivoire à la main, et en prières. Je ne fis que lui appuyer la main sur l'épaule en passant, et je lui dis d'une voix que le désespoir avait rendue dure et rauque : — Suivez-moi, ma sœur.

Elle était pâle comme si elle eût déjà passé les portes de la mort. Elle leva les yeux sur moi avec un air de résignation, et il me semblait qu'elle souriait en me répondant : -- Et où, mon frère?

— A la mort, — pour éviter le déshonneur.

— Je vous suis.

Je ne m'arrêtai pas; je ne me retournai pas pour la regarder, et je m'élançai dans la mer par la fenêtre de la cabine. A peine y étais-je tombé, que j'entendis le bruit d'une seconde chute, — d'une troisième, — d'une quatrième. C'étaient Honoria, Jugur-

tha, et mon fidèle Bounder, qui tous trois m'avaient suivi à l'instant.

J'ai déjà dit que le bâtiment américain qui, depuis quelques jours, que nous le voulussions ou non, avait vogué de conserve avec nous, voyant le combat acharné qui avait lieu sur notre bord, et ayant remarqué des femmes dans la cabine, avait mis une barque en mer, et s'était tenu à une portée de pistolet. Nous n'avions pas été plus de deux minutes dans l'eau, quand nous fûmes pris à bord de cette barque, qui s'était avancée à force de rames pour nous secourir. Mais ces deux minutes avaient suffi pour faire perdre connaissance à Honoria, quoique Jugurtha l'eût soutenue sur l'eau; et ce court intervalle m'aurait été fatal à moi-même,— car je n'avais pas fait de grands progrès dans l'art de la natation depuis mon naufrage sur *la Jeanne,* — si Bounder ne fût venu à mon aide.

Quand Mantez et les Espagnols qui avaient survécu au carnage virent que Jugurtha et moi nous leur avions échappé, leur fureur fut sans bornes. Ils n'avaient pas de muni-

tions, sans quoi ils auraient fait feu sur nous et nous auraient probablement tués.

Mais ils nous jetèrent tout ce qui leur tomba sous la main, des boulets, des piques, des mousquets, des anspects, heureusement sans blesser personne. Mais leurs horribles discours me firent plus souffrir que la mort la plus cruelle. Ils me dirent que toute ma famille allait être massacrée. Je frémis, et je ne pus articuler la prière que je voulais faire aux Américains d'empêcher ces nouveaux crimes. Toutes mes facultés étaient suspendues, anéanties; j'étais aussi incapable de parler que l'enfant qui vient de naître, et pourtant toutes mes sensations étaient vives et distinctes. Je ne perdis pas un seul mot, un seul geste de don Mantez. J'entendis les invectives, les malédictions, et les blasphèmes de sa haine concentrée. Il me rappela, — car il croyait encore que ma sœur était en son pouvoir, et il me tint à ce sujet de si horribles propos, que le souvenir m'en glace encore le sang dans les veines, et que pour rien au monde je ne voudrais les rapporter. Je ne lui répondis rien : je regardai ma sœur,

et je regrettais que nous ne fussions pas morts l'un et l'autre.

Nous fûmes bientôt à bord du bâtiment baleinier. On nous conduisit dans la cabine du capitaine, et Honoria recouvra la première la pleine possession de ses facultés; son sexe lui donnait le privilége de pleurer. Dès qu'elle eut repris connaissance, elle versa un torrent de larmes, et se jeta dans mes bras en s'écriant : — Mon cher Ardent! vous m'êtes du moins laissé!

Le capitaine Darkins, qui commandait ce bâtiment, son premier aide et son chirurgien, brûlaient d'impatience d'avoir l'explication de la scène étrange dont ils venaient d'être témoins. Ils avaient déjà reconnu que Jugurtha n'était pas plus en état de la leur donner que Bounder. Il fallut donc qu'ils attendissent que ma sœur ou moi nous eussions repris l'usage entier de nos facultés. Quant à moi, je crois que ma raison chancelait sur son trône. Il me semblait que je ne distinguais les objets qu'à travers une atmosphère couleur de sang. Je fis des efforts inutiles pour chasser cette illusion de mon imagination,

et y renonçant enfin, je m'écriai douloureusement :—Honoria ! je crois que je perds la raison. Il me semble que nous voguons sur une mer de sang !

Ce fut alors que je vis se déployer tout l'héroïsme de l'âme d'une femme. — Celle qui n'était encore qu'un enfant, puisqu'elle n'avait pas alors seize ans, — celle que je n'avais connue que comme une créature aimable, pleine de douceur et de gaieté, — montra une élévation d'âme proportionnée à l'abaissement de la mienne. J'étais vaincu et humilié, et elle semblait faite pour conquérir et commander. C'était un ange, non seulement de lumière, mais de pouvoir.

— Revenez à vous, mon frère, s'écria-t-elle avec une énergie qui prenait sa force dans sa voix animée. — Revenez à vous, mon frère ; nous sommes orphelins, nous sommes sans ressources au milieu de ces bons étrangers ; ne leur montrons pas de faiblesse ; objets de leur pitié, ne le devenons pas de leur mépris. Songeons qu'à présent nous sommes seuls dans le monde. Songez au sang espagnol qui coule dans nos veines ;

nous n'avons que Dieu et nous pour nous venger.

Ces paroles détruisirent le charme, et je me retrouvai dans mon état naturel; je levai tristement les yeux sur elle, et je vis dans ses traits ce que je n'avais jamais aperçu. Sa beauté avait pris un caractère sombre et sublime, qui me blessait, tandis que je l'admirais. Sa physionomie m'avait toujours paru incapable d'exprimer les fortes passions de la nature humaine, et j'y voyais alors quelque chose de mystérieusement terrible. L'idée qui me frappa, fut qu'elle aussi elle avait un point noir dans son cœur, et j'eus encore une fois sous les yeux la créature adorable que j'avais cru pouvoir aimer sans crime. De quelles idées se repaissait mon imagination tandis qu'un bon père, une mère tendre, expiraient probablement sous le poignard des assassins. Il est vrai que j'étais cruellement affaibli au physique et au moral; mais avec quelle force ce qui se passait alors en moi ne proclamait-il pas cette vérité : Que la religion est la seule sécurité de l'homme, et qu'il n'a de fermeté

que celle qu'il obtient du Tout-Puissant !

Au lieu de répondre à son cri de vengeance, je lui dis avec tristesse : — Honoria, depuis que je suis parti pour venir vous trouver, j'ai parcouru un cercle perpétuel d'insultes et de vengeance, de vengeance et d'insultes. L'homme ne doit pas toujours tremper ses mains dans le sang. — Je ne le puis du moins. Si je suis encore capable d'un acte d'énergie, ce sera pour faire le serment solennel que nulle provocation, nulle insulte, ne me feront jamais lever la main contre un de mes semblables. Et je laissai tomber ma tête sur la table devant laquelle j'étais assis, le visage appuyé sur mes mains.

— Quoi ! s'écria ma sœur avec force, a-t-il donc perdu toute l'ardeur de sa race, et à l'instant où l'on assassine son père et sa mère ! Puisse mon cœur se briser à l'instant, ou puisse la raison m'abandonner !

Ce court entretien ne put être compris par le capitaine Darkins, ni par les autres personnes qui se trouvaient dans la cabine, car nous avions parlé en espagnol, et il leur

tardait de satisfaire leur curiosité. — Je vous croyais Anglais? me dit enfin le capitaine en me touchant légèrement l'épaule.

— Je suis plus Anglais qu'Espagnol, lui dis-je en faisant un effort pour lui répondre, et ma reconnaissance pour vous....

— Oh! vous pouvez rayer cela de votre livre de loch. — Et qui est ce jeune homme? il est presque aussi beau que s'il était né à Boston. Ce ne peut être un mangeur d'ail Espagnol.

— C'est mon frère, répondis-je, après avoir hésité un instant. Nous sommes nés en Espagne d'un père anglais et d'une mère espagnole.

Le capitaine insista alors pour que nous prissions des vêtements secs; et comme il fallait aussi panser mes blessures, quoique légères, il nous fit passer, ma sœur et moi, à ma grande satisfaction, dans deux cabines séparées. Il me donna généreusement du linge et un habit complet, et les vêtements plus humbles d'un mousse de bâtiment baleinier ne purent déguiser la beauté d'Honoria. Nous retournâmes bientôt dans la cabine du capi-

taine; des rafraîchissements y étaient préparés, et tous ceux à qui leur rang donnait le privilége d'y entrer y étaient réunis.

La Marie-Anne, de Boston, — c'était le nom de ce bâtiment, — continuait de se tenir à environ une portée de pistolet de *la Santa-Anna*, où l'on commençait à peine à orienter les voiles et à rétablir quelque ordre sur les ponts. Je fus alors obligé de faire la relation de ce qui s'était passé à bord de ce navire et d'en expliquer les causes. Cette relation fit frémir mes auditeurs, et ma pauvre sœur écouta les expressions de leur indignation en versant des torrents de larmes. Quand j'eus fini, je conjurai le capitaine Darkins de faire tous les efforts qui seraient en son pouvoir pour reprendre ce bâtiment, et pour arracher à Mantez ses victimes, s'il en était encore temps. Pour être d'accord avec moi-même, j'avais dit que ma sœur était encore sur ce bâtiment avec mon père et ma mère, don Julien et sa cousine; et une jeune fille, belle, riche et bien née, dans une telle situation, émut vivement de compassion l'honnête capitaine Darkins. Il me dit qu'il croyait qu'il n'était pas trop

tard pour la sauver, ainsi que les autres femmes; mais que pour les hommes.... Il secoua la tête. Je pensais de même, car il me semblait qu'en entrant dans l'arrière-cabine j'avais vu mon père étendu par terre sous le corps tout sanglant de William Watkins, et don Julien, pâle comme la mort, assis dans une mare de son sang.

Je parlai beaucoup de la somme immense que nous avions à bord, et j'en offris au capitaine et à son équipage moitié, ou même la totalité, s'ils pouvaient l'enlever à ces bandits. Mais je dois rendre la justice de dire que le désir de sauver ma sœur, ma mère et dona Isidora, parut être pour le capitaine et ses officiers un motif plus déterminant que mes offres.

Après une courte consultation avec ses officiers, le capitaine Darkins fit assembler tout son équipage sur l'arrière de son bâtiment, et, après avoir détaillé à ses marins les atrocités qui s'étaient commises et qui se commettaient probablement encore sur ce navire qu'ils avaient à tribord, il leur demanda s'ils voulaient faire un effort pour arracher de

malheureuses femmes des mains de ces pirates, ajoutant qu'elles avaient à bord une somme considérable, et qu'ils seraient généreusement récompensés. Une acclamation générale d'assentiment lui répondit, et chacun commença à s'armer ; mais il nous manquait l'arme la plus importante dans un combat naval, nous n'avions pas d'artillerie.

Le capitaine Darkins ordonna la manœuvre nécessaire pour que *la Marie-Anne* arrivât en dépendant sur *la Santa-Anna*. Tandis que nous en approchions, nous tînmes conseil sur le plan d'opérations à adopter. D'après toutes les apparences, une attaque contre ce vaisseau pouvait bien difficilement réussir : nous n'avions pas de canons, et il était probable que Mantez avait déjà découvert les munitions que nous avions cachées dans la cabine du premier pont, et il y en avait assez pour nous couler à fond. Attaquer à l'abordage un grand navire qui s'élevait tellement hors de l'eau, c'était une entreprise très dangereuse, et presque folle. Notre seule chance était donc de prendre position derrière sa

poupe, de balayer son tillac par un feu de mousqueterie bien nourri, et, pendant ce temps, d'essayer d'entrer dans l'arrière-cabine par le moyen des porte-haubans d'artimon et des clavecins de la galerie.

Lorsque nous fûmes près de *la Santa-Anna*, Mantez fit déployer avec pompe le pavillon espagnol, comme s'il eût prévu un engagement, et le capitaine Darkins y répondit en arborant le pavillon américain, pavillon qui n'a jamais été déshonoré, et qui ne s'est que bien rarement baissé sur l'Océan. Dans quelle étrange situation je me trouvais alors! J'allais combattre sous pavillon américain un bâtiment frété par mon père, lui appartenant en partie, et sur lequel ma mère et lui étaient encore, — morts ou vivants! Mais les Espagnols ne songeaient guère que nous nous approchassions d'eux avec des intentions hostiles; ils étaient trop occupés des préparatifs d'un autre acte d'horreur, dont des barbares seuls pouvaient être capables. Les deux navires suivaient le vent, l'américain gagnant du terrain peu à peu, parce qu'il était meilleur voilier. Nous étions assez près l'un de l'autre

pour pouvoir nous héler, quand *la Santa-Anna* tira de sa proue un coup de canon. En voyant l'éclair, nous crûmes que nous allions entendre craquer les bois de *la Marie-Anne*, car à si proche distance le boulet devait porter. Il n'en fut pourtant rien, probablement parce que le canon n'était chargé qu'à poudre. C'était l'annonce d'une exécution, et au même instant nous vîmes une femme pendue à la vergue du mât de misaine: c'était le malheureux mousse qui portait les vêtements de ma sœur. Elle le reconnut sur-le-champ, et s'écriant en espagnol: Et c'est pour moi! — à cause de moi! — Elle couvrit ses yeux des deux mains, et s'évanouit. Des motifs de prudence me décidèrent à la porter moi-même dans la petite cabine qui lui avait été destinée, et je ne la quittai que lorsqu'elle eut repris connaissance et que je la vis endormie.

Cet affreux spectacle fit pousser des exécrations à nos honnêtes marins, et une décharge générale de leurs fusils et de leurs pistolets en fut la suite; mais elle ne produisit aucun effet, et *la Santa-Anna* continua tran-

quillement sa course, le corps de l'infortuné jeune homme toujours suspendu à la vergue. Cependant ce qui se passait sur son premier pont fit juger au capitaine Darkins qu'il était à propos de laisser tomber sa voile de misaine, de hisser ses voiles de perroquet qui étaient sur le ton, et de prendre l'avance. On préparait les canons, on les mettait en place à babord, mais avec une lenteur qui prouvait évidemment qu'on y manquait de bras. Enfin, une batterie de cinq à six pièces de canon se trouva en état de service, et Mantez nous envoya une bordée; mais nous étions déjà à plus de cinq cents toises de distance, et pas un seul boulet ne porta. Le capitaine Darkins fit alors déployer ses bonnettes, et continua tranquillement sa route.

Les Espagnols avaient trouvé fort aisé de suivre le vent; mais quand ils voulurent reprendre leur course, ils ne le trouvèrent pas aussi facile. Quand nous en fûmes à une couple de milles, tout semblait en désordre sur le tillac de *la Santa-Anna*. Quelques unes de ses voiles étaient coiffées, d'autres fouettaient les mâts, et le navire semblait marcher comme

bon lui semblait. La confusion et l'anarchie paraissaient y régner, et quand nous le perdîmes de vue, il n'avait pas encore la proue tournée dans la direction qu'il voulait suivre.

J'appris tous ces détails du bon capitaine américain, car il se passa plusieurs jours avant que je pusse me résoudre à monter sur le pont, et que je prisse aucun intérêt à ce qui se passait autour de moi. Voyant la profonde mélancolie dans laquelle j'étais plongé, le capitaine Darkins, avec le tact d'un homme sensé, écarta de moi les importuns que la curiosité aurait amenés près de moi, et ne vint lui-même me tenir compagnie qu'autant qu'il croyait pouvoir me consoler et me distraire. Dans une de ses conversations, il me dit qu'après avoir vu ma sœur, c'est-à-dire le mousse qu'il prenait pour elle, suspendue à une vergue, il avait perdu tout espoir de nous rendre service, car, après un tel acte d'atrocité, on ne pouvait douter que tous les passagers n'eussent été assassinés. Il ajouta qu'il saurait à peine comment s'excuser à ses armateurs, s'il différait de s'occuper de l'objet de son voyage, car la saison favorable pour

la pêche de la baleine était fort avancée, et il lui tardait d'arriver dans les parages fréquentés par ces cétacés. Il chercha à me donner l'espoir que nous rencontrerions quelque vaisseau de guerre anglais, américain ou français, et me dit qu'il me ferait passer sur son bord, et que je déterminerais facilement le capitaine à se mettre en chasse de ces pirates meurtriers.

Pendant ce temps, Jugurtha et Bounder avaient gagné l'amitié de tout l'équipage; et depuis le dernier mousse jusqu'au capitaine tout le monde traitait ma sœur avec respect, et la regardait avec admiration, quoiqu'on supposât toujours qu'elle était un beau jeune homme.

Il faudrait des volumes pour peindre les réflexions qui m'occupaient alors, les sentiments qui m'agitaient, les souvenirs qui me déchiraient. Quand le bon capitaine Darkins venait me demander, en me serrant la main, comment je me trouvais, — car mes souffrances de corps et d'esprit m'avaient causé une fièvre lente, — je frémissais, et une voix secrète me disait de l'avertir que

j'étais abandonné de Dieu, réprouvé; que la ruine et la destruction suivaient tous mes pas; et que tous mes semblables devaient me fuir, à peine d'encourir le courroux du ciel, et d'attirer sur eux les plus grands malheurs. Depuis que j'avais quitté le toit hospitalier de M. Falck dans Lothbury, ma présence n'avait-elle pas toujours été fatale? A bord de *la Jeanne*, tous mes compagnons, excepté Jugurtha, n'avaient-ils pas été noyés? Mon père, ma mère, mes amis, infectés de la contagion de ma présence, ne venaient-ils pas de périr sous les coups d'infâmes assassins? Drinkwater et tous ceux qui avaient pris ma défense, n'avaient-ils pas misérablement péri? et je ne doutais pas que ceux qui restaient de l'équipage de *la Santa-Anna* ne vinssent à s'entre-égorger, quand il s'agirait de partager entre eux nos richesses. Oui, j'étais maudit du ciel, et ces bons Américains, qui m'avaient sauvé la vie, seraient eux-mêmes victimes de leur humanité. Quelquefois j'implorais la merci du ciel, mais c'était avec un cœur rebelle, et ma prière n'était pas exaucée. Dans ces pa-

roxismes, je désirais qu'un ange descendît du firmament, pour que je pusse lutter contre lui, comme l'ancien Patriarche, et lui prouver que le ciel était injuste de me charger d'un fardeau que je n'étais pas en état de supporter. — Quel est donc mon crime? m'écriai-je avec amertume; un sentiment involontaire, un désir non exprimé, combattu, vaincu, — un tumulte involontaire de mes sens, — sont-ce là les forfaits qui m'ont fait condamner à porter partout la désolation et la mort, et à marcher sans cesse sur un sentier couvert de sang?

Un soir que des idées semblables avaient augmenté l'ardeur de ma fièvre, et, sans me donner un véritable délire, avaient jeté une nouvelle exclamation dans toutes mes idées, je dis à Jugurtha, qui ne me quittait jamais : — Mon frère, je vais mourir, — ayez soin de ma sœur, — protégez-la, — défendez-la.

Il se mit à genoux, et leva un bras vers le ciel en sanglotant.

— Il ne faut pas que Mantez vive, Jugurtha.

Il se releva sur-le-champ, en mettant la main sur son poignard. Ses yeux étincelaient; il semblait l'esprit de la vengeance incarné.

— Comprenez-moi bien, Jugurtha. Il faut qu'il meure sur l'échafaud. Vous commencez à pouvoir écrire et parler avec vos doigts. S'il échappe à la mer courroucée et à la foudre du ciel vengeur, poursuivez-le dans tout l'univers jusqu'à ce que nous soyons vengés. — Non, Jugurtha, vous ne me comprenez pas; je veux dire jusqu'à ce qu'il soit pendu, — pendu, vous dis-je. Vous trouverez d'honnêtes blancs qui vous y aideront.

Jugurtha secoua la tête; et me sentant épuisé, je gardai le silence. Il sortit, et revint sur-le-champ avec un verre à vin et une bouteille de rhum. Il me passe une main sur l'estomac, comme pour me faire entendre que cette boisson me ranimerait. Mais je savais qu'elle ne ferait que redoubler ma fièvre, et je lui dis que je ne pouvais en boire. Il mit la bouteille et le verre sur une table, et me regarda d'un air inquiet, comme

s'il eût réfléchi sur ce qu'il pouvait faire pour me soulager. Ne voulant pas qu'il pût croire que j'étais insensible à ses soins, je lui dis : — Allez vous coucher, mon cher Jugurtha ; je vous remercie de vos attentions, mais vous ne pouvez me soulager. Il n'y a pas de soulagement pour moi tant que Mantez et moi nous vivrons.

Il tira son poignard de son sein, et me le remit entre les mains.

— Que voulez-vous me dire? lui demandai-je.

Sa physionomie s'enflamma. Il serra le poing, s'en frappa violemment la poitrine du côté gauche, et jeta ensuite un regard vers la mer.

— Quoi! pensai-je, un pauvre nègre, sans éducation, me reproche-t-il de ne pas avoir une vertu romaine? — Pense-t-il que je doive mourir, et que je n'en aie pas le courage? — Rien n'est plus facile, — c'est l'affaire d'un instant. — La mort m'apprendra tout ce que j'ignore. C'est l'arbre des connaissances, et le fruit n'en est défendu qu'au lâche.

Je regardai la lame du poignard avec une avidité sauvage, j'en examinai la pointe, je le fis brandir sur ma tête, mes idées se troublèrent, mon imagination s'égara, je crus voir Mantez devant moi un poignard à la main, et je portai plusieurs coups en l'air avec le mien. Il est probable que je le dirigeai ensuite contre moi-même, car tout-à-coup je sentis mon bras saisi par Jugurtha, qui m'arracha son poignard. Cette action soudaine dissipa mon égarement d'esprit. — Je n'ai pas dessein de me donner la mort, Jugurtha, lui dis-je ; mais vous ferez aussi bien de garder ce poignard. Il le remit à sa ceinture et se retira.

Il fut absent un peu plus long-temps que la première fois, et en revenant, il m'apporta la bible in-folio du capitaine Américain, dont la reliûre était garnie en cuivre aux quatre coins. Il la plaça sur le sofa à côté de moi, avec autant de respect qu'un nègre en a pour son fétiche, croisa les bras sur sa poitrine, me salua, et se retira.

Qui lui avait appris à mettre ainsi à ma portée la source de toute consolation?

Mais j'y fus insensible; je regardai quelque temps ce volume sacré avec l'apathie de l'indifférence; et quand enfin je l'ouvris, ce fut machinalement et au hasard. — Mais mes yeux tombèrent sur un chapitre, — sur un verset, — sur une ligne, — que rien au monde ne me décidera jamais à indiquer. Je me bornerai à dire que le peu de mots que je lus, donnèrent une nouvelle direction à mes idées, — une nouvelle vie à mon corps, — un nouveau ton à mon caractère. — Je me levai le lendemain avec moins de fièvre, mais le cœur plus endurci. — J'aurais dû en lire davantage, mais je ne le voulus point.

CHAPITRE XVII.

J'ai oublié de parler de ma sœur. — Pendant le plus fort de ma fièvre, sachant que Jugurtha veillait sur moi avec le plus grand soin, elle me tint rarement compagnie. Le feu étrange qu'elle voyait trop souvent briller dans mes yeux, l'inquiétait ou l'alarmait. Elle craignait que je ne commençasse à perdre la raison. Mais quand elle était près de moi, elle me montrait toujours autant d'affection que de douceur. Si nous eussions professé la même foi, elle aurait tâché de faire entrer dans mon âme les consolations de la religion : mais elle n'osait boire avec moi à cette source d'espérance, la seule qui reste aux infortunés.

Elle était devenue la favorite de tout l'équipage. Mais quoiqu'elle sût se conformer aux circonstances singulières dans lesquelles elle se trouvait, qu'elle répondît gaiement à une plaisanterie, et qu'elle récompensât d'un sourire le moindre service qu'un matelot lui rendait, elle était mélancolique et rêveuse quand elle croyait que personne ne l'observait. Dans le silence de la nuit, quand nous n'étions séparés que par une cloison, je l'entendais souvent soupirer des heures entières. — Mais pourquoi décrire si longuement quelques semaines de misère? Nous avions besoin de mouvement, d'agitation extérieure, et nous n'en eûmes que trop tôt.

Le bon capitaine Américain nous avait abandonné la principale cabine. Il est vrai qu'il dînait et qu'il prenait le café tous les jours avec nous; mais c'était une marque d'affection qu'il nous donnait, et non un droit qu'il s'arrogeait, et après sept heures du soir, nous ne le revoyions plus que le lendemain. Son âme noble ne faisait point parade de sa générosité; quand je lui dis

que mon intention était de l'indemniser amplement des dépenses et des inconvénients que nous lui avions occasionnés, il ne me répondit pas avec l'air d'un homme qui sait qu'il lui est dû de la reconnaissance; il me dit avec une noble simplicité qu'il était vrai qu'il lui était dû une compensation, et qu'il consentirait à la recevoir quand les circonstances me permettraient de la payer, mais que dans le cas contraire il désirait que je regardasse le service qu'il m'avait rendu comme un acte d'humanité dont il trouvait la récompense dans son cœur.

Nous entrions alors dans les latitudes froides du sud, et l'on se préparait à poursuivre les léviathans de l'Océan quand, un dimanche soir, il resta plus tard avec nous que de coutume. Je l'avais engagé à nous parler de lui-même, et il nous avait entretenus de la maison commode qu'il possédait à Boston; d'une plantation qu'il avait à quelques lieues de sa ville natale, du bonheur dont il jouissait avec une femme belle et vertueuse et d'aimables enfants, et de la perspectiv eheu-

reuse pour l'avenir. Quoique des milliers de milles le séparassent des objets de sa tendresse, son âme était près d'eux. Il en parlait avec l'enthousiasme d'un époux et d'un père; et avec quelle ferveur il bénissait l'être qui l'avait comblé de tant de biens! Tandis qu'il se laissait entraîner par l'émotion causée par le souvenir de son bonheur domestique, les larmes coulaient sur ses joues. Enfin, quand il ne put plus trouver de termes pour exprimer sa reconnaissance et ses actions de grâces, oubliant tout-à-coup les distinctions de foi et de nation, il nous dit d'un ton solennel: « C'est le soir du jour du Seigneur; offrons-lui une prière. »

Cet appel était trop soudain, trop imposant, pour qu'il fût possible d'y résister. Honoria et moi, nous nous agenouillâmes à ses côtés. Oui, la prière d'une stricte catholique et d'un protestant de l'église épiscopale d'Angleterre s'éleva vers le ciel avec celle d'un presbytérien ou d'un méthodiste. Mais sa prière était fervente, et elle partait d'un cœur humble, pieux et reconnaissant.

Lorsque le bon capitaine se releva, il avait

l'air embarrassé, et il commença à bégayer une apologie. Je me suis laissé entraîner par mon émotion en pensant à ma chère Marie, dit-il en hésitant ; j'espère que vous m'excuserez.

— Quand aurez-vous le courage d'être véritablement brave, répondis-je en appuyant une main sur son bras, — le courage de ne pas rougir de vos meilleures actions?

Il me serra la main, et se retira.

Le soleil venait de se coucher ; le court crépuscule de ces contrées faisait place à la nuit, et l'obscurité qui commençait à se répandre dans la cabine était en accord parfait avec l'acte religieux pour lequel trois êtres de religions différentes venaient de se réunir. Honoria était encore à genoux ; elle tenait son chapelet à la main, et priait avec ferveur, mais d'un air inquiet. J'attendis qu'elle eût fini ; et alors j'attirai son attention, en prononçant son nom.

— Honoria ?

— Que me voulez-vous, mon frère?

— Vous avez l'air troublé ?

— Je crains d'avoir commis un grand pé-

ché en priant avec cet hérétique; et, Dieu me le pardonne! j'ai prié de tout mon cœur.

— Pourquoi vous le reprochez-vous?

— Pouvez-vous me faire une telle question? Quand je m'en confesserai, le padre ne trouvera pas de pénitence assez sévère pour une telle impiété.

— Vous rappelez-vous la prière que vous avez faite?

— Pas exactement.

— Je crois l'avoir retenue; écoutez-moi. Je prononçai presque mot pour mot cette prière, qui n'était pas longue, et je la lui fis répéter après moi phrase par phrase.

— A présent, Honoria, demandez pardon à Dieu de l'avoir offensé en le priant ainsi.

— Une telle prière n'a pu l'offenser. Vous m'avez convaincue, mon frère; je suis sûre que je n'ai pas péché.

—Embrassez-moi, ma chère sœur. A présent vous ne refuserez plus de prier avec votre frère hérétique, et nous prierons ensemble sans qu'aucun de nous renonce à sa foi. Nos cœurs étaient déjà unis, désormais nos âmes le seront. Je pourrai vous parler franche-

ment et sans réserve; tous nos sentiments, toutes nos émotions seront en commun.

— Comme cela doit être entre frère et sœur.

— Oui, Honoria, entre frère et sœur; vous avez raison. — Quel nœud peut être plus cher et plus saint? il me semble qu'il ne m'en faut pas d'autre pour être aussi heureux sur terre qu'il m'est possible de l'être. Il me semble que tout le reste du monde tombe dans l'oubli pour nous laisser seuls; car partout où je parais, la mort triomphe, vous ne craignez plus de vous mettre en communion de prières avec votre frère; prions donc, Honoria, prions que l'homme charitable qui nous a sauvés de la mort, ne soit pas frappé du destin qui paraît réservé à tous ceux que ma présence fatale expose au courroux du ciel.

— N'est-ce pas là de la superstition, mon frère? mais n'importe, mon cher Ardent; elle prend du moins une forme non seulement pieuse, mais noble et généreuse, et je joindrai mes prières aux vôtres.

Nous priâmes, et nous nous couchâmes ce

soir l'esprit plus calme qu'il ne l'avait encore été depuis que nous étions à bord de ce navire.

Nos prières furent exaucées; le génèreux Américain et son équipage ne furent pas victimes de la compassion que nous leurs avions inspirée. Dès le lendemain nous rencontrâmes un bâtiment baleinier Américain dont la cargaison était complète, et qui se rendait dans un port du nord de la Nouvelle-Zélande, pour s'y radouber avant de se remettre en route pour New-York. C'était une occasion que nous ne pouvions laisser échapper, sans quoi nous aurions risqué de perdre deux ou trois ans sans autre utilité que d'apprendre à harponner une baleine, à la dépecer et à en fondre la graisse.

Nous prîmes congé tour à tour de chacun des hommes de l'équipage, car il n'y en avait pas un seul qui ne se fût montré notre ami. Cependant je dois avouer franchement que, de notre partie carrée, c'était moi qui occupais la dernière place dans leurs bonnes grâces. Jugurtha et Bounder pouvaient se disputer la première, mais je crois que, si l'on eût été aux voix, le chien l'aurait em-

porté sur le nègre. Honoria, ou le jeune don, comme on l'appelait généralement, était un objet de respect et d'intérêt universels. Quant à moi, j'inspirais principalement la compassion, et les matelots pensaient que mes malheurs m'avaient tant soit peu troublé la raison.

Je ne quittai *la Marie-Anne* qu'après avoir remis au capitaine trois traites de cent livres chacune sur M. Falck, l'une pour les hommes de l'équipage, l'autre pour le chirurgien et les officiers, et la troisième pour lui-même ; mais ce ne fut qu'après les plus vives instances qu'il consentit à accepter cette dernière.—On est toujours très libéral quand on n'est pas bien sûr qu'on ait quelque chose à donner.

Il restait une dernière difficulté à surmonter; c'était de séparer Jugurtha et Bounder de leurs nouveaux compagnons. Ce n'est pas que ces deux personnages importants fussent disposés à nous abandonner nous et notre fortune, terme très convenable pour une suite non interrompue de calamités ; — mais les Américains désiraient vive-

ment qu'ils restassent avec eux. Je fus obligé d'en venir à un compromis en leur proposant de laisser aux parties intéressées la liberté du choix. Ils y consentirent, et nous commençâmes par le nègre.

—Eh bien, Jugurtha, lui dis-je, voulez-vous venir avec nous pour faire encore une fois naufrage, ou restez-vous avec vos nouveaux amis?

Ses gestes éloquents me reprochèrent cette question indiscrète, mais il resta immobile entre les deux partis. Je crus qu'il hésitait, l'équipage pensa de même, et pour le décider, un matelot lui montra une bouteille de rhum, liqueur qu'il savait que le nègre ne méprisait pas. —Donne-la-lui, Drainapot, lui cria un de ses compagnons; quand Boule-de-Neige en aura mis le goulot entre son nez et son menton, il saura s'il doit passer à babord ou à tribord.

Pendant qu'on riait de cette saillie, Jugurtha reçut la bouteille de rhum des mains de l'homme qui la lui présentait; mais, au lieu de la porter à sa bouche, il la brisa contre un mât, et serrant les deux poings, il

étendit les bras d'un air menaçant vers l'équipage, puis, accourant vers nous, il se mit à genoux, nous prit une main à Honoria et à moi, les baisa, les mit sur sa tête, et se relevant, passa derrière nous, et descendit dans la barque le premier pour donner une autre preuve de sa détermination.

Restait Bounder. Il avait été convenu qu'il resterait en pleine liberté sur le pont, sans qu'aucun des deux partis cherchât à l'appeler ou le retenir. Ma sœur et moi nous descendîmes avec le capitaine Darkins sur la barque qui devait nous conduire à bord de *la Sally*. Mais dès que le chien entendit donner le premier coup de rames, il dressa les oreilles, courut vers le bord du navire, s'élança dans la mer, et nous rejoignit en moins d'une minute.

Voyez-nous à présent, lecteur, sur le pont huileux de *la Sally*. La vue n'en avait rien d'encourageant; mais avant que nous eussions eu le temps d'en reconnaître tous les désagréments, nous entrâmes dans la cabine, et le bon Darkins se chargea de raconter notre lamentable histoire. Ce

récit frappa de surprise et de terreur le capitaine de *la Sally*, Nathanaël Willis, mais ne parut pas lui inspirer autant de compassion pour nous, que nous avions lieu de l'espérer. Il avait une juste détestation pour toute espèce de scélératesse, mais il ne pensait pas que cette détestation dût lui coûter de l'argent. Il professait une grande admiration pour toutes les vertus, mais il ne pratiquait que celles qui ne coûtent rien. Il jura de bon cœur contre Mantez et ses compagnons, prédit que le ciel les punirait de leurs crimes, se montra libéral à notre égard en expressions de pitié, et finit par me demander comment nous lui paierions notre passage. Je lui proposai une traite sur M. Falck; mais cette proposition ne fut pas de son goût, et secouant la tête, il me demanda comment je pouvais être sûr qu'il restât entre les mains de M. Falck assez d'argent pour faire honneur à ma traite.

Cette remarque me fut d'autant plus désagréable que je n'avais rien à y répondre, et j'étais trop fier pour faire un appel inutile à sa générosité. Le capitaine Darkins fit tout

ce qu'il put pour le rassurer; mais il était évident que Nathanaël ne prendrait pas pour argent comptant la relation pathétique de nos infortunes, et qu'il lui fallait une meilleure garantie qu'une traite dont le recouvrement lui paraissait douteux. Au milieu de toutes ses protestations de l'intérêt qu'il prenait à nous, je vis que son parti était bien pris, et que nous allions être congédiés de son navire avec la perspective de passer deux ou trois ans à bord de *la Marie-Anne*.

Tout-à-coup la physionomie de Willis s'épanouit; il me tira à l'écart dans un coin de sa cabine, et me dit à demi-voix : Il m'est venu une idée qui me permettrait de suivre le penchant de mon cœur, car l'essence de la morale est de se rendre service les uns aux autres. — Vous avez là un nègre qui est bien bâti et qui a l'air vigoureux; il vaut au moins sept cents dollars. Je dois toucher à Rio-Janeiro; donnez-moi par écrit un pouvoir bien en forme pour l'y vendre, et je me trouverai heureux de pouvoir être utile à mes semblables en vous recevant sur mon bord, vous et votre frère.

J'avais entendu bien des fois des jurements et des blasphêmes, mais à peine m'avaient-ils inspiré autant d'horreur que ce discours de Nathanaël Willis; je lui tournai le dos avec mépris. Capitaine, dis-je au bon Darkins, monsieur Willis et moi nous ne serons jamais d'accord sur les conditions, et je crains que nous ne soyions obligés d'avoir encore recours à votre humanité.

Le capitaine Darkins répondit que nous pouvions rester sur son bord aussi long-temps que nous le désirerions, et nous nous préparâmes sérieusement à y retourner; mais le commandant de *la Sally* avait autant de répugnance à nous voir partir qu'à nous permettre de rester sans être parfaitement sûr d'être payé. Il me pria de ne pas prendre une détermination si à la hâte; peut-être mon frère et moi avions-nous encore quelques pièces d'or; son cœur saignerait s'il ne pouvait soulager des infortunés.

Je savais parfaitement que ni ma sœur ni moi nous ne possédions une seule pièce de monnaie, et c'était une faute que nous avions commise, car, pendant la nuit qui avait pré-

cédé le combat, nous avions monté dans l'arrière-cabine de *la Santa-Anna* une caisse de doublons pour récompenser nos partisans et en gagner d'autres. Avant que j'eusse eu le temps de répondre à Nathanaël, le capitaine Darkins s'écria :

— Je suis un sot et un âne de ne pas y avoir songé plus tôt. Vous savez, capitaine Willis, que je ne puis me défaire du peu de dollars que j'ai pris avec moi; je n'ai que l'argent qui pourra m'être nécessaire pour radouber et ravitailler mon vaisseau; mais vous savez que ma garantie est bonne, et je vous l'offre.

Je ne pus exprimer ma gratitude à cet homme généreux qu'en lui serrant la main; Honoria fit plus, car elle lui sauta au cou et l'embrassa de tout son cœur.

Cette petite scène donna à Nathanaël le temps de préparer sa réponse. Capitaine Darkins, lui dit-il, je vous jure que des actions comme la vôtre sont un banquet pour mon cœur; j'accepte la garantie que vous m'offrez, et j'aurai ainsi le plaisir de contribuer avec vous à soulager des infortunés. Vos amis sont

les bienvenus à bord de *la Sally*, que je voudrais être un temple dédié à la bienfaisance.

Il ne s'agissait plus alors que de fixer le prix de notre passage. Nathanaël savait que je désirais être mis à terre dans le premier port où nous toucherions dans un pays civilisé ; cependant il ne se fit pas scrupule de demander le paiement entier jusqu'à New-York, quel que fût l'endroit où nous jugerions à propos de débarquer. Mais nos intérêts étaient en bonnes mains, et il fut enfin convenu que nous paierions tant par mois, et que nous serions mis à terre ou à bord de quelque autre bâtiment quand nous le désirerions ; que je paierais le prix du passage en une traite sur M. Falck, et que si elle était renvoyée sans avoir été payée, M. Darkins se chargeait de l'acquitter.

Quand tous ces arrangements eurent été pris, mis par écrit et signés, Nathanaël prenant grand soin que *son acte de bienfaisance* ne pût lui faire courir le risque de perdre un seul shilling, il restait encore à régler un objet auquel je n'aurais pas songé, quoiqu'il fût

très important, surtout pour ma sœur : c'était le logement qui nous serait assigné à bord de *la Sally*. Notre excellent ami ne voulut pas qu'il restât après son départ un seul germe de contention entre Nathanaël et nous, et il insista pour que nous vissions les cabines qui nous étaient destinées, et que nous en prissions possession sur-le-champ. Tout cela parut contrarier vivement notre *bienfaisant* capitaine.

— A présent, me dit le bon Darkins, vous savez quels sont vos droits sur ce bord, et je vous connais mal, ou vous êtes homme à les faire valoir. — Je ne suis pas sujet à des accès de mélancolie, mais j'éprouve une tristesse inexprimable en vous quittant, vous et votre jeune frère. — Je me reproche de n'avoir pas fait assez d'efforts pour m'assurer du destin de votre famille et de vos amis, à bord de cette arche de carnage, le vaisseau espagnol ; soyez du moins assuré que je prendrai tous les moyens possibles pour qu'il soit fait justice de ces infâmes pirates. Si ce ne sont pas de véritables démons, l'horrible sacrifice de votre sœur a dû assouvir leur soif de sang, et j'espère en-

core que vous reverrez un jour vos autres parents. — Adieu! que la bénédiction de Dieu vous accompagne comme la mienne! Puissé-je vous revoir dans des circonstances plus heureuses! mais que nous nous revoyions ou non, je suis sûr que ni vous, ni votre frère vous n'oublierez pas plus le commandant de *la Marie-Anne* qu'il ne vous oubliera lui-même.

Je n'ai pas besoin de rapporter ma réponse. Nous nous serrâmes la main et il nous quitta.

Dès que mon ami Darkins fut parti, toutes les voiles furent déployées, et nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest. Honoria, Jugurtha et moi nous montâmes alors sur le gaillard d'arrière, afin de mieux examiner ce temple de bienfaisance flottant, dans l'enceinte duquel nous n'avions été admis que moyennant un prix énorme. Jamais sanctuaire plus sale et plus infect n'avait flotté sur la surface de l'Océan : l'odeur qu'on y respirait nous fut d'abord presque insupportable; cependant *la Sally* était un bâtiment bon voilier. Comme nous avions un vent très

fort à tribord, nous nous groupâmes à l'extrémité de l'arrière pour nous habituer peu à peu aux odeurs de la graisse de baleine qu'on faisait fondre, et de matières animales putrides qui se mêlaient à celles de la poix et du goudron.

Après toutes les souffrances que nous avions endurées, ces désagréments, d'un ordre très subalterne, n'étaient pas difficiles à supporter; mais les hommes qui composaient l'équipage de *la Sally* offraient un contraste avec ceux que nous venions de quitter, qui nous répugnait encore davantage. Ceux-ci avaient un esprit de religion, aimaient l'ordre, étaient attentifs à leurs devoirs, ne buvaient jamais avec excès, et ne juraient que dans de grandes et rares occasions. Au contraire, les marins avec lesquels nous étions alors étaient bruyants, malpropres, ne connaissaient pas la discipline, s'enivraient aussi souvent qu'ils le pouvaient, et assaisonnaient tous leurs discours de jurements et de blasphêmes.

Leur capitaine, le professeur de morale, Nathanaël Willis, était de tout l'équipage

celui qui montrait le moins de grossièreté : il avait reçu quelque éducation, ce qui ne servait qu'à le faire paraître encore plus odieux; on aurait pu dire que son cœur crevait d'envie et de cupidité. Il avait fait une pêche très heureuse; mais il n'en était que plus malheureux, parce que son équipage partageant sa prospérité, il portait envie au faible gain de son dernier mousse, et il lui semblait que ce que gagnait chaque homme de son équipage était autant de perdu pour lui. Pour bien comprendre ce que je dis ici, il faut savoir que, sur les bâtiments qui font la pêche de la baleine, personne n'a de gages fixes; mais chacun a une part des profits proportionnée au grade qu'il occupe. Or, le capitaine Willis aurait voulu que toutes ces parts de profits se concentrassent en lui seul, et l'on verra tout à l'heure comment il s'y prenait pour en faire tomber dans sa poche une bonne partie.

J'étais curieux de savoir comment serait servi notre premier dîner; mais je n'ose en faire la description, car il est difficile de décrire des choses dégoûtantes sans inspirer le

dégoût. Je me bornerai donc à dire que ce ne fut que lorsque notre appétit fut aiguisé par la famine qu'Honoria et moi nous pûmes nous résoudre à toucher le porc salé rance, et le bœuf enfumé coriace qui formaient notre ordinaire journalier, et qui nageaient dans la graisse. Nos repas auraient été un régal pour un Russe.

Notre compagnie ordinaire à table se composait du capitaine, de son premier aide, du chirurgien et du subrécargue, qui remplissait en même temps les fonctions de munitionnaire. Ces quatre grands prêtres du temple de la bienfaisance étaient grands parleurs, grands mangeurs, grands menteurs, et juraient à faire trembler. Leur passion dominante se montra dès le premier jour. Aussitôt qu'on eut desservi, le capitaine demanda du rhum et des cartes. Le jeu qu'on leur apporta n'avait pas une seule carte qui ne fût couverte de graisse, et le capitaine commença une partie avec le chirurgien. Le premier aide et le subrécargue se bornèrent d'abord à regarder et à parier; mais cette occupation ne leur inspira pas long-temps assez d'inté-

rèt. Ils demandèrent des cartes; on leur en apporta un jeu encore plus sale que le premier, et ils commencèrent une partie ensemble. Je remarquai que chacun des joueurs trichait de son mieux, et avec assez d'adresse pour qu'un spectateur désintéressé pût seul s'en apercevoir. Ils ne mettaient pas d'argent au jeu; mais ils prenaient note du gain et de la perte, car c'étaient sur leurs parts des profits du voyage que les perdants devaient payer.

Cette scène avait quelque chose de trop grossier, de trop révoltant pour que je pusse craindre qu'elle fût dangereuse pour ma sœur, et je vis sur-le-champ qu'elle ne s'y habituerait même jamais au point de la trouver supportable, car les jurements, les imprécations et les blasphèmes dont ils entremêlaient leur jeu la faisaient frémir. Au bout de quelques minutes, elle m'invita en espagnol à monter avec elle sur le pont. J'hésitai à la satisfaire, car je ne voulais pas mécontenter mes nouveaux compagnons en montrant de si bonne heure du mépris pour leurs amusements. Je lui répondis donc que son âge pouvait lui

servir d'excuse pour quitter la table; mais que je ne pouvais alléguer le même prétexte, et que je croyais qu'il était à propos qu'elle restât toujours près de moi, afin qu'elle fût sous ma protection, si le cas l'exigeait.

Comme le capitaine savait que je n'avais rien à perdre, il ne me pressa pas de jouer avec lui. Il me fut donc permis de rester spectateur tranquille de la scène que j'avais sous les yeux, et après y avoir assisté aussi longtemps qu'il me parut que la bienséance et la civilité l'exigeaient, je montai sur le gaillard d'arrière avec ma sœur.

Là, un spectacle encore plus étrange s'offrit à nous. Le vent était favorable, la mer paisible, et par conséquent l'équipage n'avait rien à faire. En arrivant, nous entendîmes un bruit confus de cris, de jurements et de malédictions, qui se mêlaient à des exclamations de joie et de triomphe. A chaque coin du pont était établi un nid de joueurs : dominos, dés, cartes, tout avait été mis en réquisition, et depuis le pair-ou-non des enfants jusqu'au piquet aristocratique, on y jouait tous les jeux ; chacun en était profondément occupé,

excepté l'officier de quart et l'homme qui était à la roue.

Honoria m'ayant témoigné sa surprise de cette scène, je pensai qu'il valait mieux l'entretenir du spectacle que nous avions sous les yeux que de laisser notre esprit revenir sur le passé, et je lui fis une longue dissertation sur la passion du jeu et sur les dangers qu'elle entraîne. Je finis par lui dire qu'il n'en existait aucune qui fût plus fatale, parce que, quoi qu'en pussent dire les dramatistes et les romanciers, c'est une passion dont on ne guérit jamais.

— La crainte de la mort ne peut-elle en triompher, mon frère?

— Elle peut la suspendre, mais non en triompher. Le danger passé, elle reprend tout son empire. On cite des gens qui ont joué jusque sur leur lit de mort.

— Je frémis en vous écoutant, Ardent; c'est une passion que je ne puis concevoir. Quel pouvoir de fascination peut exercer sur l'esprit un amusement si puéril, à ce qu'il me semble?

— C'est une fièvre allumée par la cupidité.

Chaque joueur n'a pour but que de gagner l'argent de celui avec lequel il joue, et cette fièvre est contagieuse.

— Et incurable?

— Incurable.

— Mais, Ardent, notre ami Jugurtha est un joueur. — Regardez!

La plupart des nègres le sont, répondis-je en tournant les yeux du côté que sa main me désignait. J'y vis effectivement Jugurtha jouant aux cartes avec un matelot, et il y avait entre eux plusieurs dollars. Le nègre paraissait prendre grand plaisir au jeu, car il riait, et sa bouche, se fendant jusqu'aux oreilles, montrait ses deux rateliers de dents blanches. Je le regardai quelques instants, et avec d'autant plus de chagrin que je m'aperçus qu'il gagnait.

— Et puisque Jugurtha est devenu un joueur, ne sera-t-il plus brave, fidèle et affectionné comme il l'était?

— Tous ceux qui jouent ne sont pas des joueurs; mais celui qui joue souvent court grand risque de le devenir. Ce penchant au jeu est pour les nègres une maladie causée

par leur tempérament de feu, et par leurs habitudes de fainéantise. Je n'en croyais pas Jugurtha attaqué; mais il subit l'inoculation en ce moment, et je crains qu'il ne la gagne. — La partie est finie; — voyez avec quel air de plaisir il met l'argent dans son chapeau! — Il faut mettre ordre à cela. Je levai la voix et je l'appelai.

Il se leva sur-le-champ, et fut près de nous en un instant. Ma première question fut pour savoir comment il avait de l'argent en sa possession. J'appris que le capitaine Darkins, avant de partir, lui avait donné quelques dollars. Le matelot américain l'avait aperçu, et il avait résolu d'en faire son profit; mais Jugurtha n'était pas aussi novice que je l'avais supposé, et au lieu de perdre il avait gagné.

Je l'exhortai à renoncer au jeu, Honoria l'en conjura; mais il ne nous fallut ni longs discours, ni grands efforts, car dès qu'il comprit ce que nous désirions de lui, il nous promit sur-le-champ et de la meilleure grâce de s'y conformer; il alla même trouver l'homme dont il avait gagné l'argent, et lui

offrit de le lui rendre; mais l'Américain fut trop fier pour le recevoir, ou peut-être avait-il l'espoir secret de le regagner avec usure. La soumission si prompte de Jugurtha me fit grand plaisir, et amusa Honoria, car elle me dit en souriant : Il y a quelque erreur dans votre théorie sur le jeu, mon frère, ou Jugurtha est un prodige de vertu.

Je tenais encore en main les dollars qu'il m'avait remis, et que j'avais résolu de ne pas lui rendre, afin de le préserver de toute nouvelle tentation, quand je vis passer près de nous un matelot misérablement vêtu, et ayant cet air d'insouciance qui annonce qu'on a perdu tout respect pour soi-même. Il n'avait ni bas ni souliers, et ses seuls vêtements étaient une chemise pleine de trous et couverte d'une couche d'huile, et des pantalons sales et graisseux, dont on ne pouvait plus distinguer la couleur. En passant devant nous, il entendit sonner les dollars que je tenais dans ma main, et dressant les oreilles comme un cheval de bataille qui entend le son de la trompette, il y jeta les yeux avec cet air de

désir presque féroce, que je croyais ne pouvoir être l'effet que de la famine.

— Cet homme est une victime du jeu, dis-je à Honoria en espagnol.

— Parlez-lui, mon frère, et tâchez de le guérir de cette passion; peut-être ne sera-t-il pas plus opiniâtre que Jugurtha. Il y a dans sa physionomie quelque chose qui annonce qu'il n'est pas entièrement abruti par le vice.

Honoria avait raison. Cet homme avait le front élevé, et les traits de la partie supérieure de son visage avaient de la noblesse et de la beauté; mais il avait le menton trop avancé, et les muscles de sa bouche indiquaient le manque de détermination.

— Mon ami, lui dis-je, il me paraît que chacun est heureux sur ce navire.

Il leva les épaules et secoua la tête.

— Vous ne pouvez le nier. Je vois que tout le monde s'amuse, et il me semble qu'on ne fait que jouer toute la journée.

— Et la nuit aussi, vous pouvez bien le dire.

— Eh bien, tant mieux. — Je conviens que si les planches du pont étaient mieux lavées, et que cette déchirure à la voile de baume était raccommodée, cela n'en vaudrait que mieux; mais, après tout, qu'importe, pourvu qu'on s'amuse.

— Je crois, monsieur l'Anglais, que vous vous amusez à nos dépens, et que vous pensez au fond du cœur que nous sommes une bande de vagabonds et de fainéants. Eh bien, vous ne vous trompez pas; mais ce n'est pas votre affaire.

— J'en conviens. D'ailleurs, quand on peut employer si agréablement son temps aux dés, aux dominos et aux cartes, à quoi bon le perdre à nettoyer le pont, à rouer les bouts des câbles, et à s'occuper de pareilles bagatelles? — Mais les nuits sont froides dans ces latitudes; comment se fait-il que vous soyez si légèrement vêtu?

— Une suite de mauvaise fortune au jeu.

— Vous avez donc perdu tout ce que vous aviez?

— Tout: — au passé, au présent et au

futur, — tout, excepté ce que j'ai sur le corps.

— C'est un malheur; mais vous savez qu'il est impossible que tout le monde gagne. Moi je gagne toujours; j'ai un secret infaillible pour cela. Mais j'ai de l'humanité; je veux épargner mes semblables, et depuis que j'ai découvert ce secret, je ne joue jamais.

Ses yeux étincelèrent, et il me regarda avec un air de respect involontaire.

— Et ce secret vous fait-il gagner à tous les jeux, monsieur?

— A tous les jeux de hasard.

— Oh! que je voudrais savoir ce secret! — Que je voudrais le savoir! — Alors j'oserais me montrer en face de ma pauvre femme, — je pourrais revoir mes malheureux enfants, — je ne craindrais pas de passer le seuil de ma porte, plus que de mourir ou de monter sur l'échafaud. — Ah! monsieur, quel service vous me rendriez ainsi qu'aux innocents qui souffriront de ma folie, si vous vouliez m'apprendre votre secret!

— Cela est possible; mais il faut que vous

fassiez un apprentissage. Il faut que vous appreniez à avoir de l'empire sur vous-même, sans quoi vous ne pourrez jamais faire usage des calculs compliqués qu'il faut que vous sachiez. — Mais n'avez-vous pas votre paie à recevoir en arrivant à New-York?

— Non, monsieur.— Je l'ai jouée,— je l'ai perdue, — j'aurai travaillé trois ans sans en retirer aucun profit. — Par pitié, monsieur, apprenez-moi votre secret!

— Ce n'est pas l'affaire d'un instant. Il faut vous y préparer en devenant maître de vous-même, et je vais vous soumettre à une première épreuve. — Prenez ces douze dollars, je vous les donne pour que vous achetiez du munitionnaire les vêtements dont vous avez besoin, — pas pour autre chose, souvenez-vous-en bien! Mais avant de faire cette emplette, il faut que vous passiez au moins cinq minutes près de chaque partie qu'on joue en ce moment sur le pont, sans en oublier aucune. Si vous arrivez à votre destination sans avoir touché à votre argent et que vous m'apportiez le

reçu du munitionnaire pour me prouver l'emploi que vous avez fait de vos douze dollars, je vous trouverai en état de recevoir une seconde leçon.

Le matelot partit plein de joie, de reconnaissance et d'espoir. Jugurtha le regarda d'un air grave tandis qu'il s'éloignait, mais ensuite il partit d'un grand éclat de rire, et nous montrant cet homme, il imita les gestes d'un joueur qui mêle les cartes, qui les distribue et qui joue; après quoi il retourna ses poches pour montrer qu'elles étaient vides.

— Que veut-il dire? demanda Honoria.

— Jugurtha connaît la nature humaine, et il veut dire que cet homme jouera et perdra son argent. Je le crois aussi. Cependant s'il soutient cette épreuve, mon dessein est de l'habituer peu à peu à résister à la tentation; et s'il y succombe, ce sera la preuve que la fureur du jeu est une maladie incurable.

Jugurtha avait raison. Le matelot ne put résister à l'envie de jouer, et il ne quitta le jeu qu'après avoir perdu ses douze dol-

lars. Il m'évita pendant quelques jours ; et quand enfin je le rencontrai, il me dit avec un air de confusion : — Ah ! monsieur, je n'ai pu mettre en pratique votre première leçon pour apprendre le secret de toujours gagner au jeu ; mais j'ai fait le serment solennel de ne plus jouer de ma vie.

CHAPITRE XVIII.

On peut supposer que sur un tel navire, avec un tel commandant et un tel équipage, ma sœur et moi nous préférions avoir sur la tête la voûte splendide du firmament, plutôt que les baux et les planchers formant le plafond des cabines. Nous ne quittâmes donc le gaillard d'arrière que lorsque la nuit nous couvrit d'un voile sombre sous la forme d'une rosée très froide, et nous nous réfugiâmes dans la grande cabine. Une table régulière de jeu y était établie, et l'on y admettait non seulement les officiers, mais tout homme de l'équipage qui avait de l'argent à perdre. La cupidité semblait enracinée dans toutes les âmes; la

passion du jeu enflammait tous les visages, et cependant on s'y comportait avec moins de bruit et plus de décence que sur le pont. Nous nous retirâmes de bonne heure, et Honoria, en partant, annonçait sur sa physionomie le dégoût que cette scène lui inspirait, ce qui n'était pas sans danger dans la situation où nous nous trouvions.

Dans de pareilles circonstances, avec un cœur rebelle, une fortune ruinée, une sœur aimable à garder, et contre laquelle j'avais à me garder moi-même, je serais tombé dans le découragement, si je n'avais été obligé de m'armer de toute ma force morale. Je découvris bientôt que ce temple de la bienfaisance était aussi inhospitalier que ces sanctuaires du moyen âge où l'on trouvait un asile, mais où l'on n'obtenait aucune nourriture. J'étais traité en général comme un hôte vu de mauvais œil et suspect. Il était impossible qu'un être tel qu'Honoria excitât des sentiments semblables; on avait pour elle du respect et de la déférence, mais il n'y entrait pas d'affection.

Et Jugurtha, mon ami noir, mon frère

adoptif, lui aussi, avec l'ardeur de son caractère et sa bonne humeur presque inépuisable, parut bientôt ennuyé de la compagnie de ces Américains si différents de lui. Il cessa de s'occuper de la manœuvre du bâtiment, et consacra exclusivement tous ses soins à ma sœur et à moi. Quant au dernier membre de notre quatuor, Bounder, c'était celui de nous qui montrait le plus de philosophie. Ses dents avaient appris de bonne heure aux Américains qu'on ne lui donnait pas un coup impunément, et comme il n'attaquait jamais le premier, il allait et venait comme bon lui semblait sans jamais être molesté.

Le temps était devenu très chaud, et la nature de la cargaison se faisait sentir plus désagréablement que jamais. D'après notre estime nous n'étions plus très loin du principal port du nord de la Nouvelle Zélande et je commençais à espérer d'être bientôt délivré de ce réceptacle d'huile et de joueurs; car j'étais bien déterminé à passer à bord du premier navire que nous rencontrerions, quelle que pût être sa destination.

Depuis quelque temps, le capitaine m'accordait l'honneur de sa conversation beaucoup plus souvent que je ne le trouvais agréable. Je ne rapporterai que la dernière que j'eus avec lui, et ce sera un épisode curieux sur sa passion dominante.

C'était par une matinée superbe, le soleil brillait de tout son éclat, le vent était vif mais favorable, et comme il venait de tribord, il emportait bien loin le parfum qu'exhalait l'haleine de *la Sally*. Honoria et moi, nous étions assis près du couronnement, chacun de nous livré à ses réflexions, errant dans un petit monde qu'il avait créé, et cherchant de temps en temps à lire dans les yeux l'un de l'autre quel sujet nous occupait. Tout-à-coup le capitaine Willis parut près de nous, sans qu'aucun de nous l'eût aperçu.

— Eh bien, dit-il, j'ai dans l'idée que vous êtes une famille curieuse. Voilà une demi-heure que vous vous regardez entre deux yeux sans rien dire.

— Vraiment? répondis-je, un peu em-

barrassé. Mais, après tout, qu'avons-nous de mieux à regarder ?

— Prenez garde! La vanité est un puits creusé sous les pieds de l'homme, — une pierre d'achoppement pour le juste.

— Tout ce qu'il vous plaira, capitaine; mais pas de grands sentiments, je vous prie.

— Oui-dà ! n'en étiez-vous pas aux grands sentiments tout-à-l'heure, quand vous aviez l'air de chercher des pailles dans les yeux l'un de l'autre? Je soupçonne pourtant qu'il y a plus de poutres que de pailles dans ceux de l'un de vous tout au moins.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Que ma bouche n'exprime pas tant de grands sentiments en trois jours que vos yeux en trois minutes. Oui, oui, vous pouvez laisser cette jambe de chien (1) que vous avez en main, ce que je vous dis est la vérité.

Je ne savais ce qu'il voulait dire, et je craignais de lui en demander l'explication. Je

(1) Nom du nœud particulier d'un cordage.

(Note du Trad.)

détournai sur-le-champ la conversation, en lui demandant s'il avait eu du bonheur au jeu la soirée précédente. Cette question lui fit oublier tout le reste, mais elle ne lui fit pas autant de plaisir que je le supposais.

— Il reste à peine quelque chose à gagner, répondit-il; non, presque rien. — Il y a ce coquin de charpentier, Timothée Clayton, je n'ai jamais pu lui gagner une partie. Je crois que le drôle triche, je ne jouerai plus avec lui. — Je voudrais que vous le prissiez en main.

— Moi! Pourquoi?

— Parce que je voudrais le voir perdre. — Je sais que vous gagnez toujours; on me l'a dit.

— Comment pourrais-je jouer? vous savez que je n'ai pas d'argent.

— Je vous prêterai cent dollars sur votre nègre, et pour tout intérêt je ne vous demande que la moitié de ce que vous gagnerez.

— On ne peut rien de plus obligeant et de plus désintéressé.

— Ne vous ai-je pas dit que vous trouveriez toujours en moi un homme sensible et com-

patissant? Ah! monsieur, secourir les infortunés est un des premiers devoirs de l'humanité. — Mais vous n'aimez pas les grands sentiments, même quand ils partent du cœur : ainsi envoyons chercher le charpentier. — Vous pouvez jouer ici. — Je vais demander un jeu de cartes.

— Un instant, capitaine, cette affaire s'arrangera à votre satisfaction ; mais permettez-moi d'abord de corriger une petite méprise que vous avez faite. — J'aime beaucoup les grands sentiments, même quand ils partent du cœur d'un joueur ; — je les aime pour eux-mêmes; et comme vous ne me les avez pas épargnés depuis que je suis avec vous, capitaine Willis, j'en ai une assez bonne provision, et ma conscience ne peut consentir que je gagne l'argent de ce pauvre charpentier, et que je le ruine peut-être.

— Je vous honore, monsieur; vous êtes un homme d'après mon cœur. Les mêmes réflexions m'ont troublé l'esprit dans l'origine; mais il n'y a rien de tel que de réfléchir deux fois, surtout quand on est en contestation avec sa conscience. — Essayez d'en faire au-

tant, et vous verrez que la conscience la plus stricte cède à la raison. — J'ai gagné presque tout l'argent dû aux hommes de cet équipage, — et consciencieusement, monsieur, consciencieusement; sans quoi Nathanaël Willis ne l'aurait pas gagné.

— C'est en venir au point; prouvez-moi cela, et je vous promets de gagner au charpentier jusqu'à son dernier shilling.

— Rien n'est plus facile. Il y a une certaine classe de gens que la pauvreté seule peut maintenir dans le chemin de la vertu. La pauvreté ne permet d'être ni gourmand ni ivrogne, ni de fréquenter des femmes de mauvaise vie. Elle bannit l'oisiveté, qui est la mère de tous les vices; elle oppose une barrière au luxe des vêtements, qui n'est que vanité; elle force le plus paresseux à se rendre utile aux autres. — C'est pour le bien de la communauté que j'agis comme je le fais.

— Mais que diront les armateurs de votre navire quand, après un voyage de trois ans, ils verront vos hommes revenir sans argent et couverts de guenilles?

— J'en suis le principal armateur.

— Mais les autres?

— Seront charmés de les voir revenir ainsi, parce qu'ils n'auront rien de mieux à faire que de repartir sur-le-champ pour un autre voyage.

— Et les autorités de la ville?

— Ne sont composées que d'armateurs.

— Je commence à vous comprendre. Vous sacrifiez vos grands sentiments au bien public; mais vous devez en retirer une grande récompense?

— Ma fortune est assez considérable.

— C'est ce que je voulais dire. — Vous avez sans doute une nombreuse famille?

— Pas si fou.

— Des parents dans le besoin, que vous aidez?

— Pas une âme dont je me soucie dans le monde entier.

— Point d'amis, — nul objet d'amour ou de charité?

— Je ne suis pas un sot.

— Et, au nom du ciel, pourquoi continuez-vous, à votre âge, une profession pénible et laborieuse? Pourquoi cherchez-vous à gagner

aux hommes de votre équipage les gages auxquels trois ans de travail constant leur donnent un si juste droit?

— Je vous l'ai déjà dit, — pour les maintenir dans le chemin de la vertu.

— Mais en ce qui vous concerne, pourquoi avez-vous besoin de tant d'argent?

— Pourquoi j'en ai besoin? parce qu'il y a un homme que je veux éclipser, humilier, ruiner, s'il est possible, et chasser de sa splendide maison.

— Qui est-il?

— Le plus riche négociant de notre ville.

— Et que vous a-t-il fait?

— Il a quelques années de plus que moi. Dans ma jeunesse, il était magistrat, et il m'a fait mettre vingt-quatre heures en prison pour avoir joué aux cartes un dimanche, car, à cette époque, nous étions gouvernés strictement. Je ne l'ai jamais oublié, et je l'en punirai par les cartes, car il joue quelquefois. Et que ne peuvent faire les cartes dans les mains d'un honnête homme offensé!

— J'allais corriger une autre méprise que vous faites, et vous dire positivement ce que

je pense de vous ; mais ce sera pour une autre occasion, car je vois au sud-est quelques nuages noirs dont l'aspect est inquiétant, et je crois que vous feriez bien de plier vos perroquets volants et de placer du monde aux écoutes et aux drisses de vos perroquets, — si ces messieurs qui sont à jouer veulent bien interrompre leur jeu.

— Vous avez raison, mon maître ; je pense comme vous. — Tout le monde en haut ! — Qu'on cargue les voiles !

Ainsi se termina ma dernière conversation avec un marin sentimental et joueur.

La brise fraîchit de plus en plus, et le capitaine et son équipage furent obligés de s'occuper d'objets plus sérieux que de chercher à se gagner leur argent les uns aux autres. Les agrès commencèrent à fatiguer, les mâts à plier, et tous les bois du navire à craquer. On cargua les voiles les unes après les autres ; l'Océan se souleva, et les vagues firent entendre leurs mugissements.

C'était la première fois qu'Honoria voyait une tempête s'élever, et son âme semblait s'élever avec elle. Le vent augmentait à chaque

instant; nous l'avions en arrière, et *la Sally* semblait vouloir lui disputer le prix de la vitesse, tandis que les vagues écumantes ne pouvaient l'atteindre, et restaient en arrière l'une après l'autre, comme des chiens épuisés poursuivant inutilement un noble cerf. Jusqu'alors il n'y avait aucun danger présent; mais nous en avions de très grands à craindre. La tempête continuait à augmenter graduellement, non par bouffées, mais avec régularité, comme lorsqu'un orateur populaire, haranguant la multitude, s'échauffe à mesure qu'il avance dans son discours, et finit par amener ses auditeurs à renverser un trône ou un autel. La tempête qui arrivait semblait dédaigner de prendre par surprise l'homme, son faible adversaire. L'esprit qui la guidait paraissait nous dire : Venez, et nous lutterons ensemble sur l'Océan; ceignez vos reins, soyez fermes et ne chancelez pas; combattons en ennemis dignes l'un de l'autre; qu'il n'y ait ni surprise, ni ruse, ni embuscade. Écoutez le son de mes trompettes, qui ne sont pas de ce monde; écoutez les rugissements des vagues, qui en sont les échos : — je suis le

vent terrible du sud-est; préparez-vous, — j'arrive.

— J'entends le dieu de la tempête, me dit Honoria; il me parle. Comme sa voix est imposante, magnifique, terrible! — Donnez-moi le bras, Ardent, je ne puis plus me soutenir. — Comme ce vaisseau roule, monte et descend! Tout grand qu'il est, il me semble un grain de sable agité par le souffle d'un esprit invisible et puissant. — Sommes-nous en danger, mon frère?

— Pas encore, Honoria.

— Mais que signifie le bruit que j'entends dans l'arrière-cabine?

— C'est le charpentier qui place les faux sabords, c'est-à-dire, qui barricade les fenêtres pour empêcher l'eau d'y pénétrer. — Ne feriez-vous pas mieux d'y rentrer, ma sœur?

— S'il y a du danger, non, — et s'il n'y en a pas, cette cabine est le dernier endroit où je voudrais être dans un moment comme celui-ci. — Avec quelle force graduée l'ouragan augmente! — Que ne pouvons-nous prendre des ailes, nous élancer au-dessus de ces vagues

bouillonnantes, et disputer au vent de vitesse! ne serait-ce pas un sort glorieux?

— Vous le pouvez, Honoria. L'esprit peut prendre un essor plus élevé et plus rapide que le vol de toutes les ailes du monde. — Mais le désir que vous formez est étrange et audacieux, ma sœur!

— J'en conviens, et il vaut mieux que cela soit ainsi. Je ne sais pas encore ce que les circonstances peuvent faire de moi, Ardent: des scènes comme celle-ci, — comme celles que je ne pourrai jamais oublier, doivent faire de moi une amazone, ou détruire en moi le principe de la vie. — Et pourtant je sens qu'il me manque encore quelque chose; — quelque sentiment qui m'anime et qui me soutienne, — pour lequel je voudrais vivre et je me réjouirais de mourir. — M'entendez-vous, Ardent? Le bruit des eaux devient terrible.

— Je vous entends parfaitement, Honoria. Le son argentin de votre voix est distinct au milieu des mugissements des vagues.

— Et cependant je m'entends à peine parler.

— Approchez-vous plus près de moi, et continuez à parler ; vous entendre est une consolation pour moi. Je n'ai pas besoin d'un sentiment qui me soutienne, quand je suis près d'Honoria.

— Je vous remercie, mon frère. — Comme nous avons l'air solitaires et abandonnés ! Personne n'approche de nous, et il me semble que la terreur est peinte sur le visage des hommes qui sont à la roue. — Comme ils ont l'air de faire des efforts ! et ils sont quatre ! Pourquoi faut-il qu'ils soient quatre pour faire ce que j'ai vu jusqu'ici un homme faire aisément d'une seule main ?

— Cela est indispensable ; ces quatre hommes ont besoin de toutes leurs forces et de toute leur attention pour maintenir le vaisseau vent arrière. A la moindre erreur, à la moindre négligence, le navire prêterait le flanc au vent, et tournerait sens dessus dessous.

— Horrible ! Et cela arrivera-t-il ?

— Nous sommes entre les mains de Dieu. — Baissez la tête davantage. — Il me semble

qu'on ne peut faire face à un tel vent sans mourir.

Nous étions toujours assis, comme je l'ai dit, près du couronnement, et nous attendions l'événement avec résignation, quoique non sans inquiétude. Depuis quelque temps Jugurtha s'était donné de grands airs à bord de ce bâtiment, et sachant que son passage était payé, il n'avait pas voulu souiller sa peau d'ébène en touchant à un cordage; mais en cette occasion, nous le vîmes déployer toute son activité, courir sur le pont, et non seulement travailler avec zèle à la manœuvre, mais encourager les autres par ses gestes à en faire autant. Cependant il ne vint pas près de nous. Le vaisseau fendait toujours rapidement les ondes, vent arrière.

— Vous ne me parlez pas, Ardent, me dit ma sœur; que j'entende le son de votre voix, c'est peut-être notre dernière conversation; si elle ne peut être gaie, qu'elle soit tendre et tranquille. Parlez-moi des champs de verdure de l'Angleterre, de mon père, — de l'Angleterre, de votre enfance, — du pays que vous aimez tant.

— De tout mon cœur, Honoria. — A l'exception de trois à quatre mois de l'année, ce pays a un aspect souriant que vous ne pouvez vous figurer. — Dans les comtés de l'intérieur, on voit des vallées dont la fertilité semble inépuisable ; — des troupeaux nombreux les couvrent ; — des chaumières tranquilles....

Cet effort incroyable pour dérober à cette scène terrible une partie de ses horreurs, fut interrompu par un cri perçant que poussa ma sœur, et qui fit sur moi plus d'impression que l'événement qui l'avait occasionné.

— Juste ciel ! mon frère ! voyez ! n'allons-nous pas périr ?

— Ne devons-nous pas être préparés à tout, ma sœur ? Je ne vous dirai pas de ne rien craindre ; mais ce sont seulement les trois mâts de hune que le vent a brisés aux chouquets. Vous voyez qu'il ne nous reste que la voile de misaine qui soit déployée, parce que la force du vent est si terrible qu'on n'ose la carguer. Le navire n'en voguera que mieux. — Baissez les yeux, Honoria ; il est inutile que vous regardiez sur le pont.

Je lui parlais ainsi pour lui épargner le cruel spectacle de plusieurs matelots écrasés par la chute des mâts et de leurs manœuvres.

C'est à peu près tout ce que je me rappelle de cette journée désastreuse. Le vent repoussait les vagues, et toute la surface de la mer était couverte de vapeurs blanches qu'on aurait pu prendre pour de la neige. L'atmosphère était obscurcie, et nous ne voyions au-dessus de nos têtes qu'une brume sombre. Pendant un intervalle d'environ deux minutes, nous vîmes en face de nous, précisément sur la ligne que suivait le navire, des masses énormes de hautes montagnes noires, entourées d'une ceinture d'écume d'une blancheur éblouissante ; mais les sons que nous entendîmes pendant ce court espace de temps étaient épouvantables, et l'imagination ne peut s'en faire une idée qu'en supposant qu'ils étaient produits par des légions de démons, cherchant par des hurlements affreux à couvrir le bruit de la foudre du Tout-Puissant.

Que sais-je de ce qui s'ensuivit immédiate-

ment après? — Rien. Je sentis ma sœur me serrer plus fortement dans ses bras; — un choc violent, — un bouleversement général dans le navire, — un bourdonnement dans mes oreilles, — et toutes mes sensations furent suspendues. Je ne sais combien de temps je restai dans cet état; mais quand j'en sortis, c'est-à-dire quand mon esprit s'éveilla de la léthargie dans laquelle mon corps était encore plongé, il me sembla que j'étais couché sur un lit de duvet, et j'en avais besoin, car je me sentais meurtri comme si je n'eusse pas eu un seul os qui ne fût brisé. Le tumulte de la lutte des eaux contre les vents et les rochers retentissait encore à mes oreilles; mais ce tumulte immense paraissait le murmure confus d'une multitude de voix humaines qui proféraient des imprécations contre Ardent Troughton. Ce nom ne m'était pas inconnu; j'avais entendu parler d'un jeune homme qui le portait, qui avait été commis chez un négociant, et qui s'était embarqué pour aller chercher sa famille; mais ce n'était pas moi. J'étais un chevalier; je m'étais chargé de prouver en champ clos l'innocence d'une belle dame in-

justement accusée; mais j'avais été vaincu, et j'étais étendu dans la lice, privé de toutes forces au moral et au physique, et en butte à la dérision et au mépris de la foule qui m'entourait. Je tins mes yeux fermés; je résolus de mourir par un effort puissant de ma volonté, et je crus y avoir réussi.

Mais la mort, si infatigable à nous poursuivre, si sûre de nous atteindre, a quelquefois le caprice de se dérober à nous quand nous la cherchons. Je sortis enfin du monde des visions pour rentrer dans celui de la réalité, et je me trouvai couché sur le sable, une douce brise embaumée de mille parfums me rafraîchissant le visage brûlé par un soleil ardent, dont le vif éclat me frappait d'aveuglement chaque fois que je voulais ouvrir les yeux.

CHAPITRE XIX.

Océan, je ne me laisserai plus tenter de décrire ta magnificence; tu as toujours été mon plus grand ennemi. Quand tu t'es montré à moi calme et souriant, c'était toujours pour me trahir. Quand les vents se poursuivaient l'un l'autre, ils me poussaient sur tes abîmes comme le meurtrier qui fuit la justice. Que t'ai-je demandé? une tombe froide et transparente dans tes profondeurs. Pendant des mois entiers, mon corps a été présenté à tes gouffres comme une victime volontaire, et tu as refusé cette offrande; tu m'as rejeté de ton sein comme indigne de toi, pour mettre mon âme en péril, en m'exposant à

des tentations auxquelles il était presque impossible à la nature humaine de résister.

Et cependant, Océan, que sont les tempêtes qui soulèvent tes ondes, comparées aux passions qui agitaient mon âme! Mais la lutte continuelle et terrible que j'ai eue à soutenir dans cette île est finie depuis long-temps. — En suis-je sorti vainqueur? Hélas! oui et non. La raison et la conscience étaient aux prises; la conscience l'emporta enfin, et la raison, lâche et vaincue, prit la fuite pour un temps. — Mais je parle en parabole : écartons tous ces souvenirs; j'ai vécu assez long-temps pour savoir que le plus grand bonheur est de pouvoir oublier.

J'étais couché par terre, sur le dos, souffrant dans toutes les parties de mon corps, osant à peine entr'ouvrir les yeux de loin en loin, parce que j'étais exposé à toute l'ardeur des rayons verticaux du soleil, et sentant mon estomac chargé d'un poids extraordinaire. Je fis un effort pour me tourner du côté opposé au soleil, et ouvrant alors les yeux, je vis que je reposais sur un sable fin, blanc comme la neige, et auquel de nom-

breuses touffes de la plus fraîche verdure faisaient un beau contraste. Une douce brise me rendait peu à peu des forces, et je trouvais ma situation si délicieuse, que je n'osais ni remuer, ni regarder autour de moi, de peur de me trouver au milieu d'une scène d'horreur. Je ne songeais encore qu'à moi; mais la mémoire reprit bientôt son empire; en un instant, tout ce qui venait de se passer se retraça à mon imagination, et je m'écriai douloureusement : Honoria !

Je me soulevai sur le coude. — Dieu du ciel ! la tête et les épaules de ma sœur reposaient sur ma poitrine et mon estomac : elle était sans connaissance; son visage était couvert de la pâleur de la mort, et ses doigts serraient si fortement le devant de mon habit, qu'il me fut impossible de les en détacher; je fus obligé de prendre mon canif et d'en couper l'étoffe.

J'oubliai toutes mes souffrances, et, me levant sur-le-champ, je pris dans mes bras le corps de ma sœur pour le porter sous un grand arbre dont nous n'étions qu'à quelques pas. En la portant ainsi, j'approchai ma joue

de la sienne. — Quel frisson de plaisir parcourut tout mon être quand je sentis qu'il y restait quelque chaleur; quand je vis que ses lèvres avaient encore quelque couleur; quand je vis que quelques gouttes de sang coulaient d'une blessure légère qu'elle avait au front! — Elle vivait! Je ne sentis plus le poids de son corps; j'étais un Goliath pour la force, un héros pour le courage. — Elle vivait! j'aurais ri de joie si je n'eusse été inondé d'un déluge de larmes. — Elle vivait! j'étais dans le délire du bonheur.

Je la déposai sous l'ombre d'un grand arbre dont l'espèce m'était inconnue, et la laissant sur un gazon qui ressemblait à de la mousse plutôt qu'à de l'herbe, je courus à un buisson où j'avais remarqué un arbrisseau dont les larges feuilles avaient la forme d'un cornet. Comme je m'y attendais, j'en trouvai le fond plein d'eau, qui sans doute y avait été déposée par la pluie pendant la tempête; je voulus en faire l'essai, et elle me parut aussi pure qu'elle était fraîche. Je cueillis quelques unes de ces feuilles, et je les emportai en prenant toutes les précautions possibles pour ne pas

perdre une goutte de ce liquide précieux. De retour près de ma sœur, je fis passer peu à peu entre ses lèvres le contenu de ces coupes végétales, et j'eus le plaisir inexprimable de voir qu'elle respirait, et que la circulation du sang se rétablissait dans ses veines. Enfin ses grands yeux bleus s'ouvrirent; ils se fixèrent sur moi avec un sourire de bonheur, et ce regard me pénétra jusqu'au fond de l'âme. Bientôt je vis remuer ses lèvres; mais aucun son n'en sortait. J'en approchai l'oreille, et je l'entendis dire d'une voix faible, en mettant un intervalle entre chaque mot: — Ardent! je suis si heureuse! je croyais que je ne vous rappellerais jamais à la vie! A ces mots, sa tête retomba sur ma poitrine, ses yeux se refermèrent, et le sommeil la couvrit de ses ailes tranquilles. Je la regardai dormir; son repos était paisible; un doux sourire se montrait de temps en temps sur ses lèvres: c'était le triomphe de la beauté sur la mort. Je la regardais avec transport; mais en jetant les yeux sur la solitude qui nous entourait, je frémis. Tout mon être devint un vaste principe de pensée; tout ce qui était purement

physique s'en était éloigné. La faim, la soif, la fatigue, la souffrance, tout avait disparu. Pendant ce long sommeil, toute la carrière de ma vie recommença. Je rentrai en pension; je me retrouvai avec les cinq miss Falck, et je tins les livres de leur père. Je m'embarquai pour aller trouver le mien; je revis l'enthousiaste Gavel; je fis naufrage avec lui, et je le vis périr victime de sa grandeur d'âme et de sa superstition. Je me retrouvai dans la cathédrale de Barcelone, et j'y conçus un amour profane pour ma sœur, sans la connaître. Je combattis de nouveau le pirate Mantez, et je voguai successivement avec le bon Darkins et le méprisable Willis. — Tous ces souvenirs n'étaient-ils pas un trait de folie? Au lieu d'occuper son imagination du passé, tout autre que moi aurait songé au présent et au futur; mais j'évitais l'idée de ces deux époques de la vie, l'une si fugitive, l'autre si incertaine, comme j'aurais fui une ville où la peste aurait régné. Je pouvais envisager le passé sans avoir des reproches à me faire, et même avec une sorte de fierté; mais le présent était pour moi un mélange de bonheur

et de torture presque insupportable, et l'avenir m'offrait des abîmes et des gouffres conduisant à la perdition.

Oui, le présent était un mélange terrible d'agonie et de félicité. Ma sœur dormait innocemment et avec confiance dans mes bras; — elle vivait; — son teint reprenait peu à peu les couleurs de la santé; — mais quand elle s'éveillerait, serait-ce pour mourir de faim? Je regardai autour de moi, et je vis des arbres chargés de fruits; je reconnus le majestueux cocotier avec ses grandes feuilles en éventail, car j'en avais vu des gravures. — Non, elle n'avait pas à craindre la faim; nous avions un ennemi plus redoutable.

Mon esprit se reporta sur mon père et sur ma mère; — ce père si doux et si sensible! — cette mère si noble, si tendre, si pieuse! — Je me dis qu'ils étaient morts; je vis couler leur sang dans la cabine fatale de la *Santa-Anna*; je reçus leur bénédiction pour ma sœur et pour moi; j'entendis leur dernier cri d'angoisse; la mienne était au comble; mais un déluge de larmes me soulagea. Seule consolation du malheur, pourquoi la nature

a-t-elle la barbarie de l'accorder si rarement à l'homme?

Honoria avait dormi plus de trois heures; ce fut peut-être une de mes larmes brûlantes qui l'éveilla en tombant sur sa joue. Elle m'embrassa avec toute la tendresse d'une sœur, et me dit: — Où sommes-nous, mon frère?

— Hélas! ma sœur, je l'ignore.

— Et pourquoi avez-vous pleuré? Mais je suis folle de vous faire cette question.

— Ce n'est pas pour nous, et pourtant nous avons assez d'afflictions.

— Ne parlez pas ainsi, Ardent! Je n'en ai plus, puisque je suis près de mon frère. — Mais j'ai grand' faim. — Ne devrais-je pas rougir d'en parler?

— Et pourquoi? — Mais ce pays paraît fertile. Voyez là-bas ces beaux arbres; ils nous fourniront une nourriture abondante et salubre. — Mais je n'ose vous quitter.

— Je puis me lever, mon frère; je vous suivrai: nous ne nous séparerons plus.

— Jamais.

En se levant, elle poussa un cri qui m'effraya.

— Ardent, regardez derrière mon cou!

Je l'examinai, et j'y vis profondément gravées les dents de quelque animal; mais elles n'avaient fait que froisser la chair, sans même entamer la peau. Je lui dis ce que j'avais remarqué. Elle passa une main sur son front, et me répondit : Tout est en confusion ici. J'allais vous demander comment nous nous trouvons ici; mais je me souviens que c'est sur ce sable blanc que j'ai cherché à vous rappeler à la vie; les efforts que vous aviez faits pour sauver la mienne avaient épuisé vos forces.

— Tout au contraire, ma sœur, c'est vous qui m'avez sauvé la vie; car lorsque j'ai recouvré l'usage de mes sens vous étiez sans connaissance, et vous teniez si fortement le devant de mon habit, que j'ai été obligé d'en couper l'étoffe.

— Mais comment avons-nous été sauvés tous deux?

— Je n'en sais rien. — Rapprochons-nous du bord de la mer.

Oubliant la faim, nous nous avançâmes jusqu'au rivage. C'était le fond d'une belle baie, où la terre, couverte d'un sable blanc, décrivait un demi-cercle d'environ deux milles qui se terminait de chaque côté par un promontoire; mais le climat était si fertile que même ces rochers étaient couverts d'une profusion de verdure et d'arbrisseaux. La corde de cet arc était un récif de corail qui allait en droite ligne d'un promontoire à l'autre. L'eau dans la baie était parfaitement calme; au-delà du récif, la mer était tranquille; mais sur toute la ligne les vagues écumaient et bouillonnaient avec un bruit semblable à celui d'un tonnerre éloigné.

— Nous avons dû passer là, me dit ma sœur en me montrant le récif, et pendant cette affreuse tempête!

— Et c'est sans doute cette tempête qui nous a sauvés. Il faut que la mer se soit élevée bien au-dessus de ce récif, et qu'une vague nous ait portés sur ces sables.

— Mais pourquoi ce miracle n'a-t-il sauvé que nous?

— Quand le navire s'est brisé, nous étions

seuls sur la poupe, et c'était la partie du vaisseau la moins exposée au choc violent qui l'a mis en pièces quand il a été poussé contre les rochers. J'ai remarqué que la plupart des hommes de l'équipage s'étaient attachés aux agrès, de sorte qu'ils ont dû couler à fond avec le navire en-deçà du récif.

— Une horrible idée se présente à moi, Ardent. Comment ai-je repris connaissance quand je vous ai vu étendu sur le sable, et que je vous ai cru mort? N'est-ce point par suite de la douleur que me causait la morsure de l'animal dont les dents sont encore empreintes sur mon cou? Vous n'avez pas d'armes, mon frère, et nous serons dévorés par quelqu'un de ces monstres. Il faut que je l'aie effrayé en criant, et qu'il se soit enfui.

— Ne nous occupons pas de pareilles craintes, ma sœur; dans les îles de ces parages il ne se trouve guère d'animaux en état d'attaquer l'homme, même sans armes. Songeons plutôt à nous procurer de la nourriture.

Nous nous mîmes en marche vers les cocotiers. Chemin faisant, nous sentîmes combien nous étions faibles; mais chacun de nous

affectait une force qu'il ne possédait pas, afin d'encourager l'autre. Quand nous fûmes arrivés près de ces beaux arbres, nous vîmes que leurs fruits étaient bien au-delà de notre portée : heureusement nous en trouvâmes cinq que trop de maturité avait fait tomber. Quatre étaient desséchés; mais le cinquième, encore frais, contenait ce suc laiteux dont nous avions si grand besoin : nous le partageàmes, et nous mangeâmes la chair qui garnissait l'intérieur de la coquille. Ce fut le premier repas que nous fîmes dans cette île, — du moins nous pensions que cette terre en était une, — et il nous rendit quelques forces.

Nous nous assîmes ensuite sur le sable, le bruit sourd des vagues sur le récif retentissant toujours à nos oreilles. L'idée de notre isolement nous frappa tous deux en même temps, et nous nous écriàmes, Honoria en espagnol et moi en anglais : — Comme cette solitude est terrible!

— Et cependant, ma sœur, nous devons de la reconnaissance au ciel. Elle aurait pu être encore plus complète; — l'un de nous aurait

pu être enlevé à l'autre. Quant à moi, je préférerais avoir été englouti dans la mer plutôt que d'avoir à vivre seul en ce lieu.

— Cette solitude ne sera jamais mon partage, Ardent. Si je vous perdais, je ne pourrais vous survivre une heure. — Mais le soleil s'est déjà caché derrière les montagnes; la nuit arrive, et je commence à avoir froid.

— Ne perdez pas courage, ma chère Honoria.

— Moi, Ardent! oh! non; je me sens en état de montrer de la gaieté. — Sire, — car vous êtes sûrement le monarque de cette contrée, — une pauvre fille naufragée implore votre hospitalité : un lit, une chambre et un chirurgien, c'est tout ce que je vous demande, car une bête sauvage m'a mordue au cou sur vos domaines, et je ne puis tourner la tête sans souffrir.

— Princesse, répondis-je avec un sourire forcé, — car, malgré votre déguisement, votre rang se fait reconnaître, — je mets à votre disposition, non la moitié, mais la totalité de mon royaume : je serai moi-même votre chirurgien et votre chambellan, et je vous ser-

virai de garde pendant la nuit; mais je suis fâché d'avoir à dire que votre chambre à coucher est encore à trouver. — Mais notre situation permet-elle des discours si légers, Honoria? Jusqu'ici nous n'avons parlé que le langage de l'affection, nous aurions dû plutôt employer celui de la prière pour rendre grâce au ciel de notre délivrance plus que miraculeuse.

— Vous avez raison, Ardent; celui qui donne un nid à l'oiseau et un antre à l'animal sauvage ne nous abandonnera sûrement pas, quand nous nous soumettrons avec résignation à sa sainte volonté.

— Et nous ne prierons pas, comme par le passé, chacun de notre côté?

— Non, mon frère. Nous adorons le même Dieu; priez tout haut, et je m'unirai à vos prières.

Nous nous agenouillâmes sur le sable, nous fîmes une prière fervente, et nous y puisâmes des consolations et des forces. J'examinai ensuite la blessure, ou plutôt la morsure qu'Honoria avait derrière le cou; comme

je l'ai déjà dit, la peau n'avait pas été entamée, et cependant la pression avait été si forte qu'on pouvait encore compter toutes les dents qui l'avaient serrée ; il me sembla qu'elle avait dû être mordue par quelque animal dont la vieillesse avait usé les dents. Tout ce que je pus faire fut de lui entourer le cou de ma cravate de soie pour le mettre à l'abri du froid de la nuit. Quant à nos habits, il y avait déjà long-temps que la chaleur du soleil les avait séchés sur notre corps.

Quittant le rivage de la mer, nous avançâmes vers un endroit où les rochers, les arbres, les arbustes et la verdure formaient un mélange romantique. Nous n'en étions qu'à quelques centaines de pas; mais l'extrême pureté de l'atmosphère ne permettant pas la réfraction de la lumière, il faisait presque noir quand nous arrivâmes au lieu qui paraissait pouvoir le plus probablement nous fournir une retraite pour la nuit. Je vis sur-le-champ que nous avions fait une grande faute en ne cherchant pas plus tôt un abri. Quant à moi, quand je sentis les feuilles

sèches craquer sous mes pieds, je m'y serais volontiers couché, sans m'inquiéter ni des animaux sauvages, ni des reptiles, tant j'étais fatigué; mais je ne voulais exposer ma sœur à aucun danger.

Je reconnus bientôt qu'il était inutile de pénétrer plus avant dans l'intérieur, car l'endroit où nous étions, formait la lisière d'une épaisse forêt, et plus nous y avancions, plus l'obscurité redoublait. Nous nous arrêtâmes donc, et j'examinai quelques rochers isolés qui faisaient face à la mer. J'étais sur le point d'engager Honoria à se coucher sous l'un d'eux, dont le sommet en saillie offrait du moins un abri contre la pluie, quand j'aperçus sur la surface d'un rocher voisin un endroit qui était plus noir que le reste de la pierre qui le composait; je m'en approchai, et je vis, à la hauteur d'environ cinq pieds de terre, une espèce de grotte que la nature y avait creusée. A l'aide des mains, des pieds et des genoux, j'y montai, et je vis qu'elle n'était pas grande, mais qu'elle était plus que suffisante pour qu'Honoria pût s'y coucher à l'aise. Je rampai jusqu'au fond, et je vis

que partout la pierre était lisse et sans la moindre humidité.

— Honoria, dis-je avec joie quand je fus descendu, vous voyez que la Providence ne nous a pas abandonnés; elle vous a préparé une chambre dans ce rocher. Votre couche sera dure; mais vous y serez à l'abri de la rosée de la nuit, et nul animal sauvage ne peut y monter. Mais, avant tout, je vais ramasser qnelques brassées de feuilles pour vous faire un lit.

— Non, Ardent, non ; vous pourriez apporter quelque reptile avec les feuilles; j'ai entendu parler de scorpions et de centipèdes. D'ailleurs, nulle couche ne me paraîtra dure près de mon frère.

— Vous avez raison, Honoria; il vaut mieux que je vous prépare un lit à la clarté du jour. Maintenant, je vais vous aider à monter dans votre chambre, et que les saints anges veillent sur vous!

Je la levai dans mes bras pour la faire entrer dans la grotte, et quand elle s'y fut couchée, elle s'écria : — Mais elle est plus grande et plus commode que je ne le pensais; j'ai

comme un oreiller naturel sous la tête. Montez, Ardent; il y a beaucoup de place.

— Pas pour le monde entier, Honoria! je veillerai ici pour votre sûreté. Je ne sens ni fatigue, ni sommeil.

— Si vous ne voulez pas monter, je descendrai près de vous. Pourquoi serais-je ici en sûreté quand vous seriez exposé à des dangers que nous ne pouvons ni connaître, ni prévoir? — Je vous dis qu'il y a place pour vous. — Pourquoi hésitez-vous? ne suis-je pas votre sœur?

— Oui, vous êtes ma sœur, — une sœur chérie, tendre et innocente; mais ne me pressez pas davantage, Honoria. J'ai fait serment en présence de l'Etre tout-puissant qui a créé les luminaires qui brillent sur nos têtes de passer toute la nuit où je suis; je n'ai pas froid, et quoique je n'aie pas sommeil, je finirai probablement par dormir. — Pourquoi soupirez-vous ainsi? je suis très bien ici. — Bonsoir, Honoria; dites la prière du Seigneur, et livrez-vous au sommeil.

Elle ne me répondit rien. Je m'assis par terre, le dos appuyé contre le rocher, et je

me mis à réfléchir. Au bout d'environ une demi-heure, j'entendis encore sa voix.

— Ardent, je ne puis dormir.

— Pourquoi ?

— J'ai toujours les oreilles frappées du bruit sourd des vagues qui se brisent sur ce récif, et cela me fait penser au vaisseau et à tous les malheureux qui ont péri.

— Chantez quelque chose, vous n'entendrez plus ce bruit, et vous vous endormirez en chantant.

— Je ne puis chanter des chansons profanes après avoir fait ma prière.

— Chantez votre hymne à la Vierge.

— C'est un chant catholique, il vous déplairait.

— Point du tout ; c'est l'offrande d'un cœur pur et reconnaissant. Ce chant sera agréable à mes oreilles et acceptable devant le trône de Dieu.

Sa voix mélodieuse se fit entendre aussitôt ; les sons s'en mêlèrent aux murmures sourds des vagues sur le récif. Un saint calme pénétra dans mon âme, ma tête tomba sur ma

poitrine, et je m'endormis avant qu'elle eût fini de chanter.

Ainsi se termina le premier jour que nous passâmes dans l'île d'Honoria.

CHAPITRE XX.

— Fi donc, paresseux; levez-vous! me dit Honoria d'un ton de gaieté en m'éveillant le lendemain matin; ne voyez-vous pas, Ardent, qu'il doit être au moins huit heures? Les rayons du soleil tombent avec tant de force sur ce rocher, que ma chambre pourra bientôt servir de four pour faire notre déjeuner.

— Vous êtes enjouée, ma chère sœur. Y a-t-il long-temps que vous êtes levée?

— Très long-temps. Comme Ondine, j'ai été prendre un bain dans la mer, et j'ai fait ma toilette sur le rivage; il ne me faut plus que mon déjeuner.

— Ce qui n'est pas le plus facile.

— Venez avec moi sur le bord de la mer,

près des rochers que vous voyez à notre droite; je vous y montrerai de quoi déjeuner, et vous n'aurez que la peine de le prendre.

Elle me conduisit vers l'endroit qu'elle m'indiquait, où des rochers de granit, ayant une multitude de formes magnifiques, bizarres ou grotesques, s'avançaient dans l'Océan. Ils offraient aux yeux des dômes, des arches, des colonnes, des salles immenses qui n'avaient pour plancher qu'une eau toujours tranquille, et de belles grottes assez élevées pour que les flots n'y pénétrassent jamais.

— Vous m'avez amené dans des palais marins, Honoria, lui dis-je avec plaisir et enthousiasme, à la vue de ces merveilles de la nature; il faudra que nous y fassions notre demeure pendant le jour. — Mais le déjeuner n'est pas servi.

— Venez un peu plus loin. — Voyez maintenant cette eau limpide; si mes yeux ne me trompent pas, il s'y trouve des huîtres en abondance, et elles ne paraissent pas à une grande profondeur. Je vois aussi des milliers de ce que les marins appellent des conques. De quelles superbes couleurs ces coquilles

sont nuancées! Et cette langue de rocher qui s'avance sous les eaux, comme elle est couverte de moules! — Allons, Ardent, à l'ouvrage! détachez quelques unes de ces huîtres; il nous faut un déjeuner.

— Sans doute, ma sœur; mais je crois qu'il faut que nous allions le demander à nos amis les cocotiers. La transparence de cette belle eau vous trompe; elle vous fait croire que ces coquillages sont à peu de distance de la surface de l'eau, et le fait est qu'ils sont à trois ou quatre brasses de profondeur. Or, je suis un fort mauvais nageur, et je ne sais pas plonger. Si nous avions avec nous notre pauvre Jugurtha, nous pourrions faire un repas somptueux; mais je ne suis pas si fécond en ressources, Honoria.

— Qu'importe? je ne tiens pas à un déjeuner en poisson; des noix de coco nous suffiront. Je vais voir s'il en est tombé quelques unes.

Elle me quitta, et je profitai de son absence pour prendre à mon tour un bain de mer, qui me rafraîchit et me fortifia en même temps. J'essayai même de prendre quelques

huîtres qui étaient à une moindre profondeur que les autres ; je réussis à les toucher, mais je ne pus rester sous l'eau assez de temps pour les détacher de leur lit.

Lorsque j'allai rejoindre Honoria, je ne lui dis rien de ma tentative infructueuse. Je la trouvai sous les arbres dont elle contemplait les fruits. Il y en avait en abondance ; mais il est difficile de faire un bon déjeuner quand la nourriture qui doit le composer est à quarante pieds au-dessus de la bouche qui l'attend.

— Eh bien, Ardent, vous voyez ! il ne nous en faut qu'une couple pour faire un bon déjeuner.

— Sans doute ; mais comment les avoir ?

— Secouez l'arbre.

— Autant vaudrait secouer un rocher.

— Montez-y.

J'avais de grands doutes que je pusse y réussir ; cependant je voulus essayer ; mais le tronc des arbres était lisse, et il n'y avait de branches qu'à la cime. Je parvins à élever mes jambes jusqu'à environ deux pieds de terre ; mais ma tête ne monta pas d'un pouce.

Que les naturalistes en disent ce qu'ils voudront, l'homme n'est pas, comme l'ours, l'écureuil et le singe, un animal grimpant.

Quoique notre perspective n'offrît rien de riant, Honoria ne put s'empêcher de rire de mes efforts infructueux. Elle m'engagea à monter sur ses épaules, et j'y consentis. Avec cette aide, je me trouvai accroché à l'arbre à environ cinq pieds de terre; mais il me fut impossible de monter plus haut. J'étais honteux d'avoir à descendre, et je restai quelques instants *in medio*, comme dit Ovide; mais l'épithète *tutissimus* qu'il ajoute aurait pu s'appliquer au fruit, car il s'en fallait de beaucoup que je pusse l'atteindre. Il fallut pourtant me résoudre à descendre, au risque de m'écorcher les mains.

— Comme votre frère est gauche, Honoria !

— Point du tout; vous n'êtes ni un singe ni un sauvage. Avec le temps, vous apprendrez à grimper aux arbres; mais en attendant il faut que nous déjeunions. Ne pouvez-vous abattre quelques uns de ces fruits avec des

pierres et des bâtons, comme j'ai vu des enfants abattre des noix en Espagne?

Mais il n'y avait ni bâtons ni pierres; le sable n'était qu'une poussière blanche impalpable, et la terre ne présentait que de très petits cailloux. Pour dernière ressource, nous choisîmes parmi les fruits tombés quelques uns de ceux qui paraissaient les moins desséchés, afin d'en manger la chair, espérant que nous trouverions encore de l'eau dans les feuilles comme la veille.

Pendant que nous nous retirions, chargés de notre misérable butin, Honoria s'arrêta tout-à-coup en poussant un éclat de rire, qui me parut assez déplacé.

— Que nous sommes simples, Ardent! me dit-elle ; nous ne serons jamais en état de vivre dans une île déserte. Nous avons déjà perdu plus d'une heure sans qu'il nous vînt à l'esprit de nous servir des fruits tombés pour en abattre d'autres.

— C'est ma stupidité et mon manque d'invention qui en sont la cause, Honoria. L'air et l'eau nous offrent de la nourriture, et je n'ai pas l'esprit de pouvoir nous en procu-

rer! Combien j'ai peu de ressources en moi-même!

J'essayai pourtant; je ramassai les fruits tombés et je les lançai de toutes mes forces contre ceux qui étaient suspendus aux branches. A peine un coup portait-il sur dix, et même alors l'arbre opiniâtre paraissait peu disposé à se séparer de ses fruits. Épuisé de fatigue, j'allais renoncer à un genre d'exercice nouveau pour moi, quand j'eus le bonheur d'en faire tomber d'un seul coup deux, qui étaient dans un état de maturité parfaite. Honoria poussa un cri de joie, et les ayant ramassés, nous nous rendîmes dans un de nos palais marins pour y faire notre déjeuner sans être exposés aux rayons brûlants du soleil, et ayant fait un trou dans les yeux des noix avec mon canif, nous bûmes le lait frais et délicieux qu'elles contenaient.

Je commençais alors à réfléchir à tout, et, au lieu d'en briser la coquille contre le rocher, comme je l'avais fait la veille, j'y fis une incision circulaire avec mon canif, me procurant ainsi deux coupes et deux couvercles. Après que chacun de nous eut dévoré la

chair d'une de ces noix, — car le mot *manger* serait trop faible en comparaison de notre appétit, — nous rendîmes grâces à Dieu par une courte prière, et voyant que ma sœur était en gaieté, je pris un air grave, et lui dis en lui présentant les deux coupes : — Permettez-moi, miss Troughton, de vous offrir ces deux ustensiles de ménage pour commencer à meubler votre cuisine.

— C'est un bon commencement, dit-elle en riant ; mais ce n'est pas assez. Qu'allons-nous faire maintenant ? Quant à moi, à présent que j'ai bien déjeuné, je me sens capable de tout.

— Eh bien, tâchez de nous procurer à dîner. J'ai l'épaule et le bras presque disloqués à force d'avoir cherché à abattre des fruits ; peut-être serez-vous plus adroite que moi.

— Mais que ferons-nous, quand la saison de ces fruits sera passée ? — D'ailleurs je crois que je ne me soucierais pas de vivre toujours de noix de coco.

— Ni moi ; mais ne soyons pas si tôt trop difficiles. — Il est temps de réfléchir sérieu-

sement à notre situation, Honoria; il nous faut de la nourriture, des vêtements et une habitation.

— N'en avons-nous pas une splendide dans cette grotte?

— C'est un palais digne d'un dieu marin; mais je crois qu'il ne serait pas prudent d'y coucher. La fraîcheur agréable qui y règne pendant le jour doit se changer en une humidité malsaine pendant la nuit. Non, Honoria : il nous faut une demeure moins magnifique, mais plus convenable à nos besoins.

— Eh bien, Ardent, cette grotte sera notre salon; nous y serons roi et reine, et vous nous bâtirez cuisine, chambre à coucher et tout ce qu'il nous faut.

— Moi, bâtir, Honoria! hélas! comment m'y prendrais-je, pauvre enfant de la civilisation! — Avez-vous jamais entendu parler d'un roman anglais qui a été lu par chaque Anglais qui sait lire, qui a été imité mille fois, traduit dans toutes les langues, et qui a pour titre : *Histoire de Robinson Crusoé?*

— J'en ai entendu parler; mais on m'a dé-

fendu de le lire, parce que c'est un livre protestant.

J'avais si souvent lu cette histoire, que j'entrepris de la lui raconter, en l'abrégeant considérablement, mais sans omettre, à ce que je crois, aucun des incidents qu'elle contient. Quand j'arrivai à l'endroit où Robinson commence à se construire une habitation, ma sœur, qui m'écoutait avec la plus vive attention, m'interrompit, pour la première fois, pour me demander quand la mer jetterait sur la côte les débris de *la Sally*, car, ajouta-t-elle, il était possible que j'y trouvasse aussi des haches et des scies. Je lui répondis que rien n'était moins vraisemblable, attendu qu'au-delà du récif la mer était probablement si profonde que la sonde ne pouvait en toucher le fond, et qu'en ce cas, le navire avec tout ce qui y était attaché, après avoir coulé à fond, avait dû être repoussé en pleine mer par les contre-courants. Je lui répétai que si une vague nous avait portés jusque sur le rivage, c'était parce que nous ne nous étions pas liés aux agrès comme les autres.

— Le mien ne sera pas long. Voyez! un mouchoir, un petit peigne de poche, et l'abrégé de la grammaire anglaise de Murray, que l'eau a considérablement détérioré.

J'avais coutume de lui donner des leçons d'anglais tous les jours, et elle avait toujours cette grammaire dans sa poche. Je vidai ensuite les miennes, et l'inspection de ce qu'elles contenaient n'eut rien de plus satisfaisant; car, à l'exception d'un canif, il ne s'y trouvait qu'un mouchoir, un petit peigne de poche, un porte-crayon en argent, et un curedent en même métal. Je pensai que ce dernier objet ne me rendrait pas de grands services.

Nous nous aperçûmes alors que l'heure de dîner était arrivée; mais mon bras était si roide que je pouvais à peine le lever. Je dis à Honoria que je doutais que je fusse en état d'abattre des bons fruits avec des mauvais, comme je l'avais fait le matin.

— J'essaierais moi-même, dit-elle, si j'avais quelque chose pour me couvrir la tête, par un soleil si brûlant.—Mais il me semble

qu'avec votre canif nous pouvons nous fabriquer des chapeaux. Retournons sur la lisière du bois.

Lorsque nous y fûmes arrivés, elle me dit de lui couper deux grandes feuilles de plantain, et après leur avoir donné la forme qui lui parut convenable, à l'aide de mon canif elle coupa les filets d'une plante parasite qui étaient aussi forts que flexibles, et les passa dans deux trous qu'elle fit de chaque côté des deux feuilles, de manière à pouvoir les nouer sous le menton. Nous eûmes ainsi deux grands chapeaux verts, très légers, et d'une fraîcheur délicieuse.

— Et nous aurons le plaisir d'avoir tous les jours un nouveau chapeau, dit Honoria en souriant. Mais voyez, Ardent! nous sommes entourés ici d'arbustes qui portent des fruits superbes. Que n'en mangeons-nous?

— Cela serait imprudent, ma sœur. Je connaissais la noix de coco par la description que j'en ai lue; mais tous ces fruits me sont inconnus. Dans ces climats, il y en a

— Le mien ne sera pas long. Voyez! un mouchoir, un petit peigne de poche, et l'abrégé de la grammaire anglaise de Murray, que l'eau a considérablement détérioré.

J'avais coutume de lui donner des leçons d'anglais tous les jours, et elle avait toujours cette grammaire dans sa poche. Je vidai ensuite les miennes, et l'inspection de ce qu'elles contenaient n'eut rien de plus satisfaisant; car, à l'exception d'un canif, il ne s'y trouvait qu'un mouchoir, un petit peigne de poche, un porte-crayon en argent, et un curedent en même métal. Je pensai que ce dernier objet ne me rendrait pas de grands services.

Nous nous aperçûmes alors que l'heure de dîner était arrivée; mais mon bras était si roide que je pouvais à peine le lever. Je dis à Honoria que je doutais que je fusse en état d'abattre des bons fruits avec des mauvais, comme je l'avais fait le matin.

— J'essaierais moi-même, dit-elle, si j'avais quelque chose pour me couvrir la tête, par un soleil si brûlant. — Mais il me semble

qu'avec votre canif nous pouvons nous fabriquer des chapeaux. Retournons sur la lisière du bois.

Lorsque nous y fûmes arrivés, elle me dit de lui couper deux grandes feuilles de plantain, et après leur avoir donné la forme qui lui parut convenable, à l'aide de mon canif elle coupa les filets d'une plante parasite qui étaient aussi forts que flexibles, et les passa dans deux trous qu'elle fit de chaque côté des deux feuilles, de manière à pouvoir les nouer sous le menton. Nous eûmes ainsi deux grands chapeaux verts, très légers, et d'une fraîcheur délicieuse.

— Et nous aurons le plaisir d'avoir tous les jours un nouveau chapeau, dit Honoria en souriant. Mais voyez, Ardent! nous sommes entourés ici d'arbustes qui portent des fruits superbes. Que n'en mangeons-nous?

— Cela serait imprudent, ma sœur. Je connaissais la noix de coco par la description que j'en ai lue; mais tous ces fruits me sont inconnus. Dans ces climats, il y en a

qui sont un poison, et nous ne devons pas courir ce danger.

— Mais j'ai lu quelque part qu'on peut manger sans crainte les fruits qui ont été entamés par les oiseaux.

— Rien n'est moins sûr, Honoria. Les oiseaux mangent les fruits de la morelle, qui sont un poison pour l'homme.

Nous nous rendîmes à notre garde-manger ordinaire, les cocotiers. Je fis quelques tentatives pour abattre des fruits, mais je souffrais tellement du bras et de l'épaule, que je ne pouvais les atteindre. Honoria essaya à son tour et échoua de même. Ces fruits nous étaient interdits comme les pommes d'or du jardin des Hespérides. Il ne nous resta d'autre ressource que d'emporter deux noix à demi desséchées, dans lesquelles il ne restait pas une seule goutte de lait. Nous nous rendîmes alors dans notre salon marin, où nous fîmes un repas assez passable; mais nous avions une soif ardente, et il s'agissait de la satisfaire.

Ayant remarqué une longue chaîne de montagnes qui s'étendait à perte de vue

de l'endroit où nous étions vers l'ouest, j'étais convaincu qu'il devait se trouver des ruisseaux sinon des rivières dans cette île, et nous nous mîmes en marche pour en chercher. A peine avions-nous fait un demi-mille, quand nous trouvâmes un filet d'eau sortant d'un rocher, au pied duquel il formait une sorte de fontaine dans le sable, sans aucune issue visible ; l'eau était probablement absorbée par le sable, et arrivait à la mer par infiltration. Nous en remplîmes nos coupes, nous la trouvâmes fraîche et pure, et beaucoup meilleure que celle que nous avions trouvée dans les feuilles, et qui avait un peu d'amertume. C'était un vrai trésor que nous venions de découvrir.

Les arbrisseaux qui croissent en cet endroit étaient d'une espèce que nous n'avions pas encore aperçue ; je ne sais si c'étaient des apocyns ou des cotonniers, mais ils portaient une grande quantité de grosses gousses remplies d'un duvet chaud et moelleux.—Eh bien, Honoria, dis-je, voilà de quoi vous faire un excellent lit, et vous n'aurez à craindre ni scorpions ni centipèdes.

Nous dépouillâmes plusieurs arbrisseaux; nous portâmes notre récolte dans la petite grotte où ma sœur avait passé la nuit précédente; et il y en avait une si grande quantité qu'après plusieurs voyages, je pus m'en faire aussi un lit au pied du même rocher.

—Tout va bien, Honoria. Nous avons un salon, un verger, d'excellente eau, de bons lits, il ne nous manque plus que du feu. C'est ce qui distingue l'homme sauvage de la brute. J'ai lu des relations qui prétendent qu'il existait sur les côtes du détroit de Magellan des peuplades qui ne connaissaient pas le feu avant d'avoir vu des Européens; mais je suis convaincu que c'est une fable. Au surplus je sais comment on peut s'en procurer, et nous en aurons dès ce soir.

L'idée d'avoir un bon feu, d'y faire rôtir des noix de coco pour notre souper, et peut-être même des moules, car j'en avais remarqué qui étaient à moins de profondeur que les huîtres, nous donna une nouvelle ardeur. Nous commençâmes par transporter dans notre vaste salon une grande quantité de

branches mortes et de feuilles bien sèches, car nous voulions provisoirement en faire notre cuisine. Mais pour allumer du feu il fallait un morceau de silex, et il nous fut impossible d'en trouver. Je m'imaginai qu'un fragment de la pierre du rocher produirait le même effet, mais j'eus beau le battre avec le dos de mon canif, pas une étincelle n'en sortit. Ma sœur voulut essayer à ton tour, et elle réussit encore moins, car elle se frappait les doigts aussi souvent que la pierre. Je fus consterné de notre manque de succès. Robinson Crusoé et tous les marins naufragés dont j'avais lu l'histoire, s'étaient procuré du feu si aisément! J'en conclus qu'il fallait que nous fussions bien maladroits et bien stupides.

Je me souvins d'avoir lu qu'on pouvait se procurer du feu en frottant deux morceaux de bois bien secs l'un contre l'autre. Je pris deux misérables bâtons, et je les frottai de toutes mes forces pendant un quart d'heure. Je parvins à les échauffer, mais jamais ils ne voulurent s'enflammer, et je me dis, pour consoler mon amour-

propre humilié, que je n'étais pas encore assez sauvage.

Deux noix de coco à demi desséchées nous servirent encore de souper, et après avoir bu chacun une coupe d'eau fraîche, nous allâmes nous coucher. J'aidai ma sœur à monter dans sa petite grotte, et dès qu'elle se fut couchée, elle s'écria qu'elle n'avait jamais eu un meilleur lit. Je m'étendis sur le mien. Le sommeil fut long-temps sans vouloir s'approcher de moi, et quand je m'endormis ce fut pour rêver de feu grégeois, de feux d'artifice, et de feux de toute espèce, incendies, combustions spontanées, etc. En m'éveillant, je croyais être à Islington, près de Londres, regardant brûler une meule de foin.

CHAPITRE XXI.

Nous passâmes toute cette journée à faire des efforts infructueux tant pour allumer du feu que pour abattre des noix de coco fraîches, car nous commencions à éprouver de la répugnance pour la chair insipide de celles qui étaient desséchées, et il fallut pourtant nous en contenter. Une autre privation vint s'ajouter à toutes celles que nous éprouvions déjà: nos souliers ne tenaient plus à nos pieds, et ce qui en restait nous gênait tellement, que nous préférâmes marcher pieds nus; mais nous fûmes obligés de rester autant qu'il nous était possible sur le sable doux et fin qui garnissait les rives de la petite baie, car la terre était dure et parsemée de petits

cailloux pointus, et les ronces qui se trouvaient à chaque pas sur la lisière du bois étaient des chevaux de frise qui nous en défendaient l'approche.

Les réflexions auxquelles je me livrais n'avaient rien de consolant. Par le changement survenu sur les traits de ma sœur, je jugeais de celui que les miens avaient subi, et je me disais que nous étions condamnés à périr tous deux d'une mort lente, avec l'angoisse de savoir que celui qui survivrait à l'autre périrait de désespoir autant que de misère. Combien je me méprisais alors! Moi, homme, dans la vigueur de l'âge, naguère si fier de ma force et de mon activité, j'étais placé dans une espèce d'élysée qui m'offrait des fruits, des coquillages, des poissons, et je n'étais en état que de ramasser des noix de coco desséchées, dont nous manquerions peut-être avant peu! Le dernier des sauvages me paraissait, en comparaison de moi, un homme de génie, un héros, un ange; les petits singes verts que je voyais sauter d'arbre en arbre me semblaient des créatures infiniment supérieures à moi. Le seul adoucis-

sement à nos maux était de songer que du moins il ne se trouvait pas de mosquites dans cette île, car si nous eussions eu à supporter ce dernier fléau, je crois que nous y aurions succombé.

Lorsque le moment fut arrivé de faire notre misérable repas, ma sœur put à peine toucher à sa noix de coco, dont la chair était plus desséchée que toutes celles que nous avions ramassées jusqu'alors; elle s'endormit ensuite, et, brûlant d'indignation contre moi-même, me reprochant mon manque d'intelligence et d'industrie, je résolus de pénétrer dans l'intérieur de la forêt. J'avais lu la description du bananier, et j'espérais pouvoir en découvrir. Mes pieds eurent à souffrir en traversant la lisière de la forêt; mais quand je fus avancé dans l'intérieur, les broussailles disparurent, je marchai plus aisément, et j'arrivai bientôt dans une grande clairière, traversée par un ruisseau, où je trouvai non seulement une profusion de bananes, mais même des melons d'eau. J'en pris autant qu'il m'était possible d'en porter, et j'allai rejoindre

Honoria. Elle dormait encore, et je rangeai ces fruits devant elle.

Le soleil allait se coucher quand elle s'éveilla ; elle se plaignit d'avoir soif, et tout mon être frémit de plaisir en voyant l'expression de joie, de surprise et de reconnaissance qui se peignit dans ses yeux quand ils tombèrent sur ces fruits, et se fixèrent ensuite sur les miens. Ce fut un moment de volupté qui n'avait rien de terrestre, et qui nous donna l'assurance que, lorsque nos âmes seraient dégagées de leur enveloppe mortelle ; elles seraient réunies pour jouir d'un bonheur aussi pur qu'ineffable, la nature confirmant ainsi ce que la foi nous apprend. Nous fîmes un souper délicieux et abondant, et, après avoir rendu grâce au ciel, nous nous séparâmes pour la nuit.

Le lendemain matin, nous étions tous deux malades, — misérablement malades ; à peine nous fut-il possible, en nous soutenant mutuellement, de gagner notre grotte sur le bord de la mer, pour y jouir de la fraîcheur qu'elle offrait. Une grande partie des fruits

que j'avais apportés la veille s'y trouvait encore, mais nous n'avions nulle envie de manger; c'était une soif brûlante qu'il fallait satisfaire.

Toutes les angoisses concentrées d'une nation périssant de la peste ne sauraient surpasser les tortures que j'éprouvai, quand, en allant chercher de l'eau à la fontaine dont j'ai déjà parlé, je me sentis sur le point de tomber de faiblesse avant d'y arriver; je crus que la mort me serrait dans ses bras de glace. L'horrible pensée de laisser ma malheureuse sœur expirer d'inanition, si je lui étais enlevé, put me ranimer. J'arrivai à la fontaine, j'y remplis mes deux coupes, et j'allai rejoindre Honoria aussi vite qu'il me fut possible.

— Vous avez été bien long-temps, Ardent!

— Le croyez-vous? — Mais c'est par l'absence que nous mesurons le temps. N'est-il pas vrai, Honoria?

— Oui, mon frère; j'ai eu tort de faire cette remarque. — O mon Dieu! comment ta volonté est-elle que tout ceci se termine? — Je me sens vraiment bien malade.

— Fions-nous à la Providence, Honoria. Quand nous serons accoutumés à une nourriture végétale, notre force et notre santé reviendront, et alors... alors...

— Qu'arrivera-t-il alors, Ardent?

— Que nous serons heureux, — très heureux. — Mais nous ne parlerons jamais de l'avenir; nous nous contenterons du présent. Nous nous dirons constamment l'un à l'autre: Ne sommes-nous pas heureux en ce moment? Que faut-il de plus?

— Mais nous manquons de tout. — Nous mourrons tous deux.

— Si vous m'aviez dit que vous mourrez, Honoria, vous m'auriez vivement affligé; mais vous entendre parler de mourir comme de vivre ensemble, c'est pour moi le comble du bonheur. — Savez-vous que si nous avions ici la santé et des moyens sûrs d'existence, je redouterais presque de rentrer dans la société des hommes, parce qu'elle nous séparerait?

— Et pourquoi cela, Ardent? — Mais ce sont de vains discours; nous sommes destinés à mourir ici.

A quoi bon faire l'histoire de tous les jours que nous passâmes ainsi, tantôt malades, tantôt mieux portants? La beauté d'Honoria se flétrissait; sa voix était creuse; son teint couvert de taches de rousseur: il ne lui restait de tous ses charmes que ses beaux yeux bleus, ils paraissaient même prendre un nouvel éclat, et à mesure qu'elle maigrissait, ils semblaient s'agrandir. Quand je la regardais, mon cœur versait des larmes de sang.

Quant à moi, j'offrais un spectacle hideux à voir. Mon teint, naturellement brun, était devenu d'un noir rougeâtre; ma barbe me couvrait les joues, le menton et les lèvres, et j'étais un vrai squelette. On peut dire avec vérité que nous vivions l'un pour l'autre, car si l'un de nous était mort, l'autre ne lui aurait pas survécu.

Et cependant tout ce qu'on a écrit de personnes jetées par un naufrage sur une terre inhabitée, et qui ont su s'y procurer des moyens d'existence, ne peut être un mensonge. Pourquoi donc notre situation était-elle plus déplorable que la leur? Il faut que la nature ait été bien avare pour moi de l'es-

prit d'invention, ou qu'elle m'ait créé tellement aristocrate, qu'elle m'avait destiné dès le berceau à vivre du travail des autres ; car il est évident que, même sous les auspices les plus favorables, je ne pouvais vivre du mien.

Mes habits commençaient à tomber en lambeaux. Ceux d'Honoria n'étaient pas meilleurs que les miens quand nous avions fait naufrage; cependant ils étaient beaucoup mieux conservés, quoiqu'elle n'eût aucun moyen de les réparer. Comment y avait-elle réussi? Il faudrait être femme pour le dire. Depuis quelque temps, tandis que j'étais assis près d'elle sans rien faire, plongé dans le découragement, elle s'occupait à tresser les fibres qui couvrent la noix de coco, de manière à en fabriquer une corde très solide, et elle en avait déjà fait plusieurs toises. Je lui demandai pourquoi elle s'occupait à ce travail; elle me répondit négligemment que c'était pour passer le temps, et je ne la questionnai plus sur ce sujet.

Une quinzaine de jours se passèrent ainsi, et comme aucun de nous ne recouvrait ses

forces, nous commençâmes à regarder la mort comme inévitable, et presque comme désirable. Honoria y était résignée; mais ce qui la tourmentait horriblement, c'était l'idée qu'après sa mort elle resterait exposée sur le sable et sans sépulture. C'était pour elle une source constante d'inquiétude. J'avais beau chercher à la calmer par mes raisonnements, elle les écoutait sans être convaincue, et même avec impatience. Enfin un matin, se cachant le visage sur ma poitrine, et versant un torrent de larmes, elle me pria de l'aider à lui creuser une fosse. Je la priai inutilement de faire attention que la petite grotte dans laquelle elle couchait serait pour elle un sépulcre où ses restes seraient à l'abri de la dent des animaux féroces et de l'œil de l'homme, si jamais il en venait quelqu'un dans ce pays. Elle ne voulut rien écouter. Je ne craignais pas la mort, mais je n'aimais pas à l'avoir sans cesse sous les yeux : cependant je cédai, à condition que la même fosse nous servirait à tous deux.

Nous quittâmes les sables, afin de chercher un endroit convenable pour notre sépulture,

et nous en trouvâmes un dont la beauté agreste était en état de familiariser l'esprit de l'homme avec l'idée de sa dernière demeure : c'était tout à côté du ruisseau sortant de la fente d'un rocher, et tombant dans un bassin naturel, où l'eau était absorbée peu à peu par le sable. Il ne s'y trouvait pas de grands arbres; mais ce lieu était couvert de magnifiques arbrisseaux, et orné d'un tapis de la plus belle verdure, émaillée de mille fleurs; même au sein d'une solitude complète c'était un lieu retiré.

Le choix de cet endroit ayant satisfait Honoria, nous retournâmes sur le bord de la mer, et nous y prîmes deux grandes coquilles plates pour nous servir de bêches. Nous nous mîmes ensuite à marquer les limites de la fosse, et enfin nous commençâmes à creuser la terre; elle était noire et légère, et il était évident qu'elle se composait entièrement de feuilles et d'autres matières végétales, accumulées pendant bien des siècles.

Notre ouvrage n'avançait que très lentement, je travaillais à contre-cœur; mais il est

certain que ce nouveau genre d'exercice rétablissait notre santé : Honoria recouvra même une partie de sa gaieté, et je lui dis, à la fin de la seconde journée, qu'en creusant son tombeau, elle finirait par ne pas en avoir besoin. Notre sommeil devint plus paisible, notre appétit plus vif, et nous nous hasardâmes même, sans nous en trouver mal, à manger de quelques fruits auxquels nous n'avions pas encore osé toucher.

Le lendemain en m'éveillant, je dis à Honoria : — Allons, ma sœur, qu'il ne soit pas question de creuser notre tombe aujourd'hui; c'est une occupation détestable.

— Eh bien, Ardent, pour vous faire plaisir, nous ne travaillerons qu'une heure le matin et une heure le soir, pendant la fraîcheur du jour : cela sera délicieux.

— Non, Honoria, je vous remercie. — Délicieux! — Ce qui serait délicieux, ce serait de nous procurer une couple de noix de coco fraîches pour en boire le lait; et comme je sens que mes forces sont revenues en partie, j'emploierai la fraîcheur du matin à faire de nouvelles tentatives pour monter sur un co-

cotier, et ce soir nous tâcherons de gravir ce rocher à notre droite, afin de savoir si nous pouvons reconnaître l'étendue de notre royaume.

— Comme il vous plaira, mon frère; mais vous ne réussirez pas à grimper à un arbre, puisque vous n'avez pu le faire quand vous aviez encore toutes vos forces. — Vous ne vous figurez pas combien vous êtes maigri et changé.

— Ne faisons pas assaut de compliments, ma sœur; faisons notre prière, et rendons-nous sous les cocotiers. Tant qu'il me restera une demi-once de chair aux mains, je ne renoncerai pas à y monter.

Une heure après, nous étions sous ces beaux arbres. Je cherchai le moins élevé, et les branches les plus basses en étaient au moins à trente pieds de terre. Je fis une tentative pour y monter; elle ne réussit pas mieux que la première, et, levant les yeux sur les fruits qui semblaient me défier de les toucher, je songeai à la fable du Renard et des raisins, et j'en parlai à Honoria. Elle sourit; — c'était la première fois depuis plusieurs jours.

— Vous aiderai-je, mon frère? me demanda-t-elle.

Je fis un mouvement pour monter sur ses épaules.

— Non, non; ce n'est pas ainsi. — Voyez-vous cette corde que j'ai faite, et que j'ai apportée ici hier soir? faites-y des nœuds de distance en distance; attachez un morceau de rocher à un bout, et jetez-la jusqu'à ce qu'elle passe par-dessus une branche, le plus près du tronc qu'il vous sera possible; alors vous pourrez plus aisément...

—Je comprends, m'écriai-je; excellent! Je suivis tous ses avis, et après quelques tentatives inutiles, la pierre se trouva solidement arrêté dans une fourche formée par le tronc et une grosse branche. J'attachai alors le bout de la corde autour du pied de l'arbre, et, commençant à monter, j'arrivai bientôt, à l'aide des nœuds, jusqu'aux branches sans beaucoup de difficulté, mais non sans de grandes souffrances; car quelque soin qu'eût mis Honoria à faire sa corde, les fibres de l'enveloppe des noix de coco étaient si dures et si inégales, qu'elles semblaient couvertes

de petites épines qui me mirent les pieds tout en sang. J'abattis pourtant toutes les noix mûres que je pus atteindre, et je montai jusqu'au haut de l'arbre pour examiner notre domaine ; mais je ne vis que la mer et les sables d'un côté, et de l'autre une forêt épaisse et qui semblait interminable.

Quand je fus descendu, Honoria parut plus fâchée de l'état dans lequel elle vit mes pieds, que charmée de la quantité de beaux fruits que j'avais abattus, et qui devaient nous fournir de la nourriture pour plusieurs jours. Je la tranquillisai en lui disant que ce n'étaient que des égratignures qui se guériraient bientôt, et, m'étant retiré à l'écart, je déchirai une partie de ma chemise, je m'en enveloppai les pieds, et j'y assujettis cette sorte de bandage avec la même plante parasite qui servait à nouer nos chapeaux de feuilles sous nos cous. L'état de mes pieds me servit d'excuse pour ne pas travailler à creuser la terre dans la soirée, et nous passâmes le reste de la journée à faire des cordes de diverses grosseurs, Honoria me donnant des leçons.

Le lendemain, l'esprit d'invention parut

être descendu sur nous; mon génie prit un tel essor, que je pris la mesure du pied d'Honoria, dans le dessein de lui faire une paire de sandales. En tressant et croisant les petites cordes ou ficelles que nous fabriquions avec les fibres de coco, nous pouvions aisément faire les dessus; mais la difficulté était de nous procurer les semelles. Inspiré sans doute par le génie de saint Crépin, je dis à ma sœur de m'attendre dans la grotte sur le bord de la mer, et je retournai dans le bois avec le projet de couper une branche assez grosse pour pouvoir y tailler une semelle. Je me mis à l'ouvrage; mais n'ayant d'autre outil qu'un canif, je vis qu'il me faudrait plus d'une journée pour la couper, beaucoup plus long-temps pour lui donner ensuite la forme nécessaire, et que je risquais en outre de casser mon canif, instrument qui nous était si utile. Je renonçai à ce projet; je me bornai à couper une longue baguette de la grosseur de mon pouce, et je taillai les petites branches qui s'y trouvaient de manière à y laisser quelques crochets. Je détachai ensuite quelques morceaux d'écorce de différents

arbres, pour examiner avec ma sœur s'il y en avait d'assez épaisses et assez solides pour en faire des semelles, et m'étant chargé d'autant de fruits que j'en pouvais porter, je retournai à la grotte, après une absence de plus de cinq heures.

Comment décrire la surprise et l'admiration que j'éprouvai, quand, en y arrivant, je vis aux pieds de ma sœur les plus jolies sandales de nacre de perle qu'on puisse se figurer! Avec quel dégoût je jetai loin de moi les misérables morceaux d'écorce que j'avais eu tant de mal à séparer des arbres! — Quelle sirène, quelle nymphe de la mer, Honoria, vous a rendu visite ce matin, et vous a donné de si belles sandales? m'écriai-je.

— La même nymphe vous en fera de semblables, Ardent, me répondit-elle; je vous assure qu'elles sont aussi douces que fraîches.

Pour se fabriquer ces sandales pittoresques, elle avait choisi deux des grandes coquilles plates de nacre de perle qui se trouvaient en grand nombre sur le sable; elle les avait usées en les frottant contre le rocher

de manière à leur donner la forme de son pied, et, y ayant fait quelques trous de chaque côté avec un caillou pointu, elle y avait passé deux ficelles de fibres de noix de coco, et avait ainsi attaché ses sandales à ses jambes, à peu près comme on attache un patin. Nous fûmes enchantés de ce succès; nous dînâmes de bon appétit; nous passâmes la soirée gaiement, et il ne fut pas question d'aller gratter la terre pour nous creuser une fosse.

Le lendemain matin, je fis une amélioration importante à la corde dont je me servais pour monter sur les cocotiers; je passai dans chaque nœud un bâton assez fort pour me soutenir, comme les enfants placent des morceaux de papier à la queue de leurs cerfs-volants. Par ce moyen, c'était une espèce d'échelle sur laquelle je pouvais monter sans m'écorcher les pieds. Mais ce ne fut pas tout; nous nous procurâmes aussi, ce jour mémorable, la première nourriture animale que nous eussions goûtée depuis que nous étions dans cette île. Nous éprouvions presque le supplice de Tantale en voyant tous les jours dans la mer, près de notre grotte, une mul-

titude immense d'huîtres, de moules et d'autres coquillages qu'il nous était impossible d'atteindre; je donnai à ma sœur l'idée de faire, avec les cordes et ficelles qu'elle fabriquait, une espèce de panier ou de sac, qui n'avait certainement ni élégance ni régularité, mais qui nous servit à merveille. L'ayant attaché à un des crochets de la longue branche que j'avais coupée, nous en tînmes les côtés ouverts par deux bâtons placés en croix, et l'enfonçant sous l'eau, je réussis à y faire tomber quelques habitants de la mer avec leurs maisons.

C'était une addition importante à notre nourriture ordinaire. Cet heureux événement fut pourtant sur le point d'avoir des suites désastreuses : dans mon empressement d'offrir à ma sœur les prémices de ma pêche, je pris mon canif pour ouvrir une huître, et la lame de cet instrument précieux se serait infailliblement cassée, si ma sœur n'eût eu la présence d'esprit de me retenir le bras. Nous brisâmes alors avec une pierre les bords des deux coquilles, jusqu'à ce qu'il s'y trouvât une ouverture suffisante pour y intro-

duire une autre écaille, et nous ouvrîmes ainsi toutes nos huîtres sans difficulté. Je pensai alors que nous commencions à *robinsoner* admirablement. Mais du feu! du feu! combien j'aurais voulu que nous pussions allumer du feu! Je désirais un orage, dans l'espoir que la foudre tomberait sur quelque vieil arbre et y mettrait le feu.

Jusqu'alors le temps avait été délicieux; — excessivement chaud sans doute vers le milieu du jour; mais notre grotte sur le bord de la mer ne nous en paraissait que plus fraîche. A peine avions-nous vu un léger nuage cacher une partie du firmament: il tombait une rosée toutes les nuits; mais nous en étions à l'abri, Honoria dans sa petite grotte, et moi contre le rocher, dont la cime s'avançait sur ma tête. Au total, l'habitude nous faisait paraître notre situation beaucoup moins pénible qu'elle ne l'était réellement, et je commençais à former de grands projets; j'avais même pris la résolution, dès que les blessures de mes pieds seraient bien guéries, de m'armer d'un bâton pointu, de pénétrer

dans l'intérieur de la forêt, et de devenir un second Nemrod.

Deux autres jours se passèrent heureusement à monter sur des cocotiers pour y cueillir des fruits, à pêcher des huîtres, et à faire des cordes et des projets. Le troisième jour, dans la soirée, il fit très froid pour la première fois que nous étions dans cette île, et il y avait alors un mois ou environ. Les vagues, qui bouillonnaient sans cesse tout le long du récif, devinrent des montagnes, s'élancèrent dans la baie, se répandirent sur le rivage, et arrivèrent en mugissant jusqu'à notre palais marin, la grotte où nous étions. La pluie tombait, non en grosses gouttes, mais en nappe d'eau, comme une cataracte. Les vagues ne tardèrent pas à pénétrer dans la grotte, et cet asile ne nous paraissant pas assez sûr, nous en sortîmes à la hâte, prenant à peine le temps d'emporter les cordes que nous venions de fabriquer. Au milieu des torrents de pluie qui tombaient du ciel, nous courûmes à notre rocher, qui était à une plus grande distance de la mer, et je m'empressai

d'aider ma sœur à monter dans la petite grotte où elle passait toutes les nuits. Malheureusement la pluie chassait de ce côté, et menaçait d'inonder sa retraite; je cueillis plusieurs brassées de branches chargées de feuilles, je les accumulai à l'entrée, et la pluie ne put plus y entrer si aisément; mais l'humidité y avait déjà pénétré, et les feuilles étaient saturées d'eau. Quant à moi, plutôt que de me coucher dans l'eau, je me promenai toute la nuit devant le rocher, sans que la pluie cessât un seul instant. Je m'arrêtais de temps en temps devant la grotte pour m'assurer si ma sœur dormait; elle me parlait souvent, me disait qu'elle ne pouvait dormir, mais ne se plaignait pas. Enfin, lorsque l'aurore parut, elle me dit qu'elle avait une courbature dans tous ses membres, mais qu'elle croyait qu'elle allait dormir. Elle ne parla plus, et je continuai ma promenade, aussi mouillé que si je fusse tombé dans l'eau

---

CHAPITRE XXII.

Lorsque le soleil se leva, le vent et la pluie cessèrent en même temps. Les vagues mugissaient encore sur le récif; mais c'était le seul signe qui restât de la tempête de la nuit précédente. L'air devint chaud; les fleurs exhalèrent leurs parfums, et toute la nature sembla sourire. Honoria dormait encore; je la tirai de sa grotte humide, et je la plaçai sur l'endroit le plus sec que je pus trouver. Elle ne s'éveilla point; son sommeil était si profond qu'il ressemblait à une léthargie. Ayant veillé et marché toute la nuit pendant la pluie, je me sentais épuisé, engourdi, mal à l'aise; je résistai à la fatigue aussi long-

temps que je pus, et enfin je m'étendis sur l'herbe, à deux ou trois pas de ma sœur, et je m'endormis.

Mon sang s'arrêta tout-à-coup dans mes veines, comme si chaque goutte s'en fût glacée d'horreur, quand Honoria, à genoux près de moi, m'éveilla en me tirant violemment par le bras. Je ne pouvais douter qu'elle ne fût en proie à une fièvre ardente : ses joues, maigres et transparentes, étaient enflammées; ses yeux égarés, et ses doigts me serraient avec cette force qui est un symptôme indubitable du délire.

— Levez-vous, dormeur! s'écria-t-elle d'une voix rauque et agitée; levez-vous, notre heure est arrivée! — A la fosse, paresseux, à la fosse! — L'être qui accorde un vêtement à l'oiseau peut nous trouver un linceul. — A l'ouvrage, monsieur, à l'ouvrage!

Comme je désirais que la mort nous frappât tous deux en ce moment! De quelle horrible tentation je fus assailli! — Oserai-je le dire? — Il le faut. — Je la relevai, je la soutins d'un bras, et mes doigts maudits lui touchèrent le cou, avec le dessein de termi-

ner ses maux! — et pourtant jamais je ne l'avais aimée avec plus de ferveur. Dieu me donna la force de résister à cette tentation infernale. Je la portai près de la petite source; elle but une coupe d'eau avec avidité, me regarda d'un air égaré, mais reconnaissant; et allongeant un bras vers l'endroit où nous avions commencé à creuser une tombe, elle s'écria : Travaillez! travaillez!

Je me mis à l'ouvrage, car je vis que c'était le seul moyen de la calmer. Elle parlait sans cesse avec une volubilité incroyable, et toujours pour m'exciter à travailler plus vite. Il est évident qu'elle ne me reconnaissait pas.

— J'ai beaucoup d'argent, me dit-elle; il est à bord de *la Santa-Anna.* — Si vous travaillez bien, vous n'aurez qu'à prononcer mon nom, et vous serez riche pour toute votre vie; — mais il faut creuser la terre plus vite, plus vite. — N'est-il pas drôle que ce soit moi qui donne les ordres pour mon enterrement? Mais vous voyez que je ne puis faire autrement. — Comme vous êtes laid et basané! je n'aime pas un visage si barbu. Que vous êtes

différent de mon frère, de mon cher Ardent! — Faites la fosse bien grande! il faut qu'elle contienne avec moi mon père, ma mère et mon frère. — Je ne sais où ils sont; mais ils vont arriver: dépêchez-vous. Que vous êtes lent! Voulez-vous que mes membres soient déchirés par le chien sauvage, le loup et l'hyène? — Je les entends; — ils arrivent, — et ma fosse n'est pas prête!

Elle était assise sur le gazon, et en finissant ces mots elle tomba sans connaissance. Je quittai mon détestable ouvrage; je jetai la coquille qui me servait de bêche; je me frappai le front des deux poings. — Avais-je aussi perdu la raison? Il me semblait entendre le rugissement de quelque animal sauvage, l'aboiement courroucé d'un chien, et un son guttural, aigu, prolongé, qui ne paraissait pas appartenir à ce monde. J'entendis un craquement dans les broussailles, sur la lisière du bois; un petit animal ressemblant à une panthère en sortit, et passa à côté de moi avec la rapidité d'un éclair. Un grand chien le poursuivait; mais dès qu'il m'aperçut, il abandonna sa proie pour accourir à

moi. — C'était Bounder, et une minute après Jugurtha était à mes pieds.

Mon premier mouvement fut de serrer le nègre dans mes bras. Jugurtha ! m'écriai-je, voyez ! — Elle n'est pas encore morte ! — sauvez-la !

Il me saisit les mains, les baisa ; et prenant Honoria dans ses bras comme si c'eût été un enfant, il l'emporta dans le bois, en courant si vite, que je le perdis de vue en quelques minutes.

Mais Bounder était resté avec moi, et cet animal intelligent me servit de guide. Après avoir fait plus de deux milles dans la forêt, nous arrivâmes sur une savane, traversée par une rivière d'une largeur considérable. Sur ses bords, au milieu d'un bosquet de bananiers et de plantains, je vis un wigwam entre deux plus petites cabanes; une légère colonne de fumée en sortait, et comme je n'étais en état ni de réfléchir, ni d'éprouver de la surprise, j'en conclus que ce pays était habité, et que nous arrivions à un village indien. Mes forces étaient épuisées quand j'entrai dans le wigwam : je me laissai tomber

sur quelque chose qui formait un siége couvert de fourrure; je vis Honoria, respirant encore, étendue sur un excellent lit de mousse; et, cédant à la fatigue de corps et d'esprit, je tombai dans un profond sommeil.

Je ne puis rien dire de ce qui se passa pendant plusieurs jours. Je fus attaqué de la même fièvre qu'Honoria, et en proie au même délire. La première chose que je me rappelle, c'est d'avoir vu ma sœur près de moi, ayant recouvré la santé et une partie de sa fraîcheur, et me prodiguant les plus tendres soins. Content de la voir ainsi, je ne m'inquiétai pas d'autre chose: la fièvre m'avait quitté; mais la lassitude et l'épuisement, qui en étaient la suite, avaient suspendu l'exercice de toutes mes facultés. Il suffisait à mon bonheur de tenir la main d'Honoria, de faire une caresse à Bounder, et de voir les traits de Jugurtha exprimer le plaisir le plus vif.

Pendant ma convalescence, et avant que je fusse encore en état de me lever, je pensai que ma sœur et moi nous avions été jetés sur

quelque partie non fréquentée d'une des îles des Amis, dont les habitants sont à demi civilisés. J'avais du lait en abondance, du poisson, de la viande, et quelque chose qui ressemblait assez à du pain. Quand Honoria me présenta un jour une calebasse pleine d'un vin léger et agréable, je ne doutai plus que je ne fusse dans un pays qui avait fait quelques progrès dans les arts de la civilisation. — Jamais, dans toute ma vie, je ne me suis tellement trompé.

Tout ce que je voyais, tout ce qui m'entourait était l'ouvrage de Jugurtha seul. La première fois que je fus en état de sortir du wigwam, en m'appuyant sur le bras d'Honoria, — car ma maladie fut beaucoup plus longue que celle de ma sœur, — je me trouvai dans un paradis champêtre. En coupant quelques arbrisseaux sur le bord de l'eau, Jugurtha avait pratiqué une promenade charmante le long de la rivière, et je l'y trouvai assis, ayant l'air de la statue du bonheur en marbre noir, et s'occupant à faire, avec une espèce d'osier, des nasses pour prendre du poisson. Il n'avait d'autre outil qu'une co-

quille bien aiguisée, et qui semblait couper aussi bien qu'un couteau. Du moment qu'il nous vit, il quitta son ouvrage, accourut à nous et voulut nous baiser les mains; mais je le serrai tendrement dans mes bras. Honoria sourit, et ce sourire fut pour moi l'annonce du retour du bonheur.

— Mais dites-moi, Jugurtha, comment avez-vous pu construire ce wigwam et ces deux petites cabanes? Vous avez donc des voisins qui vous ont sans doute aidé?

Le nègre se mit à rire, et sa bouche, en se fendant d'une oreille à l'autre, me fit voir ses dents blanches mieux que je ne les avais encore vues. Je crois réellement qu'il en avait quelques unes de plus que le nombre ordinaire; car, quelque large que fût sa bouche, ses gencives étaient partout garnies d'une double rangée du plus bel ivoire. Tout en riant ainsi, il gesticulait, sautait, dansait, et il finit sa pantomime en me montrant Honoria, qui riait aussi de tout son cœur.

— Je ne suis pas ennemi de la gaieté, ma sœur; au contraire, elle me plaît, — surtout quand je puis la partager. — Mais comment

avez-vous pu vous procurer ces pantalons à la turque? Vous les a-t-on vendus à crédit dans le village voisin?

Ces questions, faites d'un ton grave, ne firent que redoubler leurs éclats de rire, et j'attendis que cet accès fût passé pour demander des explications.

Il fallut quelque temps pour qu'Honoria pût me convaincre que tout ce que je voyais était le produit de l'industrie et du travail de Jugurtha seul, pendant le court espace de moins de trois mois. Combien je me sentis abaissé dans ma propre estime! Nous avions été tous deux jetés sur la côte sans avoir plus de ressources l'un que l'autre; j'avais été sur le point d'y périr de faim et de misère avec ma sœur, et un nègre s'était créé un petit Éden où rien ne lui manquait. Reconnaissant son immense supériorité sur moi, j'étais impatient de connaître les moyens dont il s'était servi; mais ma plus grande curiosité était de savoir comment il avait pu se procurer du feu, et je lui en fis la question.

Il sourit; mais son sourire n'annonçait ni dérision, ni mépris, et il me fit signe qu'il allait

me le faire voir. Il ramassa quelques poignées d'herbe bien sèche, coupa au hasard deux branches vertes, et les frotta rapidement l'une contre l'autre. En très peu de temps la friction fit tomber sur l'herbe une poudre blanche très fine, et Jugurtha ayant soufflé légèrement, la flamme parut à l'instant même. Après tout, pensai-je, le sauvage est plus fécond en ressources que l'homme civilisé. Mes réflexions sur un événement si simple n'avaient rien de flatteur pour ma vanité.

Quelques jours après, j'étais en parfaite santé, et je commençai alors à examiner toutes les merveilles dont j'étais entouré. Ma sœur, à l'exception des taches de rousseur que le soleil avait imprimées sur sa peau, était plus belle que jamais; sa maigreur avait disparu, et ses joues brillaient des couleurs de la santé.

Quand elle sortait, elle portait sur sa tête un bonnet tout couvert de petites plumes des plus brillantes couleurs, et en telle quantité qu'on ne pouvait voir sur quoi elles étaient attachées. Par-dessus flottait un pa-

nache de grandes plumes, dont le bout tombait avec une apparence de coquetterie sur son oreille droite. Quand elle y ajoutait une guirlande de fleurs fraîchement cueillies, il me semblait qu'un diadème enrichi de pierreries n'aurait pu lui donner plus de grâce et de dignité. Elle avait pour veste ce qui restait de sa jaquette bleue; mais elle n'avait plus l'air d'être en guenilles, car depuis les épaules jusqu'à la taille, par devant et par derrière, elle était couverte de larges bandes de diverses fourrures; elle avait de larges pantalons à la turque, cousus avec le fil, ou plutôt la petite ficelle qu'elle faisait avec les fibres de l'enveloppe de la noix de coco. L'étoffe qui les composait était l'écorce du mûrier sauvage, mouillée d'eau de mer, battue sur une pierre, et dont on séparait ensuite la cuticule. Le tissu n'en était guère plus grossier que la toile qu'on emploie en Angleterre pour faire des torchons. La couleur en était d'un blanc brunâtre; mais Jugurtha préparait alors des teintures faites à l'aide de plantes et de baies qu'il connais-

sait pour orner de diverses couleurs une nouvelle paire de pantalons dont la fabrication était déjà avancée.

Les jolis petits pieds de ma sœur étaient cachés dans une paire de demi-bottes, dont le dessus était une peau séchée au soleil, et ayant la fourrure en dehors. Les semelles étaient de même peau, attachée à un morceau de bois de la forme du pied, taillé avec des coquilles bien aiguisées, et rendu lisse à l'aide d'une lime faite d'une branche de corail. Toutes les parties de ces bottes étaient attachées ensemble par le moyen d'une gomme très forte qui découlait d'un grand arbre ayant de très petites feuilles. Honoria m'assura qu'elles lui allaient parfaitement bien, et qu'elle n'avait jamais eu le pied plus à l'aise; non seulement elles la garantissaient du vent et de la poussière, mais elles étaient même presque imperméables, et elles n'avaient aucune mauvaise odeur; tout ce qu'une petite maîtresse aurait pu y reprocher, c'était qu'elles faisaient paraître le pied un peu trop grand, et qu'elles n'avaient pas tout le

fini qu'on aurait pu désirer. Je souhaitai vivement d'en avoir de semblables.

Avec un grand arc, fait d'un bois très dur, et des flèches armées d'un caillou pointu ou d'un morceau de coquille taillé en pointe, Honoria semblait être la Diane de nos bois. Pendant ma convalescence, elle avait déjà blessé un gros rat de l'espèce de ceux que les Indiens mangent, et que Bounder mangea après l'avoir achevé.

Le wigwam, c'est-à-dire notre principal appartement, était une habitation construite comme la plupart de celles qu'on peut regarder comme le premier essai d'architecture dans un climat favorisé par le ciel. C'était un parallélogramme dont les murs étaient formés de grosses branches enfoncées dans la terre, et attachées ensemble par de plus petites. Pour empêcher le vent et la pluie de pénétrer dans l'intérieur, le tout était couvert des feuilles longues et épaisses de la canne à sucre et du cocotier; les branches qui formaient la muraille suivaient une ligne diagonale et se réunissaient au sommet,

où elles étaient attachées les unes aux autres et couvertes de la même manière. Tout le long de ce mur végétal, la terre avait été élevée d'un pied, tant dans l'intérieur qu'à l'extérieur, pour en augmenter la solidité. En dedans, cette élévation de terre formait une espèce de banc que Jugurtha avait couvert du duvet produit par le cotonnier, et des peaux de divers animaux qu'il avait pris dans des trappes, ou tués à la chasse avec Bounder.

Le jour que nous étions arrivés, Jugurtha avait commencé à entourer son wigwam d'un double mur; il continua ce travail, et remplit l'intervalle qui séparait les deux murs d'une terre, qui était une espèce d'argile, que la chaleur du soleil rendit bientôt aussi dure que la pierre.

Comme ma santé s'améliorait rapidement, et que ma sœur ne se ressentait plus en rien de sa maladie, nous étions sans cesse occupés à quelque travail utile. Jugurtha aurait voulu nous voir jouer le rôle de prince et de princesse en restant dans l'oisiveté; mais ni Honoria ni moi nous n'y consentîmes; il y avait

beaucoup de choses à faire, et le travail était un amusement pour nous.

Notre premier soin fut de construire une habitation pour ma sœur, qui avait occupé provisoirement une des deux petites cabanes, et nous désirions la rendre aussi commode que nos moyens le permettaient. Nous commençâmes par en faire les murs plus élevés que ceux du wigwam de Jugurtha, et nous la divisâmes en deux parties; la plus petite était la chambre à coucher; l'autre était destinée à servir de salle à manger et de salon. Nous y laissâmes un petit espace ouvert de chaque côté, en guise de fenêtre, qu'on pouvait fermer avec une peau quand on le voulait : c'était un perfectionnement remarquable, car l'air et le jour ne pouvaient entrer que par la porte dans le wigwam de Jugurtha. Ignorant quelle pouvait être l'intensité du froid durant la mauvaise saison, mon avis l'emporta après une courte discussion avec mon ami noir, et à l'aide de pierres et de terre cuite nous préparâmes un foyer dans l'appartement.

Il fallait ensuite monter la cheminée. Je pen-

sais à la construire dans le style d'architecture adopté par les Cyclopes. Jugurtha me fit comprendre qu'il serait peu approprié à un climat sujet à de si terribles ouragans. Nous commençâmes alors avec des briques d'argile séchées au soleil; chacune était creusée en dessous, et avait une élévation correspondante au sommet : toutes se terminaient en queue de pigeon.

Tout en travaillant à cet édifice *con amore*, nos autres occupations ne furent pas négligées; nous parlions fort peu, et ce silence était, je crois, un tribut involontaire que nous payions sans réflexion à l'impossibilité où se trouvait le pauvre Jugurtha de se mêler à nos entretiens. Les aliments étaient abondants et variés, et notre appétit étonnamment bon.

La maison ou plutôt la chambre d'Honoria fut entièrement finie au bout de deux mois; la cheminée tirait bien et ne fumait pas. Ma sœur tint enfin son premier cercle avec une dignité parfaite. La table du milieu était un large bloc de pierre presque noire, dont Jugurtha avait poli la surface en la frottant avec une pierre d'une substance plus dure encore. Quant au

contour, elle n'était ni ronde, ni carrée, ni ovale, ni triangulaire, mais elle réunissait tous les avantages de ces diverses formes. Elle était soutenue par quatre morceaux de rocher fortement enfoncés en terre : aussi sa solidité était-elle à l'épreuve de nos jeux les plus tumultueux. Il était également impossible de renverser les siéges, car ils ne faisaient qu'un avec le sol qu'on avait eu soin de durcir et d'unir. En guise de coussins, ils étaient couverts de feuilles sèches, de coton sauvage, et des peaux fourrées de divers petits animaux.

Les noix de coco nous fournirent des verres en abondance, les calebasses se transformèrent en plats, vases et sauciers de différentes grandeurs et de formes élégantes. Parmi le gibier qui était à notre disposition, les jeunes sangliers nous parurent préférables. Nous avions du poisson en quantité, et notre dessert aurait fait honte à la table d'un Alderman.

J'ajouterai à tout ceci que nul ne savait mieux que Jugurtha percer l'arbre du palmier, et par une fermentation convenable changer sa sève en vin exquis. Tous les principaux habitants du lieu furent invités à cette fête d'inau-

guration, et aucun ne fut ni assez peu galant ni assez peu poli pour refuser d'y assister.

On se mit à table un peu après midi, et Honoria fit les honneurs du repas avec une grâce et une noblesse incomparables. Elle poussa l'attention pour ses illustres hôtes au point de laver les assiettes de ses propres mains, et d'essuyer elle-même la table avant de servir le café. Ce jour fut le premier que nous consacrâmes au repos, nous dispensant de tout travail qui n'était pas absolument nécessaire aux préparatifs de la fête. Nous nous sentions indépendants et heureux; nos traits, nos voix et nos actions étaient les fidèles interprètes du bonheur que nous éprouvions.

Bounder fut le premier qui oublia les règles du décorum dans cette réunion si mémorable dans les annales de ma vie. Entraîné par l'excès de sa joie, il mangea tant de porc bouilli qu'il finit par trouver assez difficile de rester les yeux ouverts, si bien qu'il sortit; mais l'air ne put dissiper l'engourdissement qui l'accablait, et il s'endormit aux rayons du soleil.

A plusieurs reprises Jugurtha se leva et dansa, et son agitation ne lui permit pas durant

tout ce jour de parler avec ses doigts. Cependant il se fit, au total, très bien comprendre : le bonheur, je crois, ne pouvait pas faire plus pour lui.

Honoria eut la complaisance de chanter quelques chansons espagnoles pendant lesquelles son auditoire noir dansa en faisant claquer ses doigts. Pour moi, je fis plusieurs observations assez profondes et maints discours excellents; de plus, je résolus de me raser le lendemain, me confiant à mon canif à plume en guise de rasoir, et à l'habileté de Jugurtha pour tout le reste.

Je puis assurer qu'aucun nuage ne troubla la sérénité de cette journée. Une promenade au clair de la lune, seul avec ma sœur, termina la soirée.

Je la reconduisis au seuil de sa nouvelle habitation : nous n'eûmes pas la peine de frapper pour entrer, car la porte n'était pas encore construite. A la vérité, qu'avait-elle à craindre, si ce n'est les brises du nord? et celles-ci ne soufflaient pas encore.

Après avoir imploré l'un pour l'autre la bénédiction du ciel, Honoria parut pour la pre-

mière fois de la journée céder à une impression pénible. Avec un soupir sorti du fond du cœur, elle s'écria, en déposant sur mon front le baiser fraternel du soir : — Oh! mon bien-aimé Ardent! quelle sera la fin de tout ceci?

— Nous sommes entre les mains de Dieu, Honoria : souvenez-vous que la pensée que vous venez d'exprimer est la seule que je vous supplie de repousser. Nous sommes heureux à présent, mon amour : rendons-en grâces à Dieu. Bonne nuit.

CHAPITRE XXIII.

L'impression de bonheur laissée en moi par le jour qui venait de s'écouler fut cruellement troublée par cette pensée sans cesse présente, — quelle sera la fin de tout ceci? Quoique j'eusse interdit à ma sœur cette question solennelle, je l'entendais à chaque minute résonner à mon oreille, et la seule réponse qui s'offrît étaient les simples et sublimes paroles du texte : — Fuis la colère à venir ! — Oui, ce qu'il m'était possible de concevoir de la plus enivrante félicité, — d'une félicité dont l'excès anéantirait tout désir du ciel, et rendrait odieuse l'idée d'un avenir, était pour moi, et pour moi seul, compris dans ces terribles paroles, — la colère à venir!

Je fuyais; vain effort! ma sœur était toujours près de moi, — même sous ces sombres ombrages, — contemporains peut-être de cette magnifique région, elle m'apparaissait fraîche et riante, et je sentais sa présence plus intimement que lorsqu'elle était en effet près de moi. Je m'aperçus enfin que dans ces entrevues idéales, elle était doublement dangereuse pour moi. Ses regards, ses gestes, ses paroles semblaient alors obéir à l'impulsion du démon qui s'agitait en moi, et me poussait vers l'abîme; plus d'une fois, sentant ma raison chanceler et la pensée du crime maîtriser mon cœur, je me réfugiai près d'elle comme dans un saint asile, son angélique pureté me rendait plus calme et rappelait à mon souvenir les parents auxquels nous devions le jour.

Je me réveillai enfin, et secouant les liens mêlés de roses et d'épines dont m'enlaçaient d'oiseuses rêveries, je m'efforçai de me rappeler les sages maximes recueillies autrefois dans une multitude d'ouvrages vénérés. Celle qui me frappa le plus vivement, et me parut s'appliquer le mieux à ma position, est la sentence qui présente l'activité constante du corps

comme le meilleur préservatif contre les erreurs d'une imagination trop ardente.

J'essayai, je travaillai avec excès; je parvins même à lasser Jugurtha, jusqu'alors infatigable, à le tourmenter à force de nouvelles inventions. Ce travail continuel de corps et d'esprit fit naître autour de nous une sorte d'apparence de civilisation. Bien que mon ami noir me fût infiniment supérieur en ce qui concernait la conservation de l'existence purement animale, je repris l'avantage dès que nous eûmes fait les premiers pas, et sans doute il m'obéit souvent avec répugnance, étant tout-à-fait incapable de concevoir l'agrément, moins encore la nécessité des raffinements, que j'introduisais.

— Quel est donc votre projet, mon cher Ardent? me demandait sans cesse ma sœur, quand elle m'entendait le matin discuter quelques notables améliorations dans notre demeure, nos meubles, nos plantations, ou lorsqu'épuisé de fatigue je revenais le soir après les avoir exécutées.

Ma seule réponse à sa tendre sollicitude était (mais elle ne pouvait pressentir à quel

point elle était sincère) : — Je travaille seulement pour votre bonheur.

— Vous l'augmenteriez davantage, mon frère, en restant plus souvent près de moi. De quoi, à présent, avons-nous réellement besoin?

— Oh! d'une infinité de choses. Si nous sommes destinés à passer ici notre vie entière, réfléchissez que nous ne devons pas nous permettre de rester oisifs. Il faut maintenant que je travaille douze heures sur les vingt-quatre, afin que, lorsque la vieillesse arrivera, je puisse la passer presque en repos.

— Combien vous êtes prévoyant, Ardent! Mais, si vous devez travailler, laissez-moi partager ce travail.

— Vous travaillez déjà, Honoria, plus qu'il n'est nécessaire. Restez à la maison, et là, continuez à orner et à perfectionner ces objets que Jugurtha et moi, plus forts mais moins adroits, nous nous bornons à façonner sans art.

Ainsi, durant une quarantaine de jours, le nègre et moi nous nous livrâmes aux fatigues de la chasse, de la pêche, du labour et à toutes

sortes de travaux avec une activité qui semblait tenir du délire. J'aurais été moins malheureux s'il nous eût été possible de nous parler.

Mes forces étaient épuisées, et le trouble moral qui m'obsédait n'était pas calmé. Je devins un casuiste, je débattis en moi-même la question du bien ou du mal. Je cherchai quelle était la volonté de Dieu, — ou du moins je m'imaginais la chercher, — tandis que j'écoutais seulement la voix de mes propres désirs. Mon cœur se réduisait en cendres, consumé par le feu intérieur qui le dévorait.

Et cependant, — je découvris quelques vérités; — mais le moment n'est pas venu de les publier. Que de pages, de chapitres, de livres ne pourrais-je pas écrire, si je voulais, à l'exemple de Jean-Jacques, retracer l'histoire de mon âme à cette époque d'épreuves cruelles! Si la vie se mesure par l'action, et que la pensée soit l'action principale, combien de siècles d'infortune accumulés par moi en l'espace de peu de mois! Durant ce temps, Honoria, ne soupçonnant rien de la cause ni même de l'étendue de l'angoisse qui me rendait presque insensé,

devenait plus belle de jour en jour. Une fois qu'à son insu j'avais passé plusieurs heures dans la contemplation de sa beauté toute divine, elle se retourna tout-à-coup et m'inonda du feu de ses regards; je tressaillis, et poussant un cri perçant, je m'élançai hors de la maison, je courus long-temps sur le bord de la rivière. Insensé que j'étais! pouvais-je fuir mes propres pensées?

Oh! c'était une affreuse lutte de principes opposés: elle déchirait mon sein, brisait mon cœur, et je ne pouvais apercevoir aucune espérance de paix.

Je persistai à chercher la victoire par le moyen d'un travail manuel, presqu'autant de jours que le seul espoir de l'humanité future flotta sur les eaux accumulées par la colère divine. Plusieurs pensées aussi sombres que l'aile du noir corbeau s'échappèrent de mon sein; mais pour moi il n'y eut ni blanche colombe ni branche d'olivier. Après cette époque, je tombai dans une mélancolie profonde: tout sembla s'obscurcir autour de moi; je voyais encore, il est vrai, le soleil dans un ciel sans nuage, je regardais ces flots empourprés qui

s'étendent de l'orient à l'occident; mais l'un me semblait déchu de sa gloire, les autres avoir perdu leur éclat. Un voile noir enveloppait à mes yeux la nature entière. Le fleuve limpide, la verdure brillante du feuillage, les couleurs éclatantes de l'insecte qui vit au milieu des fleurs, tout enfin était recouvert d'un teinte funèbre. Une décadence soudaine semblait avoir frappé le monde entier : tout paraissait toucher à la destruction. Tout! l'ai-je dit? insensé que je suis! Oh! non, il n'en était pas ainsi. Il y avait une belle, une radieuse exception: c'était toi, toujours toi, mon Honoria! En te regardant, je me sentais inonder d'une clarté intérieure plus éblouissante que le principe du jour qui nous éclaire. Tu étais pour moi la base d'une vie nouvelle, un messager divin, un guide vers un monde meilleur, la source de plus de joies que n'en peut donner le ciel qui couvre nos têtes; puis l'enivrante pensée d'une noble race d'élus destinés à glorifier le Seigneur, à s'aimer, à être heureux. M'était-il donc interdit de concourir à cette fin sublime? Hélas! sur cet océan de félicité s'élevait l'écueil; la vague trompeuse ne le dérobait pas à ma

vue; palpable, distinct, c'était le crime dans toute son horreur.

Je sortis alors de ma stupeur, et je commençai à envisager ma position sous le point de vue métaphysique. Je raisonnai; je rangeai mes idées aussi bien qu'aurait pu le faire un élève de rhétorique. J'eus ma majeure et ma mineure. Je m'acharnai à ce travail; mais je m'arrêtai tout-à-coup, tel qu'un homme qui, cheminant sur une route qu'il croit sûre, aperçoit soudain un précipice entr'ouvert sous ses pieds. Je découvris bientôt que j'avais la faculté de me prouver avec une égale facilité le pour et le contre. Il n'y avait plus en moi l'instinct du vrai. Je sentais seulement que je me trouvais sous une influence presque irrésistible combattue par une terrible sensation de remords.

Au milieu de ces cruelles convulsions intérieures, il m'arriva durant une nuit paisible, juste au moment où la lune naissante venait de disparaître, de m'échapper de mon lit, semblable à l'être qui médite un crime; à la clarté d'un ciel étoilé, je me dirigeai vers un bois situé sur une montagne escarpée peu éloignée de nos cottages. C'était un de ces sites d'élite

qui dans les premiers siècles eussent été choisis pour élever un autel au Dieu vivant. Là je veillai; et puis-je le dire sans impiété? je priai jusqu'au lever du soleil.

Je ne dirai pas que la lutte soutenue pendant cette longue nuit m'ait laissé ranimé ni rafraîchi; cependant j'étais fortifié en un sens, car j'avais retrouvé la puissance de vouloir. Ma détermination était prise, ma résolution arrêtée. Cet acte prodigieux ne sera apprécié et ne peut l'être que lorsque dans le cours de l'éternité je tremblerai en présence du souverain juge. A dater de cette nuit redoutable, en me jugeant d'après les opinions des hommes, les angoisses de mon expiation ont dû commencer. Je ne tardai pas à sentir leurs atteintes.

En retournant à notre demeure je rencontrai Honoria qui venait de se lever; l'hymne du matin était dans sa voix, dans son cœur, sur ses traits. Je la regardai avec le respect dû aux immortels envoyés vers nous pour remplir une mission céleste. J'entamai avec elle un entretien calculé et solennel. Je transgressai des ordres souvent répétés en l'engageant à parler de l'avenir; je m'étendis avec complaisance sur

les hautes fins de la création ; je peignis avec éloquence des devoirs imaginaires ; d'un ton grave je cherchai à lui persuader que nous ne pouvions pas, sans péché, être heureux par la simple béatitude de l'existence, par celle au moins dont elle avait récemment joui dans toute son étendue.

Mes paroles étaient obscures. Tout en l'avertissant qu'un changement important se préparait pour nous, je me gardai bien d'expliquer de quel genre il devait être, ne sachant pas bien encore moi-même de quelle manière je voulais travailler à l'exécution de mon dessein. Je l'étonnai, et je jouai le rôle d'un hypocrite qui a recours à de lâches détours.

Lorsqu'elle me quitta avec un doux sourire, après sa lecture du matin, je l'entendis se dire tout bas : Que veut dire Ardent avec toutes ces phrases sur l'avenir, à moins qu'il ne s'agisse de bâtir une église ?

Il n'est pas nécessaire d'expliquer ici mes intentions. Il suffit de dire que je considérais alors mon projet comme un devoir, et que ceux qui font marcher de concert le désir et le devoir arrivent à des résultats fort extrava-

gants. Ecoutez, en preuve, la voix de tous ces enfants dont les pères hérétiques ont été brûlés sur les bûchers du pape.

Je fus réservé et presque silencieux le reste de la matinée. Cette conduite peu sociale ne surprit pas beaucoup ma sœur, que j'avais habituée aux singulières variations de mon caractère. A dîner, au moment ou je me préparais à lever un coin du voile avec l'accent et la solennité convenables, Honoria me ferma la bouche en observant plaisamment que Jugurtha devenait aimable et poli, et Bounder si gras qu'il pouvait à peine courir.

Comme dans cet instant je m'occupais à réunir toutes les puissances de mon imagination, pour présenter ma sublime découverte dans la forme la plus appropriée au sujet, il me fut impossible de prononcer une parole. Sans remarquer mon silence, Honoria continua :

— Il est fâcheux, mon cher Ardent, que nous ne puissions pas trouver dans ces belles solitudes une jeune fille indienne, qui serait une bonne femme pour notre Jugurtha. Je pense qu'il serait bien de faire quelques recherches dans notre royaume.

Le rire et la grimaçante expression de joie qui animèrent les traits du nègre, à cette simple et innocente remarque, me rendit presque fou. Si l'éclat de la foudre eût sillonné sous mes pieds, je n'aurais pas été plus étonné. Il n'y avait rien de douteux dans les paroles elles-mêmes, et rien encore dans la manière dont elles étaient prononcées ; elles semblaient cependant renfermer assez de mystères et de commentaires pour remplir de nombreux volumes. Elles me jetèrent dans un délire momentané; je m'élançai hors de la cabane, et j'errai le reste du jour.

Quand je rentrai, la soirée était avancée. Déjà persuadé que ma conduite n'était pas celle d'une personne sensée, je trouvai, pour accroître ma souffrance, Honoria baignée de larmes. Avec quel empressement, — quelle ardeur elle fut consolée! Elle s'était figurée que sans le vouloir elle m'avait offensé ; je ne pus cependant lui rendre l'enjouement qui lui était naturel. Elle avait obtenu de moi l'aveu que je n'étais pas tout-à-fait heureux. Elle sollicita une confiance entière. Je n'avais pour répondre à ses déchirantes instances que fausseté et dis-

simulation à offrir. Avec une voix aussi tendre, des regards aussi fraternels qu'il me fut possible, je m'enveloppai pour ainsi dire d'un respect égal à celui que des fils ont pour leur vieux père. Je repoussai toute espèce de familiarité autant que les liens qui nous unissaient me le permirent; je lui interdis les droits caressants d'une sœur, et, — douce folle, — elle s'imagina alors que *je ne l'aimais pas assez!*

CHAPITRE XXIV.

Assez de temps, assez de lignes ont été consacrés à décrire les pénibles oscillations de mon cœur, occupons-nous maintenant des actions, et qu'on me permette de laisser à tous ceux qui parcourront ces pages le soin d'imaginer toutes les pensées que m'inspira ma singulière position. Je me suis efforcé d'éviter de retracer ici les réflexions qui semblaient se présenter d'elles-mêmes; je pense avoir réussi. Sans doute elles se sont alors offertes à mon esprit; mais il eût été fastidieux de les répéter.

Je suis fâché de le dire; mais telle est la perversité du cœur humain, que je sentis pour la première fois se glisser en moi quelque chose

qui ressemblait à de l'aversion pour Jugurtha. Tout en rougissant, je ne me dissimulai pas que la cause de ce sentiment était la remarque faite sans réflexion par ma sœur le jour précédent. Je commençai à le regarder comme un associé moral, qui devait non seulement coopérer à mon plan, mais qui pouvait en devenir un des acteurs principaux. Eh ! qu'avait à faire l'inimitié avec lui, si bon, si doux, si soumis, avec cet être si profondément dévoué, et auquel nous devions tout ? Pouvais-je éprouver de l'éloignement pour lui ? moi qui ai toujours considéré l'ingratitude comme le plus grand des crimes. Je frappai ma poitrine, tandis que ma conscience me disait que j'étais coupable.

Il n'est pas nécessaire, et il serait trop pénible de détailler tous mes projets d'avenir. Je me bornerai à dire que ma première démarche fut de partir sur-le-champ, et seul, pour reconnaître le cours de la rivière qui prenait sa source devant notre habitation. Je fis connaître mon intention avec le ton despotique d'un homme qui n'admet pas la possibilité d'une objection. Brèves et froides furent les paroles que je prononçai en cette circonstance. Hono-

ria, effrayée, je le crains, de ma rudesse, n'osa pas résister; mais elle fondit en pleurs. Jugurtha ressentit aussi une douloureuse surprise en apprenant que nous allions nous séparer.

Afin de les consoler autant qu'il était en mon pouvoir, je fixai la durée de mon absence à quatre jours, et je promis de revenir plus tôt si je découvrais avant ce terme l'embouchure du fleuve. Je n'hésitai pas à laisser Honoria sous la garde de Jugurtha, et je pris Bounder avec moi. Vingt-quatre heures me suffirent pour me procurer la quantité d'aliments nécessaire; et j'avais assez profité des instructions du nègre pour connaître la multitude infinie de fruits dont je pouvais manger sans inconvénient dans ce pays si riche en végétaux. Je ne prévoyais pas une grande fatigue; en suivant les bords de la rivière, j'évitais nécessairement les irrégularités des montagnes et des vallons.

Stupéfaite, confondue, silencieuse, presque suffoquée par ses larmes, Honoria, lorsque je la bénis en la quittant, ne trouva pas un seul mot pour exprimer son chagrin. Jugurtha fut pour la première fois presque bourru avec

moi. Je ne fis pas semblant de m'apercevoir de cette disposition inusitée; mais en lui disant adieu, je lui recommandai ma sœur dans les termes les plus expressifs.

Je m'éloignai, le cœur gonflé et les joues brûlantes, d'une demeure qui m'avait servi d'asile durant tant de mois où je m'étais enivré de je ne sais quelle orageuse félicité, et je me plongeai de propos délibéré dans la solitude du désert.

J'emmenai le chien, il me suivit avec une répugnance visible. Souvent il s'arrêtait, et tournant la tête vers notre demeure, il poussait des hurlements plaintifs; parfois même sa rébellion alla jusqu'à faire quelques pas en arrière. Je maîtrisai ces légères indications de révolte par la fermeté de mon maintien, et lorsque nous eûmes fait quelques milles, il s'approcha de moi, remua la queue, et sembla chercher à se faire pardonner son penchant vers la mutinerie.

Durant les sept premiers milles, je trouvai le fleuve presque semblable à ce qu'il était auprès de nos cottages, c'est-à-dire large d'environ cinquante pieds, remarquable par la pureté de

ses eaux, et en apparence assez profond pour être navigable ; ses rives n'étaient pas sablonneuses, il formait peu de sinuosités, et la rapidité de son cours paisible pouvait se calculer au taux d'un mille et demi à l'heure. De vertes pelouses s'étendaient en plusieurs endroits au bord même de l'eau ; çà et là se trouvaient des terrains marécageux peuplés d'oiseaux dont je pus reconnaître seulement le caractère général, la famille à laquelle ils appartenaient m'étant tout-à-fait inconnue.

Forcé de faire quelques détours, j'eus l'occasion d'observer l'étonnante fertilité du sol et la profusion sans bornes de ses productions végétales. On apercevait de nombreuses traces d'espèces variées de petits animaux sauvages ; l'un d'eux, du genre des rats, gros, gras et indolent, passa à mes pieds en nombre incalculable, et fut le principal aliment de Bounder.

On ne doit pas s'étonner de ces minutieuses observations ; n'étais-je pas alors dans la pensée que cette terre serait mon futur royaume, et que j'y deviendrais le patriarche d'une race nouvelle? Mais ce n'étaient ni des fleurs, ni des

fruits, ni des oiseaux que je cherchais à découvrir dans cette expédition solitaire. Je cherchais mon frère l'homme, quelques traces enfin d'une créature humaine. L'investigation la plus patiente et la plus empressée ne put m'en offrir le moindre vestige.

Vers midi, lorsque la chaleur de l'atmosphère devint excessive, je me retirai à peu de distance dans la forêt, et là je partageai mon repas avec mon compagnon. Quel silence profond et solennel! Tous les êtres vivants, les insectes exceptés, avaient cherché le repos. Oppressé par ce calme, je commençai par sentir péniblement que j'étais seul. Avec quel soulagement, quel bonheur j'eusse accueilli le moindre bruit provenant d'une créature humaine! La voix de ma sœur eût résonné à mon oreille semblable aux hymnes des chérubins; l'accent âpre et guttural de Jugurtha eût été pour moi ce qu'est le puits du désert pour le voyageur altéré; j'eus recours à Bounder, espérant qu'il romprait le poids accablant de ce silence contre nature; mais il avait mangé beaucoup trop de rats, et il avait envie de faire sa sieste.

Après tout, l'esprit de l'homme lui est un lourd fardeau. Je pensai, tout en regardant le chien rassasié et dormant, que l'instinct eût été suffisant, et eût bien mieux assuré le bonheur de l'*image* tant vantée *de la divinité*. Tandis que nous avons des sensations agréables et des jouissances qui le sont plus encore, qu'avons-nous besoin de la réflexion, ce juge intègre qui pèse tout dans ses balances sévères? Et cet examen scrupuleux est-il autre chose qu'une inutile et très impertinente usurpation? A l'aide d'un grand nombre de raisonnements de ce genre, subtils et sots (d'autant plus sots qu'ils étaient plus subtils), j'avais presque résolu de retourner sur mes pas, et d'aller vivre dans mon petit cercle, semblable à la brute, me considérant comme le maître de tout ce qui m'entourait, mangeant, buvant, satisfaisant tous mes désirs, et dormant.

Il n'y a nulle constance dans l'esprit de l'homme : ceux mêmes que le monde considère comme des héros en sont dépourvus. Ce n'est point une qualité naturelle à l'humanité. La constance que nous remarquons dans les actions de quelques hommes

ne vient pas de la fermeté de leur esprit, mais de la continuité des mêmes circonstances sous l'influence desquelles ils agissent. L'habitude et les besoins physiques sont la seule source de ce qu'on nomme avec orgueil constance. Déliez l'âme de ses chaînes corporelles, autant qu'il se peut, épreuve possible seulement durant le sommeil; observez à ces instants où l'esprit veille et le corps repose combien l'âme elle-même est variable et fragile! elle s'émancipe lorsqu'elle rêve. Une personne qui serait toute âme devrait être la mobilité par essence.

Je fais ces remarques dans l'intérêt de ma propre cause, et afin d'excuser la variation fréquente de mes desseins. Je me trouvais le maître de mon sort, l'arbitre de mes devoirs, le régulateur de mes actions, dont je n'étais responsable qu'à Dieu et à ma conscience. Quel être placé dans la société peut en dire autant? Enfermés dans le cercle social, combien est faible le nombre de ceux qui osent le franchir, soit à tort ou à raison; et s'ils s'y hasardent, combien est rapide et poignante la vengeance qui poursuit les réfractaires. Ah!

ma propre responsabilité était pour moi un fardeau et une malédiction.

Malgré le trouble intérieur qui m'agitait, je m'endormis; j'ignore si mon sommeil fut paisible, mais il est certain qu'il fut long et profond. Je ne me rappelai au réveil aucun songe, aucune révélation; cependant j'avais la profonde, l'ineffaçable impression d'avoir été mystérieusement conseillé, affermi dans mon projet. Je secouai les feuilles sèches qui couvraient mes vêtements; je me levai; j'appelai Bounder, et me remis en route d'un pas plus ferme et avec une détermination plus inflexible.

J'avais alors, —j'ai même encore à présent, ma dose de vanité. Quel être, tant soit peu au-dessus du vulgaire, en est dépourvu? La mienne roulait en partie sur quelques dons de la nature. Ne méprisons personne, et surtout ne nous méprisons pas. C'est tout à la fois une ingratitude envers le dispensateur de tout bien, et une petitesse d'esprit d'affecter de déprécier les avantages personnels. Je crois les avoir possédés alors, non pas au suprême degré, mais avec abondance. Au moment de baigner mon

visage et mes mains dans le fleuve, je me contemplai un instant avant de troubler sa limpide surface. J'en dirai le résultat tout à l'heure, mais j'assure au lecteur que je me mirais alors pour la première fois depuis mon dernier naufrage. Nous sommes honteux d'être vus faisant les choses que nous savons que tout le monde fait et sent du plaisir à faire.

Grand, nerveux et bien découplé, je me serais cru presque parfait, sans la largeur disproportionnée de mes épaules, défaut qui, en m'enlevant une portion de cette élégance, apanage du gentleman,— me donnait en compensation une quantité égale de forces physiques. Mes traits étaient réguliers, peut-être modelés avec un peu de hardiesse; mes yeux vifs, fiers et noirs; à travers la teinte brune de mes joues, on voyait circuler un sang fortement coloré; la barbe, les favoris et les moustaches étaient, ainsi que mes cheveux, touffus, frisés et d'un noir de jais. Cependant, malgré cet entourage sévère, l'expression générale de mes traits était singulièrement douce et calme. Mon front haut et découvert n'était certes pas blanc, et déjà il était sillonné de plusieurs lignes

horizontales et deux ou trois perpendiculaires.

Ma mise unissait l'élégance au pittoresque, mes vêtements étant faits de plusieurs peaux taillées à la mode européenne. La courte jaquette du matelot, composée de diverses fourrures, avait un aspect assez romantique. Je portais un grand chapeau de forme conique, fait de la peau d'une petite espèce de cerfs et impénétrable à la pluie ; j'avais aussi quelque chose ressemblant à du linge; l'écorce intérieure d'un arbre avait acquis par un long séjour dans l'eau une souplesse et une blancheur presque égale à celle de la toile. J'étais redevable à Jugurtha de toutes ces recherches de luxe.

Mon arc et un paquet de flèches faites de roseaux, artistement ferrées avec de fortes arêtes, se balançaient sur mes épaules. Je n'atteignais pas le but avec beaucoup d'adresse; Jugurtha le manquait rarement; cependant je pouvais lancer la flèche avec plus de force, et l'envoyer à une distance trois fois plus grande. C'était entre mes mains une arme vraiment formidable, contre un objet un peu gros et pas très éloigné. J'avais aussi un épieu, c'est-à-

dire un long et solide bâton, garni par le bout d'une coquille coriace en forme de cône, terminée par une pointe aiguë presque aussi perçante et aussi dure que du fer : ce moyen de défense équivalait à une lance. Rempli de confiance dans mes armes, ma santé et ma force, je ne craignais rien de ce que je pouvais présumer rencontrer, et de plus je foulais en imagination un sol qui devait m'appartenir.

En avançant, je m'aperçus que le fleuve s'étendait, devenait moins profond, et que des débris de rocher obstruaient son cours. La navigation me parut devenir fort difficile, et exiger du moins le talent d'un habile pilote. Ce fut une contrariété dans la disposition d'esprit où j'étais; l'importance de mon royaume futur m'en sembla diminuer, et je crus y voir un obstacle à la rapidité des progrès de ma postérité vers la civilisation. Pauvres rêveurs que nous sommes!

CHAPITRE XXV.

J'ai tenu jusqu'ici fidèle compagnie au lecteur, n'écrivant rien que je n'eusse vu, pensé ou senti. Mais comme je touche à une époque remarquable de ma vie, je dois raconter, d'après des rapports soigneusement vérifiés, la série de faits qui se sont passés dans cet enfer flottant nommé *la Santa-Anna*.

Qu'on se la représente les voiles arrière, ballottée au gré des vents qui agitent ses agrès et ses amures en désordre ; pour rendre le tableau plus révoltant encore, voyez un jeune Anglais revêtu des habits de ma sœur et dont le cadavre livide est suspendu au mât de misaine. L'intérieur du bâtiment offre s'il est possible un spectacle plus horrible encore : on ne peut le

comparer qu'à une vaste boucherie mal tenue, et la comparaison est juste par cela même qu'elle répugne; de tous ceux qui sont à bord les plus heureux sont les morts.

Le parti qui avait embrassé la cause de la justice et de l'humanité avait été presque anéanti dans la lutte; et aussitôt que cette désastreuse victoire eut été décidée en faveur de Mantez, le petit nombre des survivants, et pas un n'était sans blessure, furent poignardés de sang-froid, avec la singulière exception faite par le capitaine lui-même de l'individu surnommé Cuillère-d'Argent.

Mon père était étendu dans la cabine de l'avant, souffrant de plusieurs blessures qui n'étaient nullement dangereuses, mais qui, assez profondes, lui faisaient perdre beaucoup de sang : cependant il conservait sa connaissance. William Watkins était couché sur lui, et chaque fois que le bon vieillard s'efforça de se lever, il en fut empêché par le poids du Cockney.

Ce Watkins était un homme à la fois brave, froid et rusé. Il avait combattu avec courage et succès, mais avec prudence et sans empor-

tement. Aucun des nôtres peut-être n'avait exterminé un aussi grand nombre d'ennemis, et c'était lui qui avait le moins souffert. Ayant, il est vrai, reçu plusieurs blessures, mais légères, il chercha à augmenter leur gravité en apparence, en couvrant de sang presque toute sa personne. Jouant le mieux possible le rôle d'un mort, il était couché, ainsi que je l'ai dit, sur mon père, lorsque Mantez revint après m'avoir vu échapper par la fenêtre de la cabine.

Ce misérable s'étant assuré de l'absence d'Honoria, cherchait alors à savoir ce qu'elle était devenue. Nos partisans, peu nombreux, avaient été massacrés à la hâte, et les meurtriers n'avaient pas jugé nécessaire d'en réserver un seul pour obtenir quelques renseignements. Eux-mêmes, échauffés par la victoire, faisaient peu d'attention aux questions réitérées de leur capitaine sur la donzelle. Ma mère était évanouie dans l'autre cabine; Isidora presque folle. Leurs femmes interrogées affirmèrent avec vérité qu'Honoria s'était jetée à la mer. Comme cette assertion lui semblait contredite par le témoignage de ses propres sens,

il les frappa cruellement pour les en punir.

Si Mantez, au milieu de cette terrible exaltation, eût aperçu don Julien respirant encore, il l'aurait sans doute sacrifié à sa rage; mais confondu parmi les morts, il paraissait ne plus exister. Le capitaine se croyant sûr de la soumission de ses hommes une fois l'agitation du combat calmée, craignait seulement qu'Honoria tombât entre leurs mains avant cet instant, et il la cherchait de tous côtés.

Il avait déjà inspecté les deux cabines, et il s'arrêta enfin près du monceau de corps que surmontait William Watkins. Il le considéra avec un malicieux sourire, reconnaissant en lui l'individu qui lui avait infligé deux blessures, les seules qu'il eût reçues dans la mêlée. Sans avoir entendu, ou du moins compris l'allusion que Cuillère-d'Argent avait faite à son frère en le frappant, il avait reçu de lui assez d'outrages pour céder à l'envie d'insulter ce qu'il prenait pour son cadavre.

— Misérable Anglais! s'écria-t-il en lui donnant un coup de pied, comment as-tu osé répandre le sang d'un noble Espagnol? Watkins supporta le coup avec une résignation stoïque;

mais il ne put résister à la violence de l'impulsion qui le repoussa, et laissa le corps de mon père à découvert. Ce rusé, mais au fond bienveillant Cockney, désirait sincèrement que le vieux marchand ne fût pas aperçu avant que la soif du carnage fût apaisée. Aussi, lorsqu'il crut que Mantez ne pensait plus à lui, il se traîna doucement pour reprendre sa première position. Cette action, quoique inspirée par la générosité, et exécutée habilement, ne put échapper à l'œil du capitaine.

— Comment! hérétique! pas encore en enfer! dit-il en se courbant, et faisant briller son stylet aux yeux du matelot étendu à ses pieds. Meurs.

L'ordre était alors simple, énergique et parfaitement intelligible; mais comme l'obéissance n'eût pas été sans inconvénient, Cuillère-d'Argent saisit de sa main gauche la main droite qui s'abaissait vers lui, et de l'autre pressa si fortement la gorge de l'assassin qu'il lui ôta presque la faculté de respirer, et tout-à-fait celle de parler; en une seconde Watkins renversa Mantez entre deux cadavres, et jetant les yeux autour de lui, il vit qu'il n'y avait dans la cabine que

des morts et des mourants. Ce fut le salut de son ennemi.

— Avec la permission de votre honneur, murmura Cuillère-d'Argent à son oreille en se penchant affectueusement vers lui, je vais l'expédier. Avez-vous quelque observation à faire, ou un désir à exprimer? Alors il diminua la force de sa pression.

— Arrah! ah! dit Mantez s'efforçant de pousser un cri.

— L'étau qui comprimait son cou se serra sur-le-champ, de telle sorte que son visage devint livide, et il sentit la pointe de son propre poignard pénétrer non seulement ses vêtements, mais encore les trois tissus qui forment la parure naturelle de nos corps.

— C'est mal agir, capitaine, reprit Cuillère-d'Argent; pourquoi ne conservez-vous pas le ton ordinaire de la conversation, et ne parlez-vous pas à voix basse ainsi que moi. Soyez assez bon pour me dire si vous avez quelques ordres particuliers à me donner, avant que j'embroche votre cœur avec cette délicate brochette.

Il se fit alors un terrible pacte entre l'Anglais et l'Espagnol, tous deux ouvrant à peine leurs

lèvres pour laisser passer leurs paroles. Mais celui qui dictait les conditions ne fut content que lorsqu'il eut vu et entendu le pirate jurer sur la croix de son propre stylet.

— A présent, capitaine, levez-vous, et souvenez-vous que jusqu'au débarquement, nous ne devons pas nous perdre un instant de vue.

— Et vous me servirez fidèlement jusque là?

— Certainement. — Je serai près de vous le jour et la nuit. J'assisterai à vos repas. Je m'attacherai à vous comme l'or aux doigts du misérable inspecteur du pauvre.

Don Mantez ne connaissait sûrement pas la valeur de la comparaison; mais nous devons supposer néanmoins qu'il la prit pour une forte assurance de fidélité, car il répondit qu'il était satisfait. Watkins l'aida alors à se lever tout en conservant la dague.

Les articles de ce traité arraché à la peur étaient la vie de tous les passagers existant encore, des soins immédiats aux blessés, et l'attention convenable à tous leurs besoins, l'inviolabilité de l'asile de ma sœur (aucun des deux partis n'était alors instruit de sa fuite) si elle le désirait; et ce qui était plus important

que tout le reste, Watkins devait être sur-le-champ chargé du service particulier du capitaine. Cette rapide négociation se traita en langue espagnole, que le matelot parlait presque aussi facilement que la sienne.

Il est assez difficile d'imaginer de quelle manière l'un et l'autre se proposaient d'observer ces conditions, mais elles satisfaisaient aux nécessités présentes; que peut exiger de plus la diplomatie la plus raffinée?

Au moment où mon vénérable père, qui avait été le silencieux témoin de ces conventions, se levait, et allait faire quelque judicieuse observation, cinq hommes ivres qui avaient enfoncé la tonne d'eau-de-vie, et trouvé le jeune mousse déguisé avec les vêtements d'Honoria, s'élancèrent dans la cabine avec ce malheureux enfant.

La surprise fut générale, l'exaspération de l'équipage altéré de vengeance n'avait pas de bornes; en dépit de l'intervention de William Watkins, et des feintes prières de Mantez, l'infortuné fut entraîné sur le gaillard d'avant, et suspendu à la vergue de misaine, ainsi que je l'ai déjà dit. Malgré la multitude immense de

crimes qui pesait sur l'âme de Mantez, il frissonna en voyant commettre ce meurtre inutile et révoltant.

Quoique la confusion fût extrême à bord, les moins insensés se virent forcés de faire quelque attention aux manœuvres hostiles du vaisseau américain. Ils se procurèrent assez de poudre pour charger les canons, et s'occupèrent lentement des préparatifs de défense. Mais chacun semblait agir de soi-même, et il était déjà évident qu'il n'y avait plus d'autorité reconnue.

Le premier et le second officier avaient été blessés, le troisième et le quatrième tués; la plupart des officiers en sous-ordre n'existaient plus; le petit nombre de ceux restés sains et saufs se considéraient comme des héros invincibles, et chacun d'eux se croyait digne de commander. Le chirurgien et le barbier, qui agissait en qualité d'aide du premier, étaient heureusement bien portants. Le cuisinier, bien convaincu qu'il devait veiller avec une sollicitude spéciale à la sûreté d'un individu aussi indispensable au bien-être général, s'était glissé dans sa chaudière, ce qui étant aperçu de son

marmiton, coquin de nègre qui convoitait sa place, il commença par le noyer à demi avec de l'eau salée, puis posa et attacha le couvercle afin d'empêcher ses cris d'être entendus, ensuite il alluma le feu sous la chaudière, et prit soin de le faire bouillir jusqu'à la mort.

Le misérable noir qui aimait à varier le genre de meurtre, se rua alors sur les nôtres, armé d'une broche dont il avait fait rougir l'extrémité en faveur de la circonstance ; il rencontra un destin beaucoup plus honorable qu'il ne le méritait : une balle partie des fusils de la cabine tua ce malheureux.

Il est bon de ne pas mettre en oubli le sort des personnages importants.

Lorsque tous les morts et les blessés sans espérance eurent été jetés à la mer, il ne resta d'un équipage de près de deux cents hommes qui avaient quitté Barcelone pleins de vie, que quarante-deux individus sur lesquels vingt-trois seulement étaient en état de s'acquitter d'un devoir, si toutefois ils voulaient encore en remplir quelques uns. Il était évident que le nombre n'en serait pas considérable ; car, dès qu'ils eurent débarrassé le pont des corps qui l'en-

combraient, ils semblèrent penser qu'ils avaient assez fait pour le navire, pour eux-mêmes et pour la gloire, — et ils prirent la résolution de ne rien faire de plus pour les officiers.

J'ai parlé du chirurgien de *la Santa-Anna* dans la première partie de mon récit. C'était un caractère aride et brusque, mais aussi, je pense, bienveillant et sincère; il semblait un de ces êtres qui se croient convaincus du néant de tout ce qui se rattache aux intérêts ordinaires de la vie. Tout en méprisant tous ceux qui l'entouraient, il s'empressait de leur être utile; naturellement taciturne, sa conversation, quand on le forçait à parler, était un sarcasme continuel. Zélé au point de sacrifier sa santé, il était peut-être plus habile qu'on n'avait le droit de s'y attendre dans sa position. Il avait servi dans l'armée espagnole, vaste champ pour ses talents. Un homme de cette trempe est en général susceptible. Ayant, durant le cours de sa carrière, occupé différents postes importants, tous étaient devenus pour lui une source de malheurs. Il avait entre autres choses perdu sa femme, sa fortune, une haute position à la cour; et dernièrement de forts appointements

avec le titre de chirurgien en chef de l'armée anglo-espagnole.

Depuis qu'il s'était embarqué à bord de *la Santa-Anna*, il avait éprouvé de fréquents mécontentements ; mais comme il ne pouvait pas s'éloigner dans un accès d'humeur, il les oubliait l'un après l'autre pour en ressentir de nouveaux. Au commencement de la croisière il parut s'attacher à notre famille, et en dépit de ses bizarreries nous prenions déjà du goût pour lui, lorsqu'il se choqua tout-à-coup de quelques mots d'intolérance prononcés par l'aumônier, et de cet instant il se borna à nous voir comme médecin. Il avait depuis long-temps un profond éloignement pour Mantez. Lorsque les troubles éclatèrent, ses déceptions accumulées l'avaient presque isolé du reste de l'équipage.

Au moment de l'expédition il était à l'infirmerie, occupé de quelques expériences chimiques, et tellement absorbé qu'il n'entendit pas d'abord ce qui se passait. A la fin, le feu devenant plus nourri et les cris plus perçants, il présenta sa tête chauve à l'écoutille du pont, et voyant que, semblables à autant de diables incarnés, et avec une férocité plus que diabo-

lique, nous nous coupions mutuellement la gorge, il fit signe à son adjudant le barbier de se retirer de la mêlée, puis retourna tranquillement à son poste et tint ses instruments prêts.

Mais la colère qui nous animait était sans pitié, et ne promettait pas d'avoir le moindre égard pour un ami ou un ennemi. Chacun restait à la place où il tombait, sans que nul pensât à s'informer de son état, ou à l'emporter en lieu de sûreté; aussi ses services ne furent-ils réclamés que lorsque tout fut fini; encore sa tâche fut-elle alors très allégée par la barbarie de deux ou trois matelots, qui jetèrent à la mer tous ceux dont ils jugèrent, dans leur sagesse, les blessures incurables.

La première personne confiée aux soins du señor Zurbano fut le premier lieutenant, Gomez Alfaruche. L'aumônier était près de lui. Sa blessure était mortelle; lui-même le sentait, mais une lueur d'espérance anima ses traits en apercevant Zurbano. Il était seul avec l'homme de Dieu. Qui, dans cet instant de licence, eût pu s'abaisser à servir, même quelques minutes, un mourant?

— Avez-vous donc été assez habiles pour

vous poignarder tous?...Il me semble qu'une étrange solitude règne dans le vaisseau.

— Oh! bon, excellent Zurbano, dois-je mourir?... Ces blessures sont-elles mortelles?... Regardez... regardez... l'ouverture n'est pas grande.

— Ah! Boccofugo, donnez-moi la sonde... celle d'argent... Petites, mais profondes.

— Oui, profondes... je le sens... Oh! qu'elles sont profondes!... mais elles n'atteignent pas la source de la vie... Ne pouvez-vous pas... vous si habile, si prudent... ne pouvez-vous pas les guérir?

— Mes soins ne vous seront pas nécessaires long-temps. Allons, dites vos péchés à ce saint homme, ce sera un soulagement pour vous. Pendant ce temps-là je ferai tout ce qui dépend de moi... Faites aussi ce qui dépend de vous; car, par le pouvoir de la médecine, nous n'avons ni l'un ni l'autre beaucoup de temps à perdre.

Cette froide annonce d'une fin prochaine produisit un terrible effet chez Gomez. Il avait reçu de fréquentes blessures; il s'était toujours conduit en homme; mais la certitude d'être

frappé à mort changea aussitôt le brave en poltron. Sa tête s'égara, et au milieu de ses lâches doléances, il découvrit au chirurgien et au prêtre toute la perfidie des projets de Mantez et de ses associés, contre les richesses et la vie des passagers. Zurbano écoutait en continuant de lui prodiguer ses soins avec le même calme. L'aumônier semblait pénétré d'horreur.

Il fut, en vérité, tellement stupéfait de tout ce qu'il entendait, qu'avant qu'il eût pu prononcer l'absolution, et juste à l'instant où Zurbano ajustait le dernier bandage, le pécheur leur échappa à tous deux en proférant un affreux jurement.

— Oh! malheureux que je suis! s'écria le père, Satan est trop puissant pour moi... Une de mes brebis est perdue pour toujours... J'aurais pu l'envoyer brûler durant quelques millions d'années en purgatoire, si j'étais parvenu à le confesser... mais à présent le diable possèdera Gomez Alfaruche *in sæculis sæculorum.* Satan a été trop habile pour moi.

— Ou bien les Troughtoniens trop adroits,

dit avec aigreur le disciple d'Esculape. Puis, après avoir serré ses instruments, il laissa le mort avec l'aumônier.

CHAPITRE XXVI.

Il serait trop long de décrire la désorganisation totale qui s'établit parmi l'équipage de ce malheureux vaisseau, et je m'occuperai de préférence des étranges résultats qu'elle amena. En quittant le premier lieutenant, Zurbano se rendit sans perdre de temps à la cabine, et là disparut entièrement la nonchalance du misanthrope. Mon père et don Julien furent pansés avec soin et transportés dans leurs hamacs; don Mantez reçut aussi les secours nécessaires, mais non sans avoir à entendre plus d'un sarcasme. On releva les femmes qui étaient restées étendues sur le tapis, et on leur fit comprendre qu'une plus longue prolongation de maux de

nerfs amènerait l'application de la saignée; des vésicatoires et de l'eau salée; grâce à ces expédients, ma mère et dona Isidora devinrent plus calmes.

Peu à peu une espèce d'ordre se rétablit dans la cabine, et elle reprit même quelque apparence de comfort. Zurbano s'occupa alors d'établir un poste de malades sur la partie la plus aérée du pont pour les matelots blessés; et là il eut, ainsi que le barbier, assez d'occupation pour chasser toutes les atteintes de l'ennui. A la vérité, le chirurgien et son second furent obligés de remplir auprès des malades les fonctions les plus vulgaires, toute la portion active de l'équipage ayant obtenu tout-à-coup des titres de noblesse.

L'homme qui avait pris le gouvernail après l'abdication de Watkins, n'avait pas été relevé quoique le carnage eût cessé depuis long-temps; c'est en vain qu'il appelait tous ceux qu'il apercevait; à la fin il abandonna son poste, et le bâtiment, avec toutes ses voiles garnies de bonnettes, flotta au gré des vents. Il fut heureux pour lui et les insensés qui le montaient que le ciel ne visite pas toujours l'homme dans sa

colère; la brise se calma vers le coucher du soleil, et les voiles tombèrent négligemment le long des vergues, semblables à d'anciennes bannières qu'on dépose parfois sous la voûte de quelques vieilles cathédrales.

Il sera bien, pour faire mieux comprendre ce qui me reste à dire, de passer en revue les habitants de la cabine. Ils étaient alors réduits à mon père et à don Julien, tous deux confinés dans leurs hamacs et blessés, le dernier dangereusement; lady Isidora et deux de ses femmes avaient la jouissance exclusive de la seconde cabine; les domestiques qu'on avait permis aux passagers de prendre à leur service, aussi bien que ceux qui n'étaient pas marins, amenés à bord par mon père, avaient tous péri dans la lutte ou avaient été ensuite cruellement massacrés.

Vers le soir, les deux femmes de chambre avaient si bien recouvré l'usage de leurs facultés, qu'elles allumèrent le poêle de la cabine et firent quelques préparatifs pour souper, besoin que chacun ressentait. Nous allons les laisser à présent dans ce retour vers les habitudes de la vie ordinaire.

Revenons maintenant au capitaine. Il possédait un vaisseau sans doute, mais il n'avait ni équipage ni autorité. Suivant le pacte conclu entre lui et Cuillère-d'Argent, ce dernier le suivait comme une ombre, ou, pour employer une comparaison plus convenable, comme le mauvais génie d'un auteur. Watkins s'était pourvu, en outre du stylet, d'une paire de pistolets chargés, et Mantez savait bien l'usage auquel ils seraient employés s'il se permettait quelque tentative contre la santé des habitants de la cabine.

Le premier appareil posé sur ses blessures, et après un peu de repos pris dans son berth sous la poupe, le capitaine commença à sentir le plus impératif de tous les besoins, la faim et la soif. Alors, et seulement alors, il comprit toute l'étendue de la désorganisation qui régnait à bord. Il n'y avait ni aliments préparés, ni domestiques, ni cuisiniers, ni feu. Cuillère-d'Argent l'informa tranquillement de l'état des choses; quelques biscuits, de l'eau et du vin furent tout ce qu'on put se procurer.

Lorsque les maîtres et les serviteurs se furent partagé cette faible pitance, sans observer une

grande distinction de rang, le capitaine se dirigea vers le gaillard d'arrière afin de tâcher de ressaisir son autorité. Le pont était complétement désert aussi bien que le gouvernail; le premier était encore encombré de petites voiles et de fragments de filets, quoiqu'on les eût enlevés en partie pour réunir les corps et les jeter à la mer; ce qui en restait trempait dans le sang dont le pont était couvert. C'était un affligeant et triste spectacle. Mantez regarda Watkins avec un muet désespoir.

— Vos propres œuvres, maître, fut la réponse familière qu'obtint ce coup d'œil expressif.

— Au nom de la sainte armée des martyrs, que faut-il faire? demanda le commandant désorienté.

— Faites de votre mieux, senhor, — ce sera un changement,— car vous avez fait depuis peu d'assez mauvaise besogne. Voyez qui vous pourrez envoyer aux voiles, je me charge du gouvernail.

Profitant de l'instant favorable, et aidé par les brises légères qui soufflaient encore du nord-ouest, Watkins eut bientôt placé le na-

vire dans la direction convenable. La tâche du capitaine fut moins facile; il ne se trouvait là ni contre-maître ni aide qui pût monter aux mâts, et pendant un assez long temps, nul ne fit la moindre attention à ses appels répétés. Le seul individu qui se montra fut le vieux prêtre, le père Sanvedia; il était pâle, son œil était hagard, et tandis qu'il s'avançait sur le pont, il tordait parfois ses mains d'une manière convulsive; sa douleur profonde n'avait rien d'affecté. Lorsque son regard rencontra celui du capitaine, il se recula avec horreur, se rappelant la scène dont il venait d'être témoin, et il comprit qu'il voyait dans Mantez l'auteur d'un irréparable malheur.

— Puis-je réclamer de vous quelques instants d'entretien, saint père? dit le capitaine, lui parlant pour la première fois avec respect.

— Soyez bref, mon... — Il ne put prononcer le mot fils, — et monta sur le gaillard d'arrière pour s'approcher de lui.

— Quelle nouvelle calamité, mon père, m'annoncent vos regards empreints de chagrin?

— Tout, — ce qu'il y a de pis; — le vaisseau et tout ce qu'il contient est frappé d'anathème.

— Faites-vous allusion à la perte de la plus grande partie de mon équipage par cette sanglante et détestable révolte?

— Qui les a excités à la révolte? Mais ne parlons plus de cela, pécheur; ton âme souillée de sang ne peut-elle concevoir rien de plus affreux?

— Mon premier lieutenant, le plus brave et le meilleur marin qui fût à bord, est mort il y a deux heures.

— Blasphème! en vérité c'est horrible. — Mais une sombre horreur nous entoure. — Ma conscience ne me permet pas d'appeler plus long-temps cette arche de damnés *la Santa-Anna*; c'est Anne maudite qu'il faut la nommer.

— Peut-être, mon bon père, vous figurez-vous que faute de bras nous serons tous noyés à la première tempête? ou, si la tourmente tarde à venir, que nous périrons ici de faim et de soif, chacun de nous brûlant du désir de se désaltérer avec le sang de ses compagnons? Comme vous le dites, saint père, c'est horrible.

— Bah! pures bagatelles; — n'y a-t-il pas un pardon et une rédemption pour tout ceci, sinon dans ce monde du moins dans l'autre?

—Je parle d'un crime sans expiation,—d'un péché contre le Saint-Esprit, — pour lequel il n'y a pas d'absolution dans les myriades innombrables d'années qui composent l'éternité. Apprends et frémis, en pensant au feu éternel qui t'attend, — que le cierge qui brûlait devant l'image de la Vierge a été éteint, — que ses vêtements ont été arrachés par une main impie, une pipe placée entre ses lèvres ineffables, et qu'on a poussé le sacrilége jusqu'à placer un verre de rhum dans cette main glorieuse qui doit un jour conduire les pécheurs au pied du trône d'un Dieu de miséricorde. Levant alors ses mains, il continua d'une voix plus haute : — Guerre et destruction! Je maudis, de la part de Dieu, ce vaisseau et tout ce qu'il renferme.

Durant la dernière partie du discours du prêtre, on eût pu voir la large feuille de tabac que mâchait notre ami Watkins passer rapidement d'une joue à l'autre, tandis qu'un liquide fortement coloré s'échappait à droite et à gauche de ses lèvres.

Ce n'était pas un rire franc qui sortait de la poitrine du pilote improvisé, mais une sorte de ricanement qui atteste la joie secrète d'un

triomphe. La profanation de la petite figure de cire, car tel est le nom réel d'une telle action, bien qu'elle fût commise par l'iconoclaste le plus sincère qui ait jamais existé, n'était pas l'œuvre de celui qui s'en réjouissait. Mais Watkins avait beaucoup trop d'expérience pour ne pas être convaincu qu'avec un équipage aussi faible et qui n'avait pour toute religion qu'une bigoterie fondée sur la plus profonde ignorance, l'influence, du moins, était toute-puissante.

Mantez était si atterré de l'anathème prononcé par le prêtre, qu'il ne pouvait articuler une seule parole. Entre deux dangers, le sage de ce monde choisira toujours le moindre. Agissant d'après ce principe, Watkins laissa le gouvernail se diriger lui-même, tandis qu'il alla entreprendre la tâche difficile de changer, *pro tempore*, un prêtre catholique non pas en ministre protestant, mais en second de contre-maître.

Par bonheur la brise fraîchissait alors, et le vaisseau avait le vent debout. Watkins se présenta devant le vieillard, et s'inclinant avec

respect, sollicita la faveur d'être entendu. Il ne l'obtint pas, néanmoins, avant d'avoir le plus délicatement possible arrêté de sa main goudronnée et tant soit peu coriace le volcan de malédictions.

— Il est très vrai, mon révérend père, que nous autres laïques nous sommes une troupe de damnés; mais ce n'est pas une raison pour que vous, mon bon monsieur, soyez noyé, bien que vous n'éprouviez peut-être nulle répugnance à passer ainsi dans le monde heureux qui doit être votre partage; mais nous, qui devons brûler durant toute l'éternité, nous désirons naturellement différer le départ autant que possible. Ainsi, mon bon père, pour l'amour de pauvres pécheurs tels que nous, ne nous envoyez pas dans l'autre monde cette nuit; différez en notre faveur votre propre félicité.

— Cette nuit. — Ne parlez-vous pas de cette nuit? Comment puis-je l'empêcher? Malgré l'austérité de ma vie, il ne me convient pas d'être présomptueux. Ce que nous savons du purgatoire n'est certes pas agréable, et il ne

serait pas décent qu'un ministre des autels partît sans être muni du dernier des sept sacrements.

A l'instant même, le mât de perroquet se rompit avec fracas, et les voiles pendantes, semblables aux ailes brisées d'un vautour, présageaient un prochain naufrage. Le signe était manifeste pour tout homme qui avait de l'expérience.

— Vous seul pouvez nous sauver. Le peu d'hommes qui nous restent se sont enivrés de sang d'abord, de rhum ensuite, et la vanité leur a complétement tourné la tête. Ils sont tous devenus *dons ;* nul ne veut obéir, et il est de toute nécessité que les plus sobres d'entre eux montent aux mâts pour raccourcir les voiles. Maudissez avec un cierge et un livre leur infâme paresse ; car, croyez-en un vieux marin, si vous ne les faites pas monter, nous serons tous dans quelques heures au fond de la mer.

Le père Sanvedia alla s'acquitter de sa mission avec une grande promptitude, si l'on considère son âge et ses infirmités, et Mantez resta abîmé dans ses réflexions sur le nouvel associé

qu'il s'était donné ; tandis que celui-ci, sans faire la moindre attention à lui, retournait paisiblement au gouvernail, où il ne tarda pas à remettre le vaisseau en bon chemin.

Nous devons prévenir le lecteur que nous nous sommes borné jusqu'à présent et que nous continuerons dans la suite à donner seulement le sens des conversations de Cuillère-d'Argent en espagnol; leur singulier et grotesque cachet étant intraduisible.

Il était néanmoins devenu, et à son propre étonnement, un personnage important. Malgré toute sa finesse, il n'avait pas prévu l'étrange mais très naturel cours que l'affaire avait pris; il ne concevait pas que Mantez eût été tout-à-coup réduit au rôle de zéro sur son bord. Lorsqu'il avait conclu avec lui le bizarre traité que nous avons rapporté, il se proposait seulement de surveiller toutes ses actions, d'épier chacune de ses paroles, et de le poignarder au moindre outrage qu'il se permettrait contre un membre de ma famille ou l'un des habitants de la cabine.

Quoique bien loins d'être dans leur état ordinaire, sept matelots purent grimper au mât;

mais aucun d'eux ne voulut toucher aux agrès ni exécuter la manœuvre d'où leur vie dépendait, sans avoir fait une protestation constatant qu'un tel acte ne le faisait pas déroger à ses droits récemment acquis, — droits du *far niente* si chers à un Espagnol.

Après trois heures d'affreux jurements, les voiles garnies de leurs bonnettes furent amenées sur le pont, et celles du mât de perroquet ferlées. Il eût été inutile de placer les ris aux voiles de perroquet tant Watkins les tenait abaissées ; les sept Espagnols s'en retournèrent alors, tout glorieux, reprendre leur place auprès de leurs camarades. Suivant en quelque manière leur exemple, Watkins laissa le timon, et alla dans la cabine de Mantez ; là, se se plaçant en face de lui, ils commencèrent leur repas dans le plus profond silence, et en se jetant l'un l'autre de farouches regards.

CHAPITRE XXVII.

La Sainte-Anna était le temple de la Liberté; chacun ne faisait que ce qui lui plaisait; le peu de marins qui survivaient, savaient qu'ils ne pouvaient suffire à tous, en conséquence ils prirent le parti de ne rien faire. La mort était devant eux, mais elle semblait encore éloignée. Le soleil brillait, l'air était doux et calme. La journée se passait à faire la sieste, si cela leur convenait, puis la nuit était consacrée aux plaisir de la table, — agréables passe-temps pour messieurs les Espagnols. Ils avaient trouvé une patrie sur l'Océan, et ils disaient qu'ils y demeureraient long-temps et ne la quitteraient plus. Ne plus la quitter, si ce n'est pour une tombe humide, était fort probable,

mais y rester, fût-ce pour un espace très court, l'était beaucoup moins. Chacun suivait cependant les désirs de son propre cœur, et quant à présent tout était tranquillle.

Le vaisseau parcourait une route non encore frayée, sous des latitudes de vents calmes et variables; on ne faisait aucun calcul, personne ne prenait le gouvernail, si ce n'est pour s'amuser un instant. Watkins était parvenu à force de travail à débarrasser et à nettoyer le pont, et les femmes de ma mère soignaient la grande cabine; ces deux endroits exceptés, toutes les autres parties du vaisseau restaient dans la plus affreuse malpropreté.

On ne peut nier la douceur d'un genre de vie semblable, car l'équipage n'avait rien à faire, ou plutôt ne faisait rien autre chose que boire, manger, dormir et fumer, le tout entremêlé de longues séances au jeu.

Les jours, les semaines s'écoulaient ainsi; mon père et don Julien étaient rétablis, et les deux senoras n'avaient plus d'autres souffrances que celles de l'âme. De petites coteries s'étaient formées, indépendantes l'une de l'autre, et souvent même hostiles; car chacun prenait

ce qui lui convenait, et choisissait dans la cale les provisions les plus à son gré; les plus prévoyants de la bande commençaient à faire de secrets accaparements; et quant à l'argent, au lieu d'être saisi par Mantez et ses officiers, chaque matelot en avait pillé ce qu'il avait pu. De tous les conspirateurs, deux seuls existaient encore, le capitaine et le second lieutenant.

Pour ajouter à toutes les misères, il devint bientôt évident que le bon sens de l'aumônier n'avait pu résister au choc qu'il avait éprouvé. A d'incohérentes menaces de vengeance succédèrent d'effrayantes macérations et les jeûnes les plus austères, qui, joints à la continuelle exaltation religieuse de son esprit, achevèrent de troubler son cerveau. Il cessa de jeûner et de se flageller, mais il errait sans cesse sur les ponts, n'accordant au sommeil que de courts instants, et s'y livrant partout où il se trouvait. Il devint bientôt un objet digne de pitié; mais on eût dit qu'en compensation de la raison qu'il avait perdue, une éloquence surnaturelle lui avait été donnée. — Quelle force elle prêtait à ses paroles! Sa voix perçante proférant les malédictions les plus terribles, les reproches les

plus amers, résonnait au milieu du silence de la nuit, et le criminel réveillé en sursaut était forcé d'entendre qu'il n'y avait plus d'espoir pour lui ni dans ce monde ni dans l'autre.

William Watkins, voyant à quel point le capitaine était devenu inoffensif, cessa par degrés de le surveiller, et finit par abandonner à son orgueil castillan le soin de faire son propre lit et de préparer ses aliments, réservant tous ses soins et ses attentions personnelles à mon père et à ses compagnons. Le señor Zurbano et le barbier vinrent aussi se réunir à eux; et comme le dernier, malgré sa profession, ne se refusait pas à être utile, les habitants de la cabine se trouvaient dans une position assez supportable. Ils s'isolèrent presque entièrement du reste de l'équipage, et venaient seulement prendre l'air quelquefois, assez tard dans la soirée, sur le gaillard d'arrière.

Soit l'effet des courants inférieurs, ou des brises du nord, qui ne furent cependant que modérées, le navire se dirigeait avec rapidité vers les latitudes septentrionales. Il s'éloignait véritablement de la Nouvelle-Orléans aussi vite qu'il lui était possible. Supposons mainte-

nant cinq semaines écoulées dans l'état de choses que je viens de décrire, et nous raconterons la scène dont la cabine devint le théâtre.

Mais avant de commencer, je dois dire à quel point une liberté entière, l'absence de toute autorité, avaient mis en évidence les bizarreries et les folies cachées qui, selon quelques savants, sont l'apanage de tous les hommes. Le caractère de chaque individu se dessina fortement. Mon père, qui possédait une tête bien organisée, se montrait à peu près le même, peut-être un peu plus méthodique, et avec une nuance de vivacité et d'aigreur étrangère à son caractère. Ceci posé, afin de prévenir toute imputation d'exagération, je continuerai.

C'était l'heure qui précède le coucher du soleil, et qui est en général la plus belle de la journée. Le calme régnait, la mer se montrait unie et brillante comme un miroir poli, excepté quand çà et là, ce que les bergers amoureux nomment un doux zéphir, et les marins une patte de chat, se jouait à la surface de l'eau et disparaissait l'instant d'après. L'air était frais

et léger, et les sabords étant ouverts, un courant de cette pure atmosphère circulait dans la cabine. Peut-être n'eût-on pas rencontré dans la circonférence d'une centaine de mille, d'aussi agréables brises que celles qui s'agitaient autour de la table de M. Troughton. Il était assis au haut de la table, et le señor Zurbano au bas. Ce dernier était complétement absorbé par le soin d'ajouter de copieuses notes à un manuscrit déjà très volumineux. Près de lui, mais assis un peu en arrière, de façon à ce qu'on ne pût pas dire qu'il était placé à la même table, quoique sa tête y fût appuyée, était le barbier, tantôt fixant ses petits yeux gris sur son ample pitance de rhum et d'eau, tantôt les levant avec une silencieuse admiration sur les doigts agiles de son maître. Cet homme était le plus heureux de la compagnie ; il avait cette foi exquise dans la sagesse du chirurgien, qui le portait à se sentir à l'abri de tout danger quand il était à côté de lui.

Ma noble mère était où une bonne femme devrait être toujours, à la droite de son mari. Grave et triste, elle laissait glisser entre ses doigts les grains d'un chapelet, et l'on enten-

dait parfois son ardente prière. Penché sur l'épaule gauche de mon père, était notre ami le Cockney, Cuillère-d'Argent, familier mais respectueux, conduisant tout avec une feinte humilité; n'osant pas se placer à côté de mon père, mais assez bien avec lui et avec lui-même, pour se hasarder avec une aimable aisance à vider son verre et à le remplir chaque fois que bon lui semblait, — et le bordeaux était excellent en vérité. En s'appuyant sur l'épaule de mon père, il avait l'air de nonchalante insouciance que prend un page gâté; de plus il était devenu un oracle.

Auprès l'un de l'autre, mornes et chagrins, siégaient don Julien et Isidora. La coupe du cavalier restait intacte; pâle, l'œil hagard, on voyait que l'espérance avait fui loin de lui. Isidora était belle encore; mais ce n'est pas son fiancé qui occupe sa pensée; des préjugés religieux, de concert avec une affection non partagée, avaient entièrement éteint les faibles traces de son ancienne tendresse. Ces deux cousins s'étaient expliqués avec une noble franchise, s'avouant mutuellement que leur amour n'existait plus, tout en protestant que

leur amitié s'était accrue. Dans leur profonde indifférence ils ne désiraient plus rien, — pas même ce terme final par excellence, — la mort.

Mais si ces individus étaient tous plus ou moins sombres, il s'en trouvait un parmi eux qui formait un contraste frappant, dont le sourire grimaçant était inépuisable et continuel; car même en dormant il souriait en retrouvant dans ses rêves sa vision chérie. Il se vantait de n'exister que pour l'*amour* et *la bagatelle*. Son costume étalait tout l'*outré* d'un *petit-maître* accompli, c'est-à-dire la caricature d'une caricature. Ainsi que ses compagnons il avait préféré vivre dans l'oisiveté, et à califourchon sur son dada, il s'acheminait aux enfers.

C'était le second lieutenant, connu sous le nom d'Auguste Epaminondas de Montmorenci; nom imposant et sans doute imposé aussi: *c'est tout égal*. L'homme en était content, et il serait mort pour le défendre, justement parce que ce n'était pas le sien. Agé d'environ trente ans, grand, assez bien fait, il était d'une laideur de singe, qui s'augmentait encore lors-

qu'il minaudait, ce qu'il appelait se donner de l'expression. S'insinuer dans le cercle de la cabine eût été un miracle pour tout autre que pour lui-même, mais il avait un vocabulaire admirable pour tous ses vices. Il était trop homme d'honneur pour essayer de cacher qu'il avait pris part à la conspiration des pirates dont le but était la ruine de mon père; mais il appelait cela une petite étourderie; il supplia mon excellent père de considérer sa jeunesse, et de lui pardonner pour l'amour des dames auxquelles il était dévoué d'une façon toute spéciale. Il avait renoncé à la société de don Mantez. — C'était une bassesse : il sollicita en conséquence la faveur d'être considéré comme un hôte privilégié; — il essayerait de se rendre agréable; — il ne savait pas en vérité ce qui pouvait lui manquer. Bref on consentit à le recevoir. — Les infortunés passagers ne pouvaient se suffire à eux-mêmes.

Je dois encore ajouter que la porte de la cabine était fortement barricadée, tous les hommes armés; le table couverte de vins et de liqueurs, accompagnés de conserves, d'olives et de fruits secs, leur assaisonnement de rigueur.

Le groupe se complétait par les deux femmes espagnoles qui, assises à terre, la tête de l'une appuyée sur la tête de l'autre, se livraient assidûment à un genre d'occupation bien connu dans l'Ibérie.

— Les chances sont terriblement contre nous, monsieur Watkins, dit M. Troughton, regardant par-dessus son épaule le Cockney.

— Je vous demande pardon, je ne suis ni monsieur ni Don, — tant que je porte ma longue jaquette, — simplement Watkins, s'il vous plaît, — ou ce méchant Will par abréviation.

— Mais comment ceci finira-t-il, Watkins? Mon père et moi nous faisions la même question justement au même instant, quoique nos positions fussent très différentes.

— Aussi vrai que j'aime à prendre mes aises et à me faire un gîte confortable, — je vous dirai, gouverneur, que ceci finira certainement d'une de ces façons : — Si nous ne sommes pas tous noyés avant peu, l'un de ces coquins d'ivrognes mettra le feu à la coque, et nous rôtira, et si notre affaire ne se fait ni par l'eau, ni par le feu, — pourquoi l'acier ne s'en chargerait-il pas? — Ces vermisseaux étrangers

peuvent devenir fous une belle nuit et frapper tous les fils de nos mères, — les ladies comprises, bien entendu; et si nous ne sommes ni brûlés, ni noyés, ni poignardés, — nous mourrons tous de faim d'ici à cinq mois, aussi sûr que la barbe est faite pour l'homme.

Cet entretien avait lieu en anglais pour ne pas alarmer les dames.

— Ceci vous semble-t-il consolant, ami Watkins? Je suis sûr que vous-même ne croyez pas à tous ces désastres.

— Que je sois heureux si je n'y crois pas! fut la courte mais solennelle réponse.

— Alors vous courez après le bonheur par une étrange route. Si nous pouvions seulement engager ces gens à travailler, ne pensez-vous pas que, malgré la pesanteur du vaisseau, nous pourrions atteindre quelque port civilisé?

— Certainement.

— Au nom de la sûreté de tous, par quel moyen les y décider?

— Aucun n'est praticable. Il n'y a pas une âme à bord qui veuille obéir. Si master Ardent était ici, il pourrait y avoir quelque poisson à frire, — et encore, — je sais à peine ce

qu'il pourrait faire. Des êtres pareils ne travaillent pas par affection, nous ne pouvons pas les mener par la crainte. — Ce chapelain seul.... et c'est un diable.

— Mais ne pourrait-on pas leur inspirer des craintes pour leur propre sûreté?

— Ils ne craignent rien. Chacun remplit sa valise de vos beaux doublons, puis tant qu'ils voient le ciel sur leurs têtes et l'eau sous leurs pieds, ils se confient aux chapitres des chances.

— Quelles chances peuvent-ils espérer?

— La première est qu'ils se croient sûrs de rencontrer quelque navire, ils comptent alors monter à l'abordage et faire le bâtiment un, — humph! — ce rustique mot des avocats. La seule chose sensée qu'ils aient faite c'est de grimper tour à tour au haut du mât pour faire le guet; alors ils se figurent tous qu'ils ne sont pas loin des îles occidentales, ils croient les apercevoir! mais ils se gardent bien de prendre les canots. — Chacun pense alors de quelle manière il a fait sa fortune; — il se demande s'il peut échapper au gibet. Bref ce qu'ils désirent le moins au monde, c'est d'arriver dans

un port, où il se trouve des lois, de grandes perruques et des potences.

— Vous êtes un rusé garçon, Watkins; vous vous seriez enrichi en faisant le commerce : il doit y avoir encore plusieurs années de bonheur en réserve pour vous; ne nous décourageons pas, et Dieu nous aidera. Ne voyez-vous pas ce fanfaron enveloppé dans son manteau vert? Mantez est hors de la question; — ne pourrait-on décider l'équipage à lui obéir?

— Il n'est bon à rien, — à rien, señor. Le compère possède trois caisses de vos doublons qu'il tient soigneusement cachées. Il craint tout autant que les autres d'entrer dans un port; — de plus, tous ces gredins se moquent de lui.

— Prenez vous-même le commandement.

— De pis en pis, ils verraient que je ne sais pas naviguer; — en outre, je suis un hérétique. Si vous pouviez obtenir du se or Zurbano, et il peut le faire à un cheveu près, de nous dire environ où nous sommes, je pense qu'à tort ou à travers je pourrais tenir le vaisseau en bonne route. — Mais n'importe ce qui arrive,

John Espagnol travaillera demain, — et le travail sera chaud.

Zurbano tiré de son occupation, — qui l'avait absorbé plus que de coutume, — car il avait pris un dégoût profond pour M. de Montmorenci, — se mêla à l'entretien, et l'idée de Watkins lui fut communiquée en espagnol. Heureusement qu'en consultant ses éphémérides, le lendemain se trouva un jour propice pour une observation lunaire; et quelque peu habile que fût le Cockney, il était très capable de prendre la hauteur du soleil, et de lire sur son cadran les degrés et les secondes, quand Zurbano criait : Arrête !

Mon père avait souvent cherché à s'expliquer l'apathie que montrait le chirurgien au milieu de périls si imminents; — il saisit enfin le fil d'une nature assez étrange. L'inertie s'appuyait sur deux motifs : l'un était son indifférence actuelle sur le sort de sa propre personne, car il avait fini par se prendre lui-même en dégoût; l'autre, qu'ayant tiré son horoscope en conjonction avec celui de don Mantez, — on ignore par quel procédé, — il était arrivé à la conviction qu'il était destiné à le disséquer

pour l'amour de la science, après qu'il aurait été pendu.

Durant ce temps, Auguste Epaminondas avait débité aux dames mille folies qu'il prenait pour des galanteries ; mais comme elles étaient tout-à-fait dépourvues d'esprit et de verve ; nous ne consignerons pas ici les phrases de ce bel Adonis de mer.

Mantez, le misérable Mantez, abandonné, évité de tous, errait sur ce bord qu'il avait commandé, tel qu'un lépreux banni de la société. Peu à peu la négligence de son extérieur forma un contraste parfait avec le soin minutieux que le second lieutenant accordait à son propre individu. Et chaque fois que Montmorenci, s'enivrant maintenant d'une grandeur imaginaire, passait auprès de lui, il respirait un flacon ou affectait de se pincer les narines.

Il était vraiment « tombé, tombé, tombé de sa haute splendeur, » et il eût été beaucoup plus heureux pour lui, « de rester baigné dans son sang : » il aurait ainsi évité quelques mois d'intolérable misère.

La conférence de la cabine terminée, et le

soleil couché, les dames, accompagnées par les gentlemen, vinrent faire leur courte apparition sur le gaillard d'arrière. C'était l'heure de triomphe d'Auguste; il roucoulait, faisait la roue, souriait, saluait, puis saluait et souriait encore. Parfois il était assez ridicule pour arracher un sourire à la désolée dona Isidora. En ces rares et mémorables occasions, il se hissait sur la pointe du pied, allongeait le cou comme un coq qui vient de remporter une victoire, et se proclamait plus heureux qu'un mortel. Cependant, il ne méritait pas la corde.

CHAPITRE XXVIII.

Le lendemain, vers midi, les mutins virent, à leur grande surprise, le chirurgien et Cuillère-d'Argent prendre la hauteur du soleil, et leur étonnement s'accrut encore en voyant les mêmes individus s'occuper sur les quatre heures du soir d'un calcul lunaire.

Watkins devint sur-le-champ un grand homme; les Espagnols l'entourèrent, et le prièrent avec force marques de considération de leur dire où ils étaient. Mais notre ami fut sombre et mystérieux; il désirait les effrayer, et les amener ainsi à quelque chose approchant de la soumission. En conséquence, il leur fit entendre qu'ils se trouvaient balancés entre les tropiques, dans un endroit où les courants

étant toujours plus forts que les vents, les retenaient dans leurs cercles. Il les engagea ensuite à plus d'activité, les assurant qu'il ne désirait pas plus qu'eux-mêmes conduire le bâtiment dans aucun port, mais qu'il voudrait aborder à quelque terre inhabitée, assez proche seulement des demeures des hommes pour être à l'abri du danger d'y mourir de faim.

Mais connaissant ses relations avec les passagers, ils l'écoutèrent comme un ennemi; — ceux qui se chargèrent de porter la parole dirent qu'ils préféraient la certitude de rencontrer quelque navire, de s'y embarquer, et d'abandonner *la Santa Anna.*

— Ainsi, mes magnificos, riposta le Cockney indigné, vous ne voulez décidément pas travailler.

Ils répliquèrent, *unâ voce*, qu'ils étaient tous nés hidalgos, quoique l'adversité les eût obligés d'échanger pour un temps le costume de gentlemen contre celui de matelots; — que l'argent seul leur manquait pour faire valoir leur position sociale, et qu'à présent qu'ils en avaient, le diable pouvait travailler si bon lui semblait, mais qu'eux ne feraient rien.

Watkins essaya alors d'argumenter doucement avec eux sur leur droit à leur nouvelle propriété, non qu'il espérât le moins du monde les engager à restituer un maravédis, — car la restitution répugne même aux honnêtes gens, — mais simplement pour s'assurer sous quel point de vue ils considéraient eux-mêmes leur friponnerie.

La forteresse était inébranlable sur ce point; — ils avaient pris, à ce qu'ils pensaient, une position inexpugnable. Suivant eux, le naufrage du navire était un fait accompli, par lequel ils étaient dégagés de tous leurs serments. Ce qu'ils avaient pris était à eux par le droit de la guerre, et leur appartenait tout aussi bien que le butin d'une ville prise d'assaut au soldat. Lorsque les coquins croient avoir les lois de leur côté, malheur à la probité!

Watkins leur dit avec un sourire ironique, qu'il espérait les voir vivre des centaines d'années dans la jouissance de biens si justement acquis, — mais qu'il avait un pressentiment que les señors ne mèneraient pas une vie tout-à-fait aussi paisible qu'ils s'en flattaient. Il leur promettait, — avec l'aide de Dieu, la dose d'exer-

cice nécessaire à leur santé, — peut-être même un peu plus forte que besoin serait. Les hidalgos ne se fatiguèrent pas à se moquer de lui, les uns s'endormirent, les autres se mirent à fumer.

Le soir en conférant avec mon père, Zurbano l'assura que le vaisseau se trouvait latitude 15° 45′ Sud, et environ 25° 40′ Est longitude, et qu'une direction ouest-sud-ouest était la meilleure qu'on pût adopter, devant nous conduire à Rio-Janeiro, ou, si nous n'étions pas assez heureux pour atteindre ce port, nous mettre sur la route des colonies anglaises, aux Indes-Orientales. Rencontrer un navire de la Grande Bretagne, c'était notre salut, — peut-être aussi justice nous serait-elle rendue.

Walkins fut consulté sur la meilleure manière de garnir le vaisseau de ses voiles. Afin de vivre plus en repos, les Espagnols avaient étendu le mât de perroquet sur le pont ; les voiles des trois huniers étaient roulées depuis plusieurs semaines ainsi que les petites voiles, mais très imparfaitement, et elles pendaient sur les vergues inférieures dans un désordre admirable.

Watkins leur déclara alors qu'ils devaient faire eux-mêmes tout ce qu'ils voulaient qui fût fait, et disait la vérité. M. Troughton, qui n'avait jamais désespéré, répondit qu'ils verraient ce qu'ils pourraient faire ; et Auguste Épaminondas, étant invité à se joindre à eux, promit de les aider pour l'amour des dames. Le vent alisé qui soufflait alors était faible, mais favorable. Ainsi, mon père, Zurbano, le barbier et le second lieutenant se rendirent au gaillard d'avant, sous les ordres de William Watkins. Les dames offrirent de mettre aussi la main à l'œuvre, mais leurs services ne furent pas acceptés.

Le peu d'Espagnols qui étaient sur le pont considérèrent avec une muette surprise ces cinq individus qui au moyen de câbles et avec beaucoup de peine parvinrent à hisser le grand foc; la misaine leur donna peu d'embarras en comparaison, mais il fallut près d'une demi-heure de travail pénible pour garnir de voiles la grande hune. Le navire se trouvait ainsi avec le vent en poupe et dans une bonne direction ; à un ou deux points près, et on était sûr, en continuant à la suivre, de tomber sur la route

des Indes. Watkins avait le projet de passer ses heures de loisir à la barre; — lorsqu'il n'y était pas, le bâtiment se dirigeait lui-même.

Cette petite manœuvre effectuée, le groupe retourna à la cabine dans une disposition d'esprit beaucoup meilleure. Don Julien ne les avait pas accompagnés, les dames n'ayant pas voulu rester sans protecteur. Après maintes tentatives infructueuses, M. de Montmorenci fut obligé de battre en retraite; au moment où Cuillère-d'Argent se retirait aussi, il pria mon père de lui permettre de revenir avant la nuit pour lui rendre compte de l'état du vaisseau.

Il rentra bientôt dans une agitation fort peu philosophique. Les Espagnols, mécontents de la nouvelle manière d'agir des habitants de la cabine, s'étaient réveillés de leur engourdissement au point d'enlever la voile de misaine, le grand foc, et de baisser de nouveau la grande hune.

Ils terminèrent ces mesures vindicatives en coupant la drosse du gouvernail.

Pas un des gentlemen ne se coucha cette nuit; aidés par Cuillère-d'Argent, ils approvi-

sionnèrent la cabine d'aliments et d'eau, mirent leurs armes en bon ordre, et complétèrent leur magasin de munitions.

Le lendemain se passa comme à l'ordinaire, — don Mantez restant à l'écart, et l'équipage se chauffant au soleil.

Dans la soirée, Watkins dit à mon père de ne pas s'inquiéter, quelque bruit qu'il pût entendre, mais de rassurer les dames et d'être convaincu que tout était bien. — Laissez, dit-il, vos portes barricadées et ne craignez rien.

Vers onze heures du soir, Cuillère-d'Argent se rendit à la poupe et entama un monologue. La lune brillait, calme et majestueuse, il aurait pu dire : « O toi reine argentée ! » mais frappant la main sur ses vêtements déchirés, il s'écria : — La vermine ! et ils ne veulent pas travailler ! Ils ne le veulent pas ! et ces insectes-là mangent. — Il faut qu'on se mette à l'ouvrage, non pas les femmes, que Dieu bénisse leurs petites mains délicates ! — Nous sommes dans de beaux draps, un chat dans une terrine d'eau bouillante serait plus heureux que nous. — Ah ! Marie Est ! Marie Est ! c'est vous qui me valez tout cela. — Je vais vous en donner, mes pigeons ! — Vi-

vons tandis que nous le pouvons, et je vous assure que nous ne mourrons que quand nous ne pourrons l'empêcher. — Qui va là? — je pense qu'ils sont tous confortables maintenant; qui faut-il appeler le premier?

Watkins descendit sur le pont et y trouva le vieux prêtre faisant ses rondes lugubres, et versant un torrent continuel de malédictions. Ce fut en vain que Watkins essaya de lui persuader d'aller se reposer, — il n'obtint en échange de son attention que des injures; — il se décida alors à le faire concourir à son plan; c'était un noble coadjuteur, grâce à la vigueur de ses poumons.

— Tout le monde aux pompes! — le vaisseau fait eau, — cinq pieds d'eau dans la cale, — tout le monde! tout le monde! voie d'eau, — voie d'eau!

Ces cris effrayants furent répétés en écho par la voix perçante du prêtre, qui au nombre des causes de sa folie comptait une hydrophobie parfaite. Les misérables arrivèrent les uns après les autres pour apprendre qu'ils étaient au moment d'être noyés. Des matelots descendirent, le puits fut sondé, — la terrible nou-

velle n'était que trop vraie, — l'eau les gagnait. Le service de la pompe s'organisa sur-le-champ, et chacun se mit au travail avec l'activité que donne la certitude du péril.

Watkins montra d'abord plus de zèle que personne, mais tout-à-coup il déclara qu'il venait de se donner un effort dans l'épaule et il sortit des rangs. L'eau baissait un peu, — fort peu; — quelques hommes quittèrent la pompe pour chercher l'endroit d'où elle venait, — on ne put le découvrir. Don Mantez et Montmorenci, partageant la frayeur générale, prirent aussi part au travail. Watkins, les voyant tous occupés d'une manière si méritoire, s'éloigna, non pas sans avoir laissé deviner par sa contenance combien il souffrait.

Les Espagnols travaillèrent toute la nuit, et lorsque le jour parut, l'eau avait diminué de moitié. Afin qu'elle n'augmentât pas, ils furent obligés de se diviser en deux troupes; l'une se reposait et prenait à la dérobée quelques minutes de sommeil, tandis que l'autre pompait.

Depuis lors *la Santa-Anna* devint une flottante prison où l'on se livrait à un travail excessif. Watkins continua de porter son bras

en écharpe, et l'on observa que chaque fois qu'il éprouvait une contrariété l'eau ne manquait jamais de s'accroître, et le travail de devenir intolérable.—Quant aux passagers de la cabine, ils déclarèrent d'une voix unanime, ainsi que le chirurgien et le barbier, qu'ils étaient ennuyés de la vie et ne cherchaient pas à la prolonger d'une heure;— qu'ils étaient prêts et résignés à périr aussitôt qu'il plairait à Dieu et aux gentlemen des *pompes*.

CHAPITRE XXIX.

J'ai toujours admiré avec quel merveilleux talent l'homme réussit à entourer de malheurs sa propre existence et celle de ses semblables. Il importe peu que ces créatures faites à l'image de Dieu soient entassées les unes sur les autres dans les rues étroites d'une cité populeuse, ou qu'un territoire plus vaste qu'un royaume d'Europe soit le partage de quelque tribu consistant en quarante ou cinquante Indiens; ils se persécuteront également, et ils feront tout ce qu'ils pourront pour se donner mutuellement un avant-goût de cet enfer, auquel ils font ou ne font pas croire.

Le cœur de l'homme est d'une corruption désespérante; — il est naturellement menteur

et la vérité n'est pas en lui. On ne peut s'empêcher de considérer comme un fait surprenant, et une grande preuve de l'intervention d'une providence bienveillante, que cet animal vil, despote et belliqueux, végète encore sur la terre. Je crois fermement que des races nombreuses ont été détruites par leurs propres vices, et peut-être étaient-elles supérieures en facultés morales et physiques à toutes celles qui existent maintenant. Mais, tels que nous sommes, notre existence est, je pense, un des plus forts arguments en faveur d'une action miraculeuse et divine. La réalité du genre humain m'a fortifié dans la foi.

Puis-je avoir aucune autre opinion en racontant les horreurs que les passagers de *la Santa-Anna* ont volontairement attirées sur leurs propres têtes?

Plus de cinq mois se sont écoulés, les éléments ont été prospères, et le malheureux vaisseau flotte encore, jouet de tous les vents. Il flotte, mais le naufrage l'attend, et il n'a plus à bord qu'une troupe de squelettes. Sous cette terrible épreuve les jeunes gens sont devenus gris, et ceux d'un âge mûr, chauves.

Cependant chacun d'eux se croit fortuné, et s'imagine que chaque jour qui se lève sur leur misère est celui qui va leur amener un sauveur, et avec lui la santé et le bonheur.

Trois fois, tandisque le vieux navire dansait gaiement avec les fils de la tempête, ses antiques côtes craquèrent et des bruits surnaturels s'échappèrent de son corps poudreux; — on eût dit qu'il venait de recevoir une étincelle de vie à le voir bondir et s'élancer en avant, comme s'il eût voulu rivaliser avec les vents impétueux. La rapidité était terrible, et nul n'osait assister à cette terrible lutte avec l'Océan. Ses ponts étaient déserts; — aucune main ne dirigeait sa course, — je me trompe, — il y avait un guide, méprisé il est vrai, — c'était le criminel échappé de prison. Depuis long-temps il avait réparé la drosse du gouvernail, et dans ces occasions redoutables, durant les heures d'une longue nuit, il se tenait à la barre solitaire, et fier, il dirigeait cette course furieuse. « En avant, en avant! » criait-il. — Ferme au milieu des éléments déchaînés, cet homme isolé et abandonné de tous, veillait seul sur le vaisseau agonisant. Il cherchait le

destin, — il fuyait ces latitudes dont le calme était la mort. Son sein se gonflait, lorsque seul il conduisait cette masse immense et les misérables poltrons qu'elle renfermait. Ses vœux appelaient également l'écueil caché sous les rocs, les récifs, ou le tournoyant tourbillon. — En avant, en avant! était son cri; — et dans ses années de décrépitude, dans les jours de ses rêveries, la vieille enchanteresse obéissait noblement. Pour elle la tempête était une fête nocturne.

Mais la tourmente avait passé, des centaines de milles avaient été parcourus avec la rapidité d'une flèche lancée par la bise du nord-est; et cependant personne, sur ce vaisseau dévoué, ne savait ou n'avait envie de savoir où il se trouvait. Nombreux étaient les méfaits commis; plus d'une fois la main d'un meurtrier avait été rougie par le sang, et la table commune avait été plus d'une fois souillée par le crime inattendu d'un assassin.

Dix-sept individus existaient encore; tels que des ombres, ils se traînaient au soleil, ou se disputaient languissamment les restes infects des provisions qui leur restaient encore. Mal-

gré cet état d'affaissement, le poignard qu'ils portaient à leur côté brillait souvent dans leurs mains débiles; et ce qui leur manquait en vigueur était suppléé par la haine diabolique qu'exprimaient leurs yeux caves et ternes.

Mais tout ceci n'est qu'un faible abrégé des horreurs qui, semblables à des démons émancipés, s'offraient à leur imagination le jour et la nuit. William Watkins lui-même les avait pris en pitié, et depuis long-temps ne les obligeait plus à épuiser le reste de leurs forces au travail pénible des pompes.

Non seulement ce vaisseau semblait abandonné du ciel et de la terre, mais tous les animaux paraissaient, par je ne sais quelle fatalité, éviter cette arche de misère et les misérables criminels qu'elle contenait.

Moi aussi, j'avais été à son bord, et la malédiction de ma présence reposait sur lui; mais ceux qui s'y trouvaient encore avaient cherché assidûment leur propre condamnation. Ils avaient grièvement péché, et la punition était proportionnée à l'offense. — Ceux qui étaient

morts les premiers étaient heureux en comparaison.

Plongerons-nous plus avant dans cet abîme d'infortunes? La Providence avait recouvert les souffrances du prêtre du manteau protecteur de la folie; il ne sentait pas son propre malheur, et il errait çà et là, prophétisant toujours, s'inquiétant peu vraiment de l'endroit où il reposerait sa tête, ou de l'aliment qui nourrirait son corps. Pour toute nourriture il prenait ce qu'on lui offrait; et quoiqu'il donnât toujours en échange une assurance de damnation éternelle, et que les offres ne devinssent que trop rares, il finit par refuser sa portion. Il était mort depuis trois mois. On eût dit que son âme était enveloppée dans de profondes ténèbres; cependant, peu d'heures avant d'expirer, sa raison lui fut rendue.

Mais alors il sentit l'effroi de la tombe,— pour lui c'était l'incommensurable Océan. Entouré dans ses derniers moments par mes parents, don Julien, Isidore et le sombre et distrait Zurbano, sa bouche s'ouvrit enfin pour bénir, et il sembla, pour la première fois, être l'homme de Dieu. Les traits sévères de Zur-

bano s'adoucirent, et ses lèvres frissonnèrent lorsque le mourant l'exhorta, avec l'affection d'un frère, à renoncer à son incrédulité et à adopter une croyance, n'importe laquelle, pourvu qu'elle eût l'assurance de la rédemption pour base. Cette sincère et soudaine tolérance fit une profonde impression sur tous les assistants, et produisit un effet étonnant sur ma mère. Elle fut depuis moins bonne catholique et meilleure chrétienne.

Cette bienveillance inattendue, cette absence de bigoterie toucha tellement Cuillière-d'Argent, qu'il dit : — Avec le bon plaisir de votre révérence, et si cela pouvait lui être agréable, je mettrais une chandelle allumée devant la petite dame, — et je sais où trouver un flacon d'excellente huile, avec laquelle on pourrait frotter votre révérence, afin qu'elle glissât, saine et sauve, à travers les doigts de quelque petit diable, qui pourrait être assez méchant pour chercher à l'entraîner dans ce petit enfer — que vous appelez, je crois, purgatoire.

— Non, mon cher ami, ces choses ne me semblent plus que de puériles vanités. Lors-

que je paraîtrai devant le Seigneur et que j'étendrai ma main vers lui, je ne pense pas qu'il remarque une légère tache d'huile; et quant au cierge, si l'image eût eu en elle-même quelque puissance, elle l'aurait conservée, si elle l'avait désiré. L'onction qui peut m'être utile à présent, est celle qu'inspirent de pieuses pensées, et le flambeau est celui de la rédemption, par lequel tous les hommes doivent être sauvés. Mais ne pensez pas, mon ami, que je meurs en apostat; je désire reposer, purifié, dans le sein de mon église. Un seul vœu me reste encore à exprimer; approchez-vous de moi, Watkins, car je sens ma voix faiblir.

— J'entends fort bien votre révérence.

— Même à travers les voiles épais dont la bonté divine avait entouré mon esprit, j'ai quelquefois observé qu'en vous seul semble encore exister la prudence du serpent. Tout mon être frémit à la pensée d'avoir l'Océan pour tombe. — Que mes os reposent dans la terre, — n'importe où, — sur un sol bénit, s'il est possible. — Ce n'est pas là, mes amis, un préjugé de bigoterie, mais de décence; —

qu'au moins ils soient sur la terre. — Le sable le plus aride, le rocher le plus stérile, me semblent mille fois préférables à ces eaux froides et profondes. — Et la seule idée le pénétrait d'un tel effroi, que durant quelques instants tous crurent qu'il avait cessé de vivre.

S'apercevant qu'il respirait encore, le Cockney se penchant vers lui, dit avec un bégaiement très étranger à sa prononciation habituelle : — Ne craignez rien, votre révérence, chaque homme a son goût ; — je ne répéterai pas le proverbe, — ce n'est pas le moment. Ne craignez rien, — si la barque touche à terre, et que Cuillière-d'Argent, ainsi qu'ils m'appellent, conserve assez d'air dans sa poitrine, et assez de force dans ses bras, — soyez sûr qu'il vous creusera une tombe délicate et confortable, où vous serez à l'abri du froid sous quatre pieds de bonne terre. — Peut-être bien qu'une fleur s'élèvera un jour à cette place.

— Je vous remercie ; — je vous bénis.

— N'oubliez pas cela, père, — et soyez bien tranquille, — au moment même où le dernier soupir sera sorti de votre corps, je le coudrai

dans votre hamac, à la mode des marins de Bristol, — et je le mettrai en réserve dans un lieu où l'humidité ne pourra pas vous atteindre, ni les rats (que le ciel confonde leur impertinence!) vous ronger le bout du pied (que le ciel les confonde! ai-je dit, car ils m'ont mordu les jambes la nuit dernière, à moi qui vis encore); votre révérence peut maintenant mourir paisible, et comme un chrétien.

Cette étrange promesse, faite dans un bizarre mélange d'espagnol et d'anglais, sembla adoucir les angoisses du mourant; peu après il exhala tranquillement le dernier soupir, sans avoir prononcé d'autres paroles.

William Watkins fut fidèle à l'engagement qu'il avait pris. Après avoir cousu soigneusement le corps dans un hamac, il l'envelopa dans une voile, et le hissa au haut du mât où il resta fort tranquillement pendant le reste du voyage.

CHAPITRE XXX.

Nous devons à présent dire quelques mots sur la position de l'auteur de toutes ces infortunes, le commandant de *la SantaAnna*, don Roderic Mantez. Il n'existe pas une plus grande différence entre les attributs d'un homme, comme individu, qu'entre ces qualités par lesquelles il estcapable de sentir l'affliction.—Les uns portent légèrement les plus grands maux, d'autres plient sous le faix des peines les plus légères.

Un ancien philosophe a dit que la douleur physique est le plus intolérable de tous les maux. Celui qui pensait ainsi a dû être un grand philosophe, doué d'une pureté d'esprit presque inconcevable. L'angoisse d'un mal sera

toujours plus ou moins forte, suivant l'irritabilité du sujet qui l'éprouve.

Les esprits lourds et portés à l'apathie penseront toujours avec notre philosophe que les peines du corps sont les plus insupportables : les poltrons et les âmes abjectes appartiennent aussi à cette classe. Ils aimeraient mieux être injuriés sur la place publique, insultés par le bourreau, voir le déshonneur souiller leur famille, que de recevoir une douzaine de caresses du chat à neuf queues. Pour des êtres semblables, la douleur corporelle est le pire de tous les maux. Les âmes très pures doivent, ainsi que je l'ai déjà dit, partager la même opinion, mais par des causes fort différentes. Les souffrances mentales excessives n'ont aucun accès vers elles ; tous les passages sont fermés. La religion, la pitié, un sentiment de justice, défendent toutes les issues. Ne pouvant même pas imaginer les crimes que d'autres commettent, le remords et les sentiments qui portent avec eux un aiguillon mortel, leur sont inconnus. Ils n'ont donc rien à craindre, si ce n'est la torture physique, et ils peuvent bien affirmer, dans leur impossibilité d'en connaître

acune autre, « que la douleur corporelle est le plus intolérable de tous les maux. » Ainsi les extrêmes se rencontrent, — et l'on retrouve la même pensée dans l'homme bon par excellence et dans celui qui est entièrement dépravé.

Mais laissons parler ceux qu'agitent l'ambition, l'amour, la vengeance ; — écoutons les dernières paroles des criminels ; — prêtons l'oreille au désir du brigand enfermé dans un cachot. Quelle torture pourrait produire une souffrance égale à la leur? L'assassin courrait à la question joyeux et triomphant, — si à ce prix le meurtre pouvait n'être pas commis. L'avare, parvenu au terme de sa carrière, ferait de bon cœur le sacrifice de ses membres pour échapper au supplice de quitter la moindre parcelle de ce métal qui, dans ses mains, est un trésor inutile.

Connaissant tout ceci, je puis, — et le lecteur peut aussi concevoir une faible portion de l'angoisse qui déchirait sans relâche le cœur de don Mantez. Là tous les chemins étaient ouverts à la torture morale. Il était orgueilleux, — et il se voyait l'objet du mépris général.

Ambitieux, — et le plan pour lequel il avait joué son âme immortelle et souillé sa main de plus d'un meurtre, — n'avait attiré sur lui que honte et ignominie. Il était avare, et il voyait cet or pour lequel il avait tout risqué en la possession de ceux qu'il considérait comme les plus vils de tous les êtres. Lui-même était l'objet de leur dédain.

Le genre d'humiliation le plus sensible aux hommes ne lui avait pas été épargné : son amour aussi avait été méprisé. Mais bien qu'il fût comme brisé sous ce conflit de passions déçues, la soif de la vengeance vivait encore en lui; c'était le seul soutien de son existence, le seul lien qui maintenant retînt encore cette âme de boue dans ce corps presque épuisé.

Il se confina presque entièrement dans sa cabine, sous la poupe. Nul n'allait l'y chercher, — et à l'instar des animaux carnassiers, qui sont à la fois lâches et impurs, il ne sortait que la nuit pour chercher les aliments nécessaires, ce qu'il ne faisait qu'à de longs intervalles, ayant soin de se pourvoir pour plusieurs jours. Dans ces rares occasions néanmoins il recueillait du peu de gens qu'il

rencontrait les témoignages du plus profond mépris : c'était lui qu'ils accusaient de toutes leurs misères, et il était pour tous un objet de degoût et d'horreur.

A l'époque où nous sommes, j'ai peu de choses à dire de mon père. Un découragement paisible et burlesque s'était emparé de lui. Il mangeait, buvait bien, et sa mélancolie prenait chaque jour une teinte plus comique. Il se livrait sans relâche à l'examen de ses livres, et, après avoir arrêté le compte de chaque page de son registre, il avait écrit en-tête du passif, en lettres capitales : — Dépensé en mésaventures fâcheuses, au bord de *la Santa-Anna*, — la somme couvrait juste l'immense chiffre de l'actif formant toute sa fortune. C'est ainsi qu'il établissait sa balance.

Il avait alors pris un goût prodigieux pour Cuillère-d'Argent, et, non content de causer avec lui, il l'admettait à sa table. Il le considérait comme un fripon en miniature, un de ces drôles qui volent six pence avec plaisir, s'ils en trouvent l'occasion, et qui garderaient fidèlement un dépôt de plusieurs milliers de louis. Je suis fort tenté de croire que sans les escar-

mouches que le Cockney livrait aux sentiments de mon père, celui-ci aurait succombé sous le poids de ses infortunes.

Pour passer le temps il apprit à mon excellent père à jouer aux dames, et l'initia à tous les mystères du margouillet. Il était non seulement amusant mais encore surprenant dans ses descriptions de la foire de Croydon et de West-End, dont il parlait en répandant un profond mépris sur celle de St-Bartholomée, selon lui, aussi commune que vulgaire, et faite pour des badauds. Puis venaient ensuite les confidences de son amour pour Marie Est, et Watkins était d'autant plus amusant qu'il était sentimental. Il rendait en outre une infinité de services. Par je ne sais quel moyen il avait conservé toute sa vigueur, et comme il ne paraissait jamais sans une paire de pistolets chargés, placés ostensiblement dans sa ceinture, il était craint et même obéi par l'équipage, alors à demi mort de faim, il se moquait de leurs coutelas, et il avait pris soin de s'emparer de tout ce qui restait de poudre. Les matelots réunis n'eussent pas réussi à forcer la cabine.

Sa prudence n'avait pas oublié les vivres ; après une traversée de six mois la cabine était encore bien approvisionnée; depuis long-temps il vivait avec ma famille sur le pied d'une égalité parfaite.

Deux mots suffiront sur ma mère : soutenue par l'enthousiasme religieux le plus élevé, et croyant son fils en sûreté, elle supportait ses nombreuses infortunes avec la même sérénité qu'une pénitence imposée par un confesseur chéri et respecté ; l'empreinte d'une douce résignation animait toujours ses traits; on se sentait consolé en la regardant, en voyant l'heureux sourire avec lequel elle accueillait les plaisanteries de son mari, — elle se réjouissait de sa gaieté, — car elle ne pouvait pas comprendre une seule de leurs paroles, lors même qu'ils ne s'entretenaient pas en anglais.

Don Julien languissait comme un faucon retenu en cage. Il aurait pu être grand dans l'activité de la vie; il était faible dans la souffrance. Ses blessures, plus dangereuses que celles de Watkins, s'étaient guéries lentement. Il était aigri, et parfois à charge aux autres

aussi bien qu'à lui-même. Souvent la fantaisie lui prenait de violer la réclusion de don Mantez, sans meilleur motif que de risquer une entreprise qui eût pu lui coûter la vie; car Mantez était assez scélérat pour le frapper par derrière. Une semblable disposition d'esprit et des circonstances de ce genre ne sont pas favorables à l'amour. Isidora et lui réfléchirent sur leurposition, et devinrent très raisonnables, sur ce point du moins.

Le changement et la faiblesse de lady Isidora avaient d'abord fait des progrès effrayants. Mais vers la fin de sa détention sur ce malheureux navire, elle se ranima d'une manière surprenante. Sa taille cessa d'être courbée et amaigrie; ses joues se colorèrent; elle agaça Cuillère-d'Argent, bien que ce meuble utile n'approchât jamais de ses lèvres; elle se moqua d'Auguste Epaminondas. De plus, elle s'occupa du pauvre Julien, le plaisantait quand il était chagrin, et se disputait avec lui quand il était raisonnable.— Elle causait avec ma mère, et affectait de comprendre les bons mots de mon père.

Mais elle parut former une alliance plus

étroite avec le senhor Zurbano. Elle le raillait sans pitié sur ses antipathies soudaines, et le défiait d'en prendre contre elle-même. Elle pariait à coup sûr; car en échange des doux instants qu'il lui devait, il lui eût volontiers enseigné la chimie, et même la physiologie. Elle refusa, mais elle se livra avec ardeur à l'étude de l'astrologie,—non pas qu'elle y ajoutât foi, — mais il était si agréable de se sentir en santé à l'abri de cette dangereuse science, de recevoir l'assurance que Mantez serait pendu et disséqué par Zurbano. Comme ce dernier avait juré trois fois qu'il ne dépècerait les membres du mécréant que lorsqu'ils seraient sur la terre ferme, il en résultait que la figure patibulaire de l'ex-commandant offrait à la senora une lueur d'espoir qu'elle saisissait avec avidité.

Ceci était le côté brillant du tableau, — le seul; — tout le reste n'était que peines et misères, sans aucun mélange. Deux hordes composées, l'une d'êtres réels, et l'autre d'êtres imaginaires, avaient fait irruption à bord, et glaçaient d'effroi les malheureux matelots. Les uns étaient des rats d'une grosseur énorme, et

multipliés à l'infini; les autres, des légions de fantômes qui apparaissaient à tous les coins après le coucher du soleil. De ces fléaux, le plus grand n'était pas celui qui existait réellement. En mettant les choses au pire, les rats pouvaient se manger; — mais un esprit qu'en faire? — un bon prêtre peut le chasser, et non s'en nourrir; le seul remède qu'il puisse fournir contre la faim, c'est de faire mourir les gens de frayeur.

Le sceptique par excellence, celui qui ne voulait croire à rien autre chose qu'a l'astrologie, ne put s'empêcher d'avouer que dans le silence de la nuit il avait entendu parfois des bruits étranges et surnaturels. Des insectes aussi, d'une dimension si grande qu'ils semblaient devoir mériter un autre nom, disputaient aux hommes une portion du territoire des ponts inférieurs. Ils devinrent si féconds, et se montrèrent sous des formes tellement étranges, que Zurbano commença à soupçonner de nouvelles et spontanées créations qui menaçaient de rendre plus hideux encore le séjour de *la SantaAnna*. L'imagination égarée des matelots expliqua autrement ces phéno-

mènes; — ils crurent sans la moindre difficulté que les âmes de leurs camarades défunts avaient été forcées de prendre ces corps, et de faire ainsi une partie de leur pénitence du purgatoire.

Watkins riait sous cape tout en cherchant à fortifier ces croyances superstitieuses; il haïssait la bande entière avec une animosité et une énergie dignes de figurer dans une guerre de religion.

Le navire continuait à se balancer languissamment sur les vagues, lorsqu'enfin on aperçut un petit brick. L'agitation et l'émotion furent extrêmes, sur-le-champ des signaux de détresse furent faits et suspendus dans tous les endroits où l'on pouvait espérer qu'ils seraient vus; les uns rougissaient et pâlissaient tour à tour, — d'autres tremblaient. — Pour la première fois les Espagnols montrèrent de l'activité, en dépit de la chaleur et de leur paresse; chacun préparait son histoire et tâchait de s'assurer un trésor acquis d'une façon peu légale. Les malles étaient entourées de doubles et triples cordes, et les sacs pressés au point d'en suffoquer. Leurs jours filés d'or et de soie allaient commencer,

— chacun pensait au coin de terre qu'il préférait; — là il établirait ses pénates, et il s'avancerait vers la tombe entouré de paix, de bonheur et d'aisance.

Don Mantez sortit de sa retraite et jeta un coup d'œil d'envie sur l'autorité qu'il n'osait pas encore reprendre. Il se livra à l'espoir que d'ici à une heure les esprits rebelles qui s'étaient révoltés contre lui seraient de nouveau réduits à l'obéissance, forcés de restituer ce qu'ils avaient pris, et que par conséquent toutes les richesses qui se trouvaient à bord redeviendraient sa propriété.

Lui aussi avait sa version toute faite; ses passagers avaient suborné une partie de l'équipage, et s'étaient révoltés contre lui. Sans doute il y avait des chefs dans ce bâtiment qui venait si rapidement vers eux, et sa cause était celle de tous ceux qui ont l'autorité entre les mains. Tout fier de sa propre importance il se tenait en évidence sur le tillac, il avait repris tous les insignes de son rang. Il portait son plus bel uniforme (j'ai déjà dit qu'il était officier dans la marine espagnole), les épaulettes brillaient sur ses épaules, et son grand chapeau à cornes

se balançait majestueusement au gré du vent.

Nul ne pensait alors aux passagers, à ces hommes injuriés et dépouillés, dont la vie même avait couru de si grands risques. Les maîtres des doublons et du vaisseau étaient déterminés à les abandonner, et si on ne pouvait les laisser à bord de *la Santa-Anna* à demi détruite, de les désavouer ou de les accuser des crimes qu'eux-mêmes avaient commis. Dans cette conjoncture le doucereux et élégant Auguste Épaminondas de Montmorenci déserta le parti qui pouvait se vantre de compter des femmes dans ses rangs. Toute son attention se porta à entourer d'une surabondance de cordes trois caisses très fortes et très lourdes ; il les traîna ensuite sur le passavant, toutes prêtes à faire le saut, puis les couvrant de sa personne parfumée et parée, il attendit.

Mais Cuillère-d'Argent appartenait à une autre classe que celle où figurait Montmorenci; il n'avait pas touché un seul doublon, — il n'avait pas même pris son salaire ; — la récompense était plus loin, il resta avec notre famille. Eux n'avaient pas de trésors à mettre en sûreté, — rien à offrir à l'étranger, qui s'approchait,

que le simple récit de leurs outrages. L'espoir cependant ranima leurs fronts, une courte prière s'éleva vers le ciel pour leur délivrance, et ils osèrent espérer encore des jours plus heureux.

Il est quatre heures du soir, trois heures de jour restent encore, on touche au moment du salut; le brick s'avance à pleines voiles, il est élégant mais petit, beaucoup ne pourront pas être sauvés. — Comme leurs cœurs palpitent dans leurs poitrines! ils montent dans les agrès, — quelques uns plus hardis et aussi inquiets se placent à la hune et au mât de misaine. Nul n'approche du grand mât, — le corps du vieux prêtre le défend; — ils pensent qu'après tout l'Océan pourra bien être sa tombe: qui voudrait s'embarrasser de quelques os desséchés?

L'équipage du brick a observé et observe encore *la Santa-Anna*, il est évident que son extérieur lui plaît peu; — une voile se plie, une autre ensuite, — désespoir! la nuit s'approche! ont-ils tous des cœurs de marbre?

Le doute et le découragement s'emparent des Espagnols; — le brick ne se dirige plus vers eux, ils sont en panne, et l'on peut voir distinc-

tement ses officiers considérant les naufragés à travers leurs lunettes. Il est clair qu'ils ne savent que faire d'un si vaste débris. Ils aperçoivent d'étranges phénomènes, — des plantes grimpantes et des lichens s'entortillent autour des cordages en désordre, et l'on entrevoit de tous côtés des fragments de végétation.

Puis, ceux qu'on voit errer sur cette ruine sont eux-mêmes si maigres, si pâles ! Il est évident qu'ils veulent agir avec prudence; — la peste peut être à bord; — il se peut que l'équipage soit caché et nombreux, — que tous ces signes de détresse ne soient qu'un piége : ils doivent agir avec circonspection.

Ce délai en apparence si barbare porte jusqu'à la frénésie le désespoir de nos gens ; — ils agitent leurs bras ; — ils gesticulent comme des fous furieux, mais en réponse à ces violentes démonstrations, le temps d'arrêt est rompu, et le pavillon américain flotte majestueusement agité par la brise.

Ceci ne semble qu'une dérision : — à quoi bon ces signaux diplomatiques ? ne sont-ils pas chrétiens et des marins en danger? N'ont-ils pas les pavillons anglais et espagnol hissés au

haut de leur mât ; celui de la Grande-Bretagne avec l'Union penché, en signe de grande détresse ?

Au lieu d'accourir les bras ouverts avec des aliments pour l'affamé, des remèdes pour le malade et des secours pour tous, on les voit prendre leurs armes ; — les piques d'abordage brillent sur les ponts, et l'on voit étinceler les lames des coutelas tandis que le matelot soigneux en examine la pointe.

Le temps s'écoule, le soleil touche à l'horizon, — il n'y aura pas de lune cette nuit, — et le crépuscule ne durera que peu de minutes dans ces régions. Ont-ils changé d'avis? Non, — un sentiment généreux semble prévaloir. Ils ont aperçu qu'il se trouvait des femmes à bord, — ils ont vu leurs bras gracieux s'étendre en suppliant vers eux, et des gages de paix sont arborés. Qui peut résister à la prière d'une femme ? Le brick n'hésiste plus, — il garnit sa grande hune, et glisse doucement vers le bâtiment naufragé.

— Vite, vite, — il n'y a pas une seconde à perdre ; — les merveilles de l'Océan sont nombreuses, ils ont différé trop long-temps. —

Pour la première fois depuis leur sortie du port, un épais brouillard s'élève comme évoqué par leur mauvais génie, il apparaît sous le vent, il semble se mouvoir en sens contraire; il enveloppe *la Santa-Anna* d'un vaste linceul. De profondes ténèbres couvrent au même instant l'horizon, le vent passe subitement au point opposé du compas, et soulève les vagues surprises de cette tourmente improvisée.

L'obscurité venue sans transition était totale; le brick doit sans doute avoir été pris en arrière, car les deux vaisseaux ne se rencontreront plus. Les matelots du léger brick auront plus d'un conte à faire au sujet d'un grand navire rencontré dans les latitudes méridionales. Ils disserteront des heures entières sur ses agrès délabrés, — ses flancs couverts de mousse, — ses mâts tournés en sens opposés, — ses voiles sales et déchirées pendantes en festons bizarres. Mais l'étonnement de l'auditoire redoublera lorsqu'ils parleront des figures fantastiques qu'ils ont aperçue; c'étaient des esprits, — car n'ont-ils pas vu entre autres un dandy parisien se promener sur le pont, en pantalon vert clair et en habit bleu de ciel; — pour ne rien dire de

l'homme qui portait un uniforme complet d'un genre tout nouveau. Puis il y avait là de belles femmes dont les bras étaient d'une blancheur qui surpasse celle des mortelles, et de vieux gentlemen avec des perruques poudrées et des lunettes ; — que pouvait être ce navire si ce n'est l'asile d'âmes tourmentées?

L'auditeur n'est-il pas convaincu ? Que dira-t-il lorsqu'il entendra l'honnête matelot offrir de jurer sur sa bible de famille, — et remarquez que c'est un homme religieux, qui a bien élevé ses enfants, — qu'il l'a vu, de ses propres yeux, disparaître dans un nuage de fumée noire et épaisse ; — puis quelle affreuse tempête suivit sa disparition !

Bien des convertis furent faits à la croyance du vaisseau fantôme, et les bons marins ne doutèrent pas pluslong-temps que le voltigeur hollandais ne fût une vérité.

Les cris de désespoir qui s'élevèrent à bord de *la Santa-Anna* furent terribles, lorsque le banc de brouillard enleva tout espoir aux voyageurs. Ils ne sentirent pas le vent qui s'élevait subitement ; ils s'écrièrent, maudirent, versèrent des pleurs, et s'écrièrent encore ;

mais leurs efforts furent vains, leurs cris furent inutiles.

Mantez se jeta la tête la première du couronnement du vaisseau, et se frappa le front sur les planches du pont. Il n'osait pas espérer davantage. Les miracles s'élevaient contre lui, et il abandonna toute pensée de temporiser avec l'éternelle justice. Il ne devait plus rentrer dans le sein d'une société civilisée. Aucune occasion ne lui serait plus offerte de convertir ses péchés en pénitences, et de séduire par son or le prêtre tout-puissant qui pourrait l'absoudre. C'était un de ces hommes de mauvaise foi avec eux-mêmes, et qui croient pouvoir tromper celui qui lit au fond des cœurs, en vivant à leur fantaisie jusqu'au moment où l'âge rend l'existence moins agréable, puis remettent le reste de leurs tristes jours et de leurs biens entre les mains du ministre chargé d'être leur intermédiaire auprès de la Divinité. Dans cette horrible nuit, cette fausse mais attrayante espérance l'abandonna pour jamais.

Auguste Epaminondas de Montmorenci supporta différemment sa mauvaise fortune. Au milieu d'une bordée de jurements, il remplit

ses coffres outre-mesure en s'écriant que c'était toute la *fortune de la guerre*, ajusta les boucles de ses cheveux que l'épais brouillard avait dérangées, puis fredonnant *vive la bagatelle!* il demanda humblement la permission de rendre ses devoirs aux dames.

La plus grande partie de l'équipage veilla toute la nuit sur le pont. Le matin suivant on n'apercevait rien autour de soi, excepté le ciel sombre et les eaux furieuses.

CHAPITRE XXXI.

Laissons *la Santa-Anna*, qui n'était guère plus que les déplorables débris d'un bâtiment naufragé, ballottés par les longues ondulations des vagues de l'Océan méridional, avec sa cargaison vivante de misère.

Retournons maintenant à l'île d'Honoria, — car j'avais déterminé que l'endroit où je me trouvais était une île, — l'empire futur que mon imagination destinait à Honoria. J'avais déjà tracé le plan de la forme du gouvernement du pays; j'avais pieusement résolu de vivre jusqu'à un âge très avancé, — assez longtemps pour voir ma quatrième et même ma cinquième génération me rendre autour de

mon trône l'hommage dû par des enfants à leur père, et par des sujets à leur souverain. Je laisserais à mes descendants, comme un legs inappréciable, une constitution et un code de lois qu'on ne pourrait presque sans impiété songer à enfreindre. J'avais décidé que le gouvernement d'Honoria serait, du moins pendant quelques générations, strictement patriarcal, — c'est-à-dire absolu ; et que, lorsque l'empire commencerait à compter une population nombreuse, il deviendrait une monarchie, ayant des classes privilégiées, des communautés jouissant de droits indépendants, et des lois fixes qui protègeraient les sujets et qui seraient obligatoires pour le pouvoir dominant.

Je n'avais pas dessein d'aller plus loin ; cependant une chose à laquelle j'étais complétement déterminé, c'était que la dignité royale fût assurée à perpétuité à mes descendants en ligne directe ; et que nul mérite, quelque transcendant qu'il fût, nulle sagesse, quelque profonde qu'elle pût être, ne troublassent jamais l'ordre de succession au trône. Mais j'avais les yeux tellement fixés sur un avenir magnifique, que j'oubliais totalement que le plus humble

balayeur de rues de ce royaume imaginaire, qui serait en possession de mon trône, serait un de mes descendants en ligne directe. Bien certainement, si Adam vivait encore, il devrait regarder les enfants de ses enfants presque du même œil, quant au rang et quant au droit abstrait de l'un à dominer sur l'autre.

Quoique j'admette tout cela, je n'en suis pas moins partisan du droit de primogéniture. J'étais moi-même un despote, quoique le nombre de mes sujets fût peu nombreux, et je puis voir fort aisément que ce monde et tout ce qu'il contient a été fait pour les premiers nés des premiers nés à jamais et à jamais. Ce qui me surprend beaucoup, c'est que la nature ne fasse pas une attention suffisante à ce principe fondamental, plein d'une sagesse impénétrable, et qu'elle ne rende pas toujours le fils aîné le plus fort, le plus noble et le plus vertueux. S'il lui plaît de créer des cadets, elle n'a pas besoin, suivant moi, de leur donner une âme ambitieuse, et de les douer de vertus extraordinaires de corps ou d'esprit. J'en suis sûr, d'après l'habitude que j'ai eue de réfléchir profondément sur ce sujet, et parce que,

quelque humble que soit cet exemple, j'étais le premier né de la maison Troughton et compagnie.

Tandis que je faisais force réflexions de cette espèce, Bounder et moi nous suivions tranquillement et à loisir le cours de la rivière sur sa rive droite. Je l'avais déjà nommée le Jug pour deux raisons : la première en honneur de la fidélité et des excellentes qualités de Jugurtha ; l'autre, parce que les noms des grandes rivières étant destinés à être si souvent dans la bouche de tant de monde, doivent toujours être courts, afin que la langue ait plus de facilité à les prononcer.

Je faisais de temps en temps de courtes excursions dans les bois et dans les prairies, cherchant inutilement mes sujets, mais sans en trouver un seul. Cette fois, quand la nuit tomba, je remarquai que la rivière prenait un autre caractère ; la largeur de son lit s'augmentait à un tel point, qu'elle formait une sorte de lac; mais l'eau en était si basse, qu'un baquet à blanchissage aurait pu seul y flotter. Cette vue porta un coup terrible à mes espérances. Je tremblai en songeant combien ces

bas-fonds gêneraient le commerce dans mon futur royaume, et combien peu de ressources le produit des douanes offrirait à mon trésor.

Sur cette vaste étendue d'eau, on voyait percer des fragments de rochers en si grand nombre, et si près les uns des autres, qu'on aurait pu s'en servir pour passer la rivière à pied sec. Le cours de l'eau était lent à traverser ces pierres, mais elle était pure et limpide, et elle coulait sur un fond de rocher.

Je résolus de passer la nuit sur la rive droite du Jug, de le traverser le lendemain matin, et de continuer mon voyage sur la rive gauche.

Le matin arriva, revêtu de toute sa gloire, comme c'est l'ordinaire dans ces climats. Après m'être baigné et avoir déjeuné, je commençai à passer le gué, le cœur léger et le pied ferme. C'était vraiment un travail fatigant, car il me fallait tantôt marcher dans l'eau, tantôt grimper sur des rochers. Bounder fit le passage plus aisément, car il s'inquiétait peu des rochers, et quand il en rencontrait un, il en faisait le tour à la nage, et il ne quitta pas l'eau un seul instant. Enfin nous nous trouvâmes

sur l'autre rive, et dans un pays, s'il est possible, encore plus beau que celui que nous quittions. Nous continuâmes à marcher gaiement. Je voyais déjà en imagination des grandes routes, — de jolies chaumières éparses çà et là, — des pâturages couverts de bestiaux, — des terres bien cultivées, — et dans le lointain les clochers de quelques villes. Réellement nous ne sommes jamais plus heureux que lorsque nous nous trompons nous-mêmes.

Peu de temps après avoir passé le gué, je vis que la rivière se resserrait dans son lit, et que le cours en était plus rapide, sans être impétueux. On ne pouvait en calculer la vitesse que par la vue du bois ou d'autres objets qui flottaient sur la surface. L'eau semblait couler sur un plan incliné; et les rives, de chaque côté, avaient plus d'élévation.

A mesure que j'avançais, la rivière coulait sur un terrain plus bas, tandis que celui sur lequel je marchais semblait conserver partout le même niveau. Ses rives ne s'approchaient plus de l'eau par une pente inclinée : elles étaient perpendiculaires; l'eau se trouvait de

plus en plus resserrée entre elles, et elle avait la rapidité d'un torrent.

Deux ou trois milles plus loin, la mer,— une mer ouverte, immense, sans limites,— s'offrit tout-à-coup à mes yeux; j'arrivai à l'extrémité de la terre. Elle finissait par un promontoire élevé, dont la mer baignait la base à deux cents pieds au moins au-dessous de moi. La rivière rétrécie, et devenue presque un torrent, se précipitait dans la mer entre les rochers comme une cataracte écumante; et jusqu'à une assez longue distance ses eaux blanches semblaient refuser de s'amalgamer avec les vagues bleues de l'Océan. Elle avait déjà formé plusieurs bancs de sable à son embouchure, et ils en divisaient les eaux d'une manière pittoresque.

Tel était le Jug jusqu'à son embouchure. Ce fleuve n'était encore qu'un jeune enfant de la nature : il lui faudrait des siècles pour qu'il pût se creuser un lit navigable, et, comme notre Tamise, se jeter majestueusement dans le sein de son éternité, l'Océan.

Comme, malgré l'ardeur de mon imagina-

tion, je ne pouvais m'attendre à vivre assez long-temps pour voir ce fleuve devenir navigable, je repris le chemin de notre habitation avec des idées un peu moins exaltées.

Chemin faisant, je réfléchis que songer à creuser un canot à l'aide du feu, ou à construire une barque pour voguer sur cette rivière, ce ne serait que du temps perdu pour Jugurtha et pour moi. Nous avions déjà lancé sur l'eau une sorte de long tonneau qui nous servait à la traverser quand nous le désirions, et cela nous suffisait pour placer et retirer les nasses d'osier que nous mettions au milieu de son lit.

Je résolus donc, pour le présent, de me contenter de l'état actuel de ma marine royale. Je retournai à notre habitation en suivant la rive gauche de la rivière; je fis quelques excursions dans l'intérieur; mais je ne découvris pas le moindre vestige qui annonçât l'existence d'habitants dans ce pays, et je vis que je n'avais guère de chance de ramener avec moi une femme pour Jugurtha.

Le quatrième jour après mon départ, deux heures avant le coucher du soleil, Bounder et

moi nous sortîmes du bois, précisément en face de notre habitation, — je devrais plutôt dire de la capitale de mon empire. Honoria et Jugurtha me cherchaient de leur côté de la rivière, et le nègre s'était placé sur une des plus hautes branches d'un grand arbre. Ce fut le bruit que fit Bounder en se jetant dans l'eau qui me fit apercevoir. Jugurtha se hâta de descendre de son observatoire, et sa descente fut si rapide, que c'était presque une chute. Cependant, malgré toute cette précipitation, Honoria avait détaché le coracle, et l'avait conduit jusqu'au milieu de la rivière, avant que mon ami noir fût arrivé au bord de l'eau.

Quel moment de transport, que celui où ma sœur et moi nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre et nous nous embrassâmes ! Si je la serrai dans les miens un peu trop long-temps, si cet embrassement avait quelque chose de trop passionné pour n'être que l'effet d'une affection fraternelle, c'est une erreur que je suis sûr que le ciel m'a pardonnée, en faveur du grand motif qui m'occupait alors entièrement. La pauvre Honoria ! la joie de me revoir l'empêchait de pleurer, et le besoin de pleurer ne lui

permettait pas de se livrer à sa joie. Nous prîmes tous deux les rames; nous fûmes bientôt sur la rive, je reçus le tribut d'affection de Jugurtha, et le moment de cette réunion fut un des plus heureux de ma vie.

La beauté d'Honoria me parut plus radieuse que jamais. Il est impossible que les charmes d'aucune des filles d'Ève l'aient jamais emporté sur les siens. Je l'avais vue sous une variété infinie de costumes, toujours entourée de ce halo de gloire que nous nous figurons appartenir exclusivement aux essences célestes, mais il me sembla qu'aucun n'avait jamais pu lui aller mieux que celui qu'elle s'était fabriqué elle-même avec les riches fourrures et les plumes superbes que lui avaient fournies les soins prévoyants de Jugurtha. Elle paraissait moitié amazone, moitié ange.

J'aime la parure; elle a sa poésie. Qui pourrait la mépriser, si ce n'est un sauvage ou un brigand? Honoria joignait au génie d'invention le goût le plus pur. Elle avait dans son âme le miroir de la vérité qui y réfléchissait tout ce qui était réellement beau. Elle ne pouvait placer sur une table les choses les plus commu-

nes, sans les mettre dans la position qui les fît voir sous le jour le plus avantageux. Je ne l'ai jamais vue, même dans les circonstances les plus difficiles, faire un geste qui manquât de grâce ; on n'aurait pu la placer sous un point de vue gauche ou ridicule.

Jugurtha lui-même éprouvait l'influence de sa présence, et il avait pris quelque chose de ses manières. Grand, sec et maigre, il déployait plus de force que de grâce. Son air sérieux avait je ne sais quoi de gauche, et la gaieté le faisait tomber dans le grotesque : mais à présent, une sorte de dignité marquait ses moments les plus graves ; et dans les démonstrations les plus extravagantes de sa joie, tous ses gestes étaient en harmonie.

Avec le discernement le plus délicat de ce qui était beau, juste et aimable, Honoria n'aurait plus été elle-même si elle n'eût pas été la femme la plus parfaite et la plus pure, en esprit, en pensées et en actions.

CHAPITRE XXXII.

Je passai alors près d'un mois de bonheur dans notre habitation. Tout mon être éprouvait une sensation confuse moins transcendante de félicité. Nous travaillions sans nous fatiguer; nous projetions de nouvelles améliorations; nous passions toute la journée à rire et à nous égayer. Je fis à ma sœur un détail exact et minutieux de tout ce que j'avais vu pendant mon excursion dans mon royaume, et elle montra quelque envie d'en faire à son tour quelques unes avec moi. Mais je n'étais pas disposé alors à accepter cette proposition. J'étais trop irrésolu et j'avais trop peu de confiance en moi-même pour vouloir rester seul avec ma sœur dans ces vastes solitudes, qui

inspirent la mollesse et qui énervent l'âme et le corps.

Je prie instamment mes lecteurs de croire que je n'avais jamais permis à aucune pensée qui ne fût chaste, de prendre possession de mon esprit. Pour mettre les choses au pire, je n'avais spéculé que sur un avenir incertain ; et ce n'était qu'en casuiste que j'avais fait quelques pas dans les régions du crime. J'avais conclu avec mon âme un traité solennel de ne jamais placer sous les yeux d'Honoria la manière dont j'envisageais notre situation, avant qu'elle eût atteint sa vingt et unième année.

Ce que je craignais dans ces vastes solitudes en m'y trouvant seul avec Honoria, c'était d'être tenté d'argumenter avec elle, de commencer une discussion inutile et prématurée, de commettre la faute de creuser une mine sous son jugement, quand elle était encore à un âge si peu avancé. Dans notre habitation, nous avions nos travaux et nos amusements; Jugurtha était toujours près de nous, et avec ses manières burlesques, il était impossible d'être long-temps sérieux avec lui.

Enfin, la plénitude même de mon bonheur

me plongea dans une agitation inquiète; j'étais dans un état de félicité, je désirais le perpétuer, et je crus que j'y réussirais en y renonçant encore momentanément. Je résolus de faire une nouvelle excursion, et sur un plan plus étendu. La rivière que j'avais suivie jusqu'à la mer coulait directement vers le sud; comme toutes les autres, elle avait des coudes et des sinuosités; mais si l'on avait tiré une ligne depuis notre habitation jusqu'à l'embouchure, je crois qu'elle aurait, autant que possible, suivi une direction plein sud.

Précisément en face de notre habitation, on voyait dans l'éloignement une chaîne de montagnes assez élevées se prolongeant de l'est à l'ouest; et directement devant nous, une large ouverture entre ces montagnes offrait une vue qui ne se terminait qu'à l'horizon. J'en conclus que si quelque rivière un peu considérable coulait vers l'ouest, elle devait nécessairement suivre ce chemin, et je résolus de faire une reconnaissance de ce côté.

J'annonçai mon projet, et il s'ensuivit une autre scène de chagrin. Pour cette fois, je fixai mon absence à une semaine, et par con-

séquent je me chargeai d'une plus grande quantité de provisions sèches. Comme je devais marcher à l'ouest, et que j'avais pour guide le firmament qui me couvrait, je ne doutai guère que je ne pusse avancer en droite ligne, en observant la direction de la lumière. Car même quand le ciel était couvert, je pouvais voir quel côté des nuages était le plus éclairé. D'ailleurs, j'avais appris à connaître d'autres indices. Une petite fleur bleue, qu'on voyait assez communément dans les grandes herbes, penchait toujours ses jolies pétales exactement au sud-ouest, et l'écorce d'un petit arbuste offrait invariablement une ligne blanche du côté du sud; enfin j'étais devenu jusqu'à un certain point un homme des bois.

Je partis de bonne heure dans la matinée, et pour cette fois, je n'emmenai pas Bounder. Je ne voulus permettre ni à Honoria, ni à Jugurtha de m'accompagner une partie du chemin. Armé et équipé comme auparavant, et marchant, autant qu'il m'était possible, en droite ligne, je traversai des savanes, je gravis de petites montagnes, m'embourbant dans des marécages, et je me frayai un chemin à travers

d'épais buissons. A la chute du jour, j'avais fait environ vingt milles, et j'étais arrivé aux pieds de la région montagneuse.

Ayant fait choix d'un vieux et grand arbre très respectable, dont les branches s'étendaient comme des rayons partant d'un même centre, j'y montai, et je m'y établis pour y passer la nuit. La marche m'avait fatigué, j'avais soupé de bon appétit, et je dormis profondément.

En montant les hauteurs, le lendemain matin, je trouvai le pays beaucoup plus découvert. Enfin j'atteignis, par une montée graduelle, le sommet des montagnes, et je découvris bientôt plusieurs ruisseaux plus ou moins considérables, qui coulaient tous vers l'ouest. Après avoir traversé la chaîne de montagnes, j'entrai dans une vaste plaine couverte de grands arbres, et qui se terminait à l'ouest par une forêt. A mesure que j'avançais, les arbres étaient plus rapprochés les uns des autres, et l'intervalle qui les séparait était rempli de broussailles.

J'avais si souvent parcouru cette contrée dans tous les sens, sans avoir découvert aucunes traces d'êtres humains, que je ne songeais

plus à en chercher, étant bien convaincu que mes compagnons et moi nous étions les seuls habitants de ce pays. Tandis que je traversais ainsi les broussailles sans y faire aucune attention, je tressaillis de surprise, et je ne puis dire de satisfaction, en voyant quelques petites branches d'un arbrisseau cassées à environ cinq pieds de terre; quelques unes étaient jetées par terre; les autres n'étaient qu'à demi rompues, et penchaient vers la terre sans être séparées du tronc.

Je n'avais encore rencontré aucun animal d'assez grande taille pour avoir pu briser ces branches d'arbres; mais ce n'était pas une preuve qu'il n'en existait pas. Tout en réfléchissant sur cet incident, je bandai mon arc; je préparai mes flèches, je tins en avant ma javeline armée d'une pointe faite d'une coquille, et j'avançai avec plus de précaution. Mes doutes si j'étais dans le voisinage des hommes ou de quelques animaux sauvages ne tardèrent pas à se dissiper, car avant que j'eusse fait cinq cents pas, je trouvai une ruche d'abeilles sauvages dont le miel avait été pillé.

La vision splendide de mon empire futur disparut tout-à-coup à la vue du tronc creux d'un vieil arbre qui avait été abattu à l'aide du feu pour pouvoir prendre le miel qui s'y trouvait. Je ne saurais réellement dire si, en ce moment, je fus charmé ou fâché de cette découverte.

Suivant l'usage de l'homme, je me mis sur-le-champ à réfléchir. Après tout, ces branches cassées, cet arbre brûlé et abattu, ce miel pillé, pouvaient être le fait de quelques sauvages venus d'une île voisine, et qui étaient repartis après une courte incursion. Ce pouvaient être des intrus, et non des habitants du pays; et, dans ce cas, j'en avais encore la souveraineté. Plus j'avançais, plus je me confirmais dans cette opinion ; car je ne trouvais aucune trace qui annonçât la présence d'autres êtres que de petits animaux sauvages. Nul doute qu'un Indien expérimenté n'en eût découvert, mais, quant à moi, je n'apercevais aucun vestige du pied de l'homme, aucune marque de son existence dans ce pays.

Comme la nuit approchait, il ne me restait qu'à chercher un gîte et à compter sur la na-

ture pour me procurer un hôtel. Je ne me souciais pas infiniment du lit qu'elle m'avait donné la nuit précédente. Il était certainement placé dans une situation commode, sûre et bien aérée, mais le plancher était terriblement inégal, et, quoique j'eusse fort bien dormi, je m'étais éveillé le lendemain avec des douleurs dans tous les membres. Je résolus donc de chercher une couche d'où je n'eusse pas à craindre de tomber, si j'avais le sommeil agité, et que je m'avisasse de vouloir me retourner dans mon lit. Je n'eus pas à chercher bien loin. Une masse de débris de rochers m'offrit une plate-forme unie sur laquelle j'étendis mon manteau. Après avoir soupé de bon cœur et avoir fait une prière pour la sûreté de ceux que j'avais quittés la veille, je m'étendis sur le dos, je croisai mes bras sur ma poitrine, je fermai les yeux, et j'attendis patiemment le grand consolateur, — le sommeil.

Il vint, mais il ne resta pas. Après m'avoir dit à l'oreille quelques choses légères et agréables, et m'avoir montré dans son miroir, couvert du brouillard des songes, des images gracieuses et fantastiques, il m'abandonna et me

laissa sentir l'air froid de la nuit, et la rosée qui me tombait sur le front.

Comme j'avais dessein de faire une longue course le lendemain, j'appelai le sommeil avec autant d'empressement qu'il mettait de perversité à rejeter mes prières. J'essayai successivement plusieurs expédients fort simples dont j'avais entendu parler ; mais aucun ne me réussit. Enfin je pris le parti de me donner une tâche fatigante, celle d'essayer de compter les myriades d'étoiles qui brillaient sur ma tête avec tant d'éclat, et, à ce qui me semblait, de bienveillance. Mais, à mesure que l'azur du firmament devenait plus foncé, de nouveaux étrangers s'y montraient en petits points glorieux, et dérangeaient à chaque instant tous mes calculs. Cette arrivée subite à un état d'existence lumineuse s'accordait si bien avec mes idées de mouvement, que je commençai à être surpris que les astres plus grands et plus brillants n'exerçassent pas le même privilége. Bientôt après, ce qu'il me semblait qu'ils avaient le droit de faire, il me parut qu'ils le faisaient, à moins que je ne rêvasse.

Pour m'assurer de la réalité de l'une ou

l'autre de ces hypothèses, je me mis sur mon séant, et je regardai autour de moi. Là, il ne pouvait y avoir d'illusion. Je voyais, quoique obscurément, le bananier qui, peu d'instants auparavant, m'avait fourni des fruits pour mon souper. Le monde inférieur était immobile, fixe dans sa réalité couverte du voile de la nuit; les arbres, les percées, les contours des montagnes ne changeaient point de position; mais au-dessus de ma tête, il y avait dans les cieux un mouvement plein d'harmonie. L'âme exaltée, le corps épuisé de fatigue, je me recouchai sur le dos, les yeux fixés sur la marche lente du labyrinthe des sphères célestes.

Une musique d'un ton grave, bas, mais sonore, semblable aux mugissements lointains de la mer agitée qui se calme, se fit entendre à mes oreilles avec les voix d'innombrables harmonies. Ceci, me dis-je, n'est que l'œuvre mystique d'une superstition surannée qui se joue de mon imagination, tandis qu'elle n'est ni complétement endormie, ni tout-à-fait éveillée. Je vois, mais je ne crois pas ce que je vois; j'entends, mais je n'admets pas l'existence

des sons que j'entends : tout cela n'est qu'une illusion. — Mais, continuai-je quand l'hymne céleste se fit entendre plus distinctement, si ce n'est pas un songe que je fais, que j'entende les paroles, et j'aurai foi à ce que j'entendrai. —Je ne suis pas poëte, — je n'ai jamais pu faire un seul vers de ma vie ; — ce qui se passe au-dessus de moi est terriblement imposant, mais ce n'est qu'une illusion.

A peine avais-je fait ces réflexions mentales, que la symphonie de ce grand chœur se fit entendre plus glorieusement que jamais. Mais ce n'était plus un torrent d'harmonie indistincte; les paroles s'y joignaient, et l'articulation de chaque mot était parfaite. Jamais je n'avais conçu jusqu'alors la sublimité du langage humain. L'hymne de triomphe des astres ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je n'en ferai pas un sujet de profanation pour l'impie. Jusqu'à ce que l'œil mental soit dégagé du brouillard de péché qui le couvre, on ne peut comprendre ce qu'il serait aisé de tourner en dérision. Les saintes paroles de la divinité ont-elles échappé à cette profanation?

Quand les astres eurent fini leur hymne,—

et je m'étais joint à leurs chants sans m'en apercevoir, — une mesure lente et lugubre sembla remplir l'univers et dire : Nous passerons, — notre lumière s'éteindra, — nous serons oubliés ; — mais les enfants des hommes, les héritiers de Dieu, vivront dans un bonheur qui durera à jamais. Que l'homme se réjouisse, car pour lui il n'y a point de mort.

Tel était le sens de ce *vale* profondément retentissant. Mais je n'en donnerai ni les paroles ni le mètre, quoiqu'ils soient ineffaçablement gravés dans ma mémoire.

Il y eut ensuite un certain temps de profond silence dans le ciel et sur la terre. Un grand nombre d'astres étaient groupés au centre du dôme qui me couvrait ; tout-à-coup ils furent dispersés comme des diamants jetés d'un boisseau, l'azur du firmament se fendit, et offrit à mes yeux les cours des anges. Il y avait des torrents de lumière, mais elle était douce ; et quoique aussi brillante que pure, elle n'éblouissait point et n'obligeait pas à baisser les paupières. Tandis que je regardais fixement ce prodige de magnificence, je vis trois trônes, l'un à droite, l'autre à gauche, mais tous deux

plus bas que celui qui était au centre. Je connus sur-le-champ ce qu'étaient ces trônes. — A gauche était le trône de la Bienfaisance, — à droite celui de la Merci ; — celui du centre, qui était le trône de la Justice, était terrible à regarder, à cause des éclairs qui partaient de derrière le trône qui le couvrait.

Personne n'était assis sur ces trônes, et les anges de connaissances ou d'amour ne se voyaient pas dans cette cour vaste et splendide. Mon cœur tressaillait de désir d'aller me jeter aux pieds du trône de la Bienfaisance, et d'y solliciter l'accomplissement des désirs de mon cœur. Mais je savais que je ne pouvais emprunter les ailes d'un séraphin et m'élever jusqu'à la présence invisible pour me prosterner et adorer ; et frappé d'immobilité, je ne pouvais que pleurer. Au milieu de mes pleurs, je vis une femme près de moi, et elle me dit d'une voix douce : Ardent, levez-vous ! — Est-ce Honoria? demandai-je. — Regardez et voyez ! répondit la voix douce. Et ce n'était pas Honoria qui était près de moi; c'était dona Isidora.

Quand je l'eus regardée quelques instants,

je m'aperçus qu'elle était d'une beauté ravissante, et le lustre de ses yeux pleins de douceur répandait sur moi des flots de compassion et d'amour. Je ne pouvais concevoir que je l'eusse vue si souvent sans m'être jamais aperçu que cette femme aimable me semblait avoir été créée de toute éternité pour être ma compagne, quand le repentir et le pardon auraient effacé toutes mes fautes.

— D'où venez-vous, Isidora? Dites-moi, ô toute belle, suis-je le jouet de mes sens, ou êtes-vous réellement et en vérité près de moi?

— J'y suis.

— Mais d'où venez-vous?

— D'un vaisseau jouet des vents et des vagues. Je ne suis avec vous qu'en esprit. Mon corps mortel ne s'est pas aperçu de mon départ, et il est plongé dans la léthargie tranquille de l'oubli.— Il n'est pas ce que vous *me* voyez. Les souffrances l'ont changé.

— Fort bien, fort bien; mais qu'est devenu mon père? qu'est devenue ma mère?

— Silence! Je ne puis que remplir ma mission; je suis ici pour vous conduire au pied du trône éternel. Levez-vous, et venez.

— Je voudrais que vous fussiez Honoria ; nous pourrions plaider ensemble sa cause.

— Dites *la vôtre.* — Mais suivez-moi.

—Vous amusez-vous à mes dépens, Isidora ? Je ne puis même soulever mon bras droit, tant il est affaibli. Mon corps est comme une masse d'argile attachée à la terre.

— Quittez-le.

— Mais comment le quitter, angélique Isidora ?

— Il ne faut que le vouloir, et avoir de la foi. — Je n'ai pas d'ailes, et pourtant vous voyez comme je m'élève. De quoi la foi n'est-elle pas capable ?

Comment décrire le sentiment inexplicable que j'éprouvai, à l'instant où je me délivrai de mon habitation mortelle ? Je ne perdis pas un nerf, pas une sensation. Tout mon être semblait parfait pour un but plus élevé, quoique de la même nature. J'étais debout sur la poitrine de ce qui n'était plus que ma froide argile, et je la contemplais des mêmes yeux qu'un sculpteur regarde le marbre ciselé, ouvrage de ses propres mains.

— Vous croyez que votre tabernacle ou

autel est quelque chose qui mérite l'admiration? me dit la voix douce de ma compagne.

— Franchement, je ne puis le nier : la vanité est fille de la terre.

— Si vous pouviez seulement, Ardent, vous voir comme je vous vois!

— L'état présent de mon existence est un état si heureux, que je voudrais qu'il durât toujours; et pourtant j'ai un si fort attachement pour cette masse insensible qui est sous mes pieds, que je pleurerais, si je la voyais tomber en pourriture et se réduire en poussière!

— Vous ne la quitterez pas avant bien des années; mais abandonnez-la pour quelques instants et suivez-moi.

J'obéis, et je parcourus en un instant un espace presque sans bornes. Il me semblait que j'entendais le bruit d'un nombre immense d'ailes, et la marche solennelle d'armées innombrables; mais je ne vis ni anges, ni princes célestes, ni puissances, ni dominations. Mon cœur et mes veines semblaient aussi remplis de sang que lorsque je rampais sur la surface de la terre; et cependant ce sang se glaça

tout-à-coup quand je traversai ces cours immortelles : j'y passai pourtant rapidement, et j'allai m'agenouiller devant le trône de la Bienfaisance ; en ce moment Isidora me regarda avec un air d'affection mêlé de doute et de crainte.

Je demandai en tremblant ce que je pouvais désirer sans crime.

Je frémis quand j'eus fini cette prière impie. Quand je tournai la tête vers ma compagne, je vis ses beaux traits empreints de consternation et baignés de larmes. Ses yeux m'adressèrent un reproche qui remplit mon âme d'amertume. Mais j'eus à peine un instant pour contempler son affliction. Ne sachant si ma demande impie m'était accordée, je me sentis forcé d'avancer vers le trône de la Justice, et alors commencèrent les misères de ma vision. Tout ce qu'il y avait de plus horrible à voir et à entendre m'assaillit à la fois. Des langues de feu vivant s'élançaient contre moi, sans aucune main qui les dirigeât, et brûlaient dans mon cerveau l'horrible pensée d'un... Non, je n'écrirai pas ce mot. Mon nouveau corps, mille milliers de fois plus susceptible que celui

que je venais de quitter, semblait être déchiré membre par membre, et cependant restait en entier, chacun de mes nerfs me faisait souffrir une agonie séparée et constante. Mais ces souffrances physiques n'étaient rien auprès de mes tortures mentales; une crainte glaciale,— épouvantable, — qui absorbait toutes mes facultés, — s'était emparée de tout mon être; le désespoir faisait retentir à mon oreille un horrible anathème qui devait durer toujours — toujours—toujours. Consterné, frappé comme de la foudre, poussant de profonds gémissements, j'essayai de courir vers le trône de la Merci, mais un gouffre d'une grandeur incommensurable s'était ouvert entre moi et ce refuge étincelant de gloire. Je voulus le franchir, j'y tombai, et je tombai — tombai — tombai éternellement. Tout en tombant ainsi, je traversais, tantôt des régions où la chaleur était plus insupportable que celle qu'on peut se figurer du feu de l'enfer, tantôt d'autres où le froid était si intense qu'il semblait rendre tous mes membres aussi fragiles que le fil de verre le plus délié. Je poussais des cris horribles, et continuant à tomber, je me trouvai dans un

espace entièrement privé d'air où je souffrais tous les tourments de la suffocation. Quelle torture que mes efforts infructueux pour faire entrer un souffle d'air dans mes poumons! Comme je désirais que mon être pût éclater et se dissiper comme une bulle de savon! Mais non; je tombais— je tombais — je tombais.

Le temps semblait avoir marqué sa dernière heure, et tout se mesurait par l'éternité. La souffrance de ce qui ne serait qu'un moment pour l'homme avait le pouvoir d'y comprendre la durée de plusieurs siècles. Les tortures ne pouvaient se mesurer que par leur extrême intensité; et je tombais toujours. Après avoir souffert ainsi, autant que mes souffrances me permettaient de le calculer, pendant des siècles, je me dis à moi-même : « J'exercerai mon vouloir souverain — souverain sur moi-même, du moins. Si ma volont a pu m'élever de la terre jusqu'aux trônes du ciel, peut-être me mettra-t-elle en état de suspendre la durée de ces tourments, et de les empêcher d'être éternels. Mes yeux ne seront pas plus long-temps dirigés de haut en bas. » A l'instant même je devins stationnaire; mon

corps reprit sa position naturelle, et mes yeux aperçurent l'immensité de l'abîme dans lequel j'étais tombé.

A ma consolation inexprimable, le trône de la Merci parut encore à mes yeux, et je vis Isidora prosternée à ses pieds. Je l'appelai; elle se leva; je lui dis que je me repentais du fond du cœur, et que je la priais d'intercéder pour moi. Je la vis s'agenouiller de nouveau et se mettre en prière. Je prononçai alors le seul nom qui soit saint... le nom qui soutient tout dans la nature, et mes tourments diminuèrent sur-le-champ. Les côtés du gouffre immense dans lequel j'étais comme suspendu se retirèrent de toutes parts, et se roulèrent dans le lointain, comme les vapeurs d'une matinée d'été.

Au même instant, Isidora était près de moi, mes pieds touchaient de nouveau la terre, et je vis les nuages se dessiner sur l'azur du firmament. Nous marchâmes en nous tenant par la main et en nous entretenant d'un ton doux, plaintif et touchant.

— Et où allons-nous, mon Isidora?

— Ardent, le chéri de mon âme, sur le bord de la mer.

Nous continuâmes à marcher. La course semblait interminable, mais elle était agréable. Je lui demandai de nouveau où nous allions; et elle me répondit encore :

— Sur le bord de la mer.

— Mais pourquoi, ma chère Isidora?

— Pour rejoindre votre père, votre mère et moi-même.

— Mais n'êtes-vous pas ici... près de moi... faisant tout mon bonheur?

— Je n'y suis que pour vous entendre renoncer, au nom de celui qui siége sur les trônes de la Merci et de la Justice, au crime dont vous avez conçu le désir, quoique vous ne l'ayez pas commis.

— Mes yeux sont ouverts, ma chère Isidora; j'ai vu la vertu, et maintenant je la connais. En ce nom redoutable, je renonce à jamais et pour toujours à mes désirs criminels, et m'en repens amèrement. C'est à vous, ma chère Isidora, c'est à vous seule que je suis attaché pour toujours.

— Il suffit. Quand vous aurez vidé jusqu'à la lie la coupe du repentir... quand l'expiation

sera complète, alors il reste encore pour vous un bonheur durable.

— Et c'est à vous que je le devrai?

Attendant sa réponse, je tournai les yeux vers elle... et j'étais seul. L'air me parut glacial, et un froid piquant se fit sentir à tout ce qui composait mon nouvel être. Je regrettais le corps plus grossier qui m'appartenait auparavant. Mais ma volonté seule ne suffisait plus pour me faire parcourir l'espace. J'eus à combattre le froid et la fatigue, et, après plusieurs heures de marche, je reconnus que j'approchais de l'endroit d'où Isidora et moi nous étions partis. Je commençai alors à trembler, ne sachant pas depuis combien d'années j'avais quitté mon corps périssable, et je craignis qu'en le revoyant je ne trouvasse plus qu'une masse de corruption et de putridité, ou des ossements blanchis par le soleil. Quelle fut ma joie, quelles actions de grâce je rendis au ciel, quand je le revis dans toute sa beauté mâle, et sans que le temps lui eût fait sentir la moindre atteinte! Il me tardait d'y rentrer, comme il tarde à l'enfant de s'attacher au sein de sa mère. Je

craignis quelques instants de m'en trouver séparé pour toujours, et cependant de rester exposé aux souffrances, au froid, à la faim et à la fatigue... d'être désavoué par le ciel, sans être reconnu par la terre... de devenir le jouet de la tempête et de l'ouragan. Je savais que, quoique infiniment raréfié, je n'étais pas une ombre, un esprit, une abstraction. Cependant le changement de mon existence n'avait rien ajouté à mes connaissances... Je ne savais comment m'y prendre pour m'amalgamer de nouveau avec moi-même, et, pendant tout ce temps, le froid redoublait d'intensité.

Le soleil se couchait, et je réfléchissais encore sur ma situation désolante, quand je fus saisi d'horreur et de colère en voyant un énorme vautour, le plus hideux de son espèce hideuse, s'abattre sur la poitrine de mon corps, alonger son cou dénué de plumes et diriger son bec vers l'œil gauche de mon habitation mortelle. La plus petite division d'un instant, et il l'aurait arraché de son orbite. Mais je saisis promptement l'oiseau carnivore par son long cou, je le lui tordis et je le jetai à quelques pas.

— Allons, Ardent, dis-je à mon corps en le tirant par la main droite, il est temps de te lever; que dirait Isidora d'un amant borgne! Lève-toi, te dis-je, sans quoi nous aurons bientôt ici non seulement le frère et la sœur de ce gourmand, mais toute leur parenté jusqu'à la centième génération, car je vois une foule d'ailes noires passer devant le disque du soleil couchant.

Je tirai mon corps par le bras avec violence pour le forcer à changer de position, et au même instant je sentis les deux parties de mon être se réunir. Le pauvre et véritable Ardent Troughton était assis sur la plate-forme de rocher où il s'était couché, tous les membres perclus par le froid, tandis qu'un vautour, prenant son vol, agitait ses ailes pesantes pour s'éloigner.

Je vis alors que le soleil ne se couchait pas, car il n'était levé que depuis environ deux heures. D'abord mes membres étaient roides et engourdis, et je souffrais beaucoup. Cependant, je fis un effort pour me lever, et je sentis une grande faim. Comme j'étais bien muni de provisions, j'eus bientôt satisfait ce besoin vul-

gaire, mais je fus surpris de la quantité de nourriture qu'exigea mon appétit. Je pris ensuite mes armes, et je continuai mon voyage de découvertes. Je marchai d'abord péniblement et presque en boitant; mais je recouvrai bientôt ma vigueur ordinaire, et tous mes membres reprirent leur élasticité.

Mon esprit était un chaos incompréhensible; ma mémoire seule était parfaite, et elle me rappelait distinctement tout ce que j'avais vu et entendu pendant ma vision ou mon sommeil visionnaire. J'avais dormi, ou j'avais été plongé dans une sorte de léthargie pendant environ trente-six heures; fait dont je m'assurai ensuite sans la possibilité d'un doute. Rien n'est moins surprenant, car j'avais mangé la veille un fruit narcotique que les naturels de quelques unes des îles de la mer du Sud nomment kircurru, et que j'avais pris pour des raisins sauvages.

Je me rappelais chaque mot des hymnes que j'avais cru entendre, mais en les répétant au grand jour, je trouvai qu'ils ne formaient que des vers très médiocres. Au surplus les astres peuvent être très bénins et très brillants, et ne pas avoir le génie de la poésie. Ce serait même

presque une impiété de croire qu'il y ait un seul poëte parmi toutes les armées célestes; car en ce cas, il s'y trouverait un être se plaignant toujours, et par conséquent malheureux.

Il est pourtant certain qu'à mesure que mon esprit reprenait son ton ordinaire, je commençai à tirer une leçon morale de ce que j'avais vu ou de ce que je m'étais imaginé voir. Des pensées plus pures et plus saintes prirent graduellement possession de mon esprit. Je commençai à songer beaucoup à Isidora, et toujours avec un sentiment de tendresse, et je vis avec moins de répugnance la probabilité que je ne serais pas le fondateur d'un grand empire. Mais toutes ces idées ne tendaient qu'à me pénétrer d'un sentiment profond d'humiliation. Je ne vis plus en moi ni justice, ni droiture; cependant je ne pus me défendre de m'imaginer que j'avais expié ma faute par les souffrances immenses que javais subies. Si j'eusse été catholique, j'aurais été convaincu de ce fait, et j'aurais cru fermement que j'avais passé par les peines du purgatoire, pendant plusieurs siècles concentrés dans quelques heures. Qu'a de commun la manière dont l'homme compte le

temps avec la toute-puissance? Mais je résolus de ne pas me croire dispensé de l'obligation du repentir, et de prouver la sincérité du mien, non du bout des lèvres en faisant des prières et en chantant des hymnes, mais en sacrifiant mon propre bonheur à celui des autres, et en faisant avec humilité devant Dieu tout le bien que je pourrais à mes semblables.

CHAPITRE XXXIII.

—

Le quatrième jour, dès que le soleil fut levé, je m'étais à peine remis en marche vers l'ouest, que je vis dans le lointain une colonne de fumée blanche s'élever en festons vers le ciel. A mesure que je la voyais se dissiper, et se confondre avec l'air qui l'entourait, mes dernières pensées d'être immortalisé dans l'histoire, comme le patriarche fondateur d'un nouvel et vaste empire dans le sud, s'évanouirent en même temps. La punition que j'avais tout récemment subie fit que je supportai ce désappointement avec beaucoup de calme. Je regardai avec une sensation de plaisir cet indice qui m'annonçait des habitants, et je ne remarquai même pas en ce moment le senti-

ment de méfiance involontaire que m'inspiraient mes semblables, et qui me porta à examiner scrupuleusement l'état de mes armes avant d'avancer de ce côté.

Je fis même plus, car lorsque je me remis en marche, j'avançai, autant qu'il me fut possible, caché par les arbres, et je m'approchai de leurs habitations en véritable voleur.

A mesure que j'avançais, je trouvais plus que des indices de vie civilisée, — des enclos remplis d'arbres fruitiers, et des pièces de terre en culture. Je regardais avec attention de tous côtés, cherchant cette marque infaillible de civilisation, un gibet; mais n'en apercevant aucun, j'en conclus que ce peuple, quel qu'il pût être, n'en était encore qu'à la vie pastorale. Continuant à marcher avec précaution, je vis plusieurs de ces colonnes de fumée, et enfin je rencontrai un troupeau de cochons, ce qui me fit espérer de grandes choses; car il me sembla qu'un peuple qui avait du goût pour des tranches de lard, et qui pouvait se vanter d'avoir un boucher, ne devait pas être au plus bas degré sur l'échelle de l'humanité. Malgré tous ces présages favorables, je dési-

rais pourtant voir avant d'être vu. Tout en marchant dans la direction de la fumée, je ne m'en approchai donc qu'en faisant plusieurs détours, afin de me tenir toujours à couvert.

Je n'avais encore vu que des traces de pieds d'hommes, mais enfin j'arrivai à un chemin battu, et j'aperçus aussi des sentiers qui suivaient une direction semblable. Je résolus d'avancer, après avoir ajusté une flèche à la corde de mon arc, tandis que ma lance formidable était suspendue derrière mes épaules. Enfin, joyeux moment, le son de voix humaines atteignit mes oreilles. Ceux qui parlaient ainsi avançaient vers moi; je les entendais s'entretenir gaiement, et ils furent bientôt assez près pour que je pusse distinguer qu'ils parlaient un Espagnol corrompu. Je m'accroupis dans les broussailles, et j'attendis qu'ils fussent en face de moi sur le chemin. C'étaient environ une demi-douzaine de jeunes gens des deux sexes, sans armes, formant un bel échantillon de la race indienne de la mer du Sud, et n'étant point horriblement tatoués, comme c'est la coutume de la plupart de ces insulaires. Quoiqu'ils fussent d'assez petite taille, ils étaient

parfaitement bien faits, et leur teint était clair, quoiqu'ils eussent la peau un peu brune. Une fille d'environ dix-neuf ans paraissait la plus âgée de la compagnie.

Remettant ma flèche dans mon carquois de cuir, et reprenant ma lance, je me levai, et me montrai tout-à-coup à leurs yeux. Un cri de surprise et peut-être d'alarme leur échappa; mais je vis avec plaisir qu'ils ne songeaient pas à s'enfuir. Donnant à tous mes traits l'expression la plus douce dont il me fut possible de les orner, je m'approchai d'eux, et je leur dis que j'étais un étranger ayant fait naufrage, épuisé de fatigues, et que je m'étais ainsi avancé dans le pays pour chercher des secours.

Mon humble discours produisit l'effet que j'en attendais. Je gagnai sur-le-champ leur confiance; ils se pressèrent autour de moi, et me donnèrent toutes les marques possibles d'intérêt cordial. Le plus léger d'entre eux, jeune homme qui avait l'air vif et de bonne humeur, fut dépêché au village pour y annoncer mon arrivée, et deux jeunes personnes, me prenant chacune par une main, m'y conduisirent comme en triomphe.

Que Dieu me le pardonne! car très certainement je fis un grand nombre de petits mensonges à ces beautés brunes. Tandis que, dans leur étonnement, elles me faisaient mille questions, celles que je leur adressais roulaient particulièrement sur le genre de leur nourriture. Elles devaient réellement me prendre pour un homme dont l'esprit ignoble ne pouvait songer qu'aux besoins animaux de la nature. Quand elles m'eurent dit qu'elles se nourrissaient de bœufs, de chevreaux, de cochons, de volailles, de poissons, de fruits et de diverses plantes légumineuses, j'insistai encore sur le même point avec opiniâtreté.

— Et que mangez-vous, vos grands jours de fêtes, mes charmantes filles? — N'avez-vous pas alors quelque régal particulier?

— Non, si ce n'est qu'il règne plus d'abondance dans nos repas.

Je vis qu'il fallait aller en droite ligne à un point auquel je me sentais profondément personnellement intéressé, et ce ne fut pourtant pas sans hésiter et sans rougir que je me décidai à demander à de jolies créatures qui avaient un air si innocent, si

elles ne mangeaient pas quelquefois de la chair humaine.

A cette question, mes deux conductrices me lâchèrent les mains en même temps avec une grimace exprimant un dégoût et une horreur qui me causèrent plus de satisfaction que n'aurait pu m'en faire éprouver le plus doux de leurs sourires, et je sais qu'elles pouvaient sourire avec une douceur infinie quand elles le voulaient.

D'après l'étendue du pays, j'avais commencé à m'imaginer qne j'étais sur quelque partie de la Nouvelle-Zélande; et comme les naturels de cette contrée sont en mauvaise odeur de cannibalisme, il me semblait que la question qui révoltait tellement mes nouveaux amis n'était pas tout-à-fait déplacée. Quoi qu'il en soit, leur surprise, qui n'avait rien d'affecté, m'assura qu'ils n'étaient pas coupables d'une telle atrocité, et je me trouvai fort heureux d'apprendre que je ne courais pas le risque de jouer un rôle assez important parmi eux pour fournir le principal mets daus un de leurs festins.

J'eus quelque difficulté à regagner la bonne opinion de mes compagnons, et je doutai que

j'y eusse réussi complétement. Cependant les apparences d'amitié se rétablirent, et nous continuâmes à marcher vers leurs habitations.

D'autres personnes se joignirent à nous, et je n'eus pas à me plaindre de l'accueil que je reçus. Le jargon, moitié indien, moitié espagnol, qu'ils parlaient tous, m'amusa beaucoup. Les plus jeunes étaient invariablement ceux qui s'exprimaient le mieux en cette dernière langue, mais les plus âgés la parlaient presque en barbares. Ils portaient tous un costume qui n'était nullement dénué de grâce, et qui était un heureux mélange de celui de l'Europe et de celui des îles de la mer du Sud.

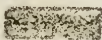
J'étais alors tellement occupé à répondre aux questions, que je n'eus le temps d'en faire aucune. On me conduisit ainsi dans un grand et beau village extrêmement peuplé, et tout ce que j'y voyais avait un air de contentement, d'abondance et de bonheur.

Au centre du village était une grande place, à l'extrémité de laquelle s'élevait un vaste édifice dont le bas était construit avec beaucoup

de solidité. J'appris ensuite qu'il contenait la demeure du chef et la chapelle. Le symbole du christianisme en surmontait la porte située à l'orient.

J'étais alors entouré d'une foule qui me regardait avec respect; la plupart m'offrirent la main pour que je la serrasse. J'étais charmé de tout ce que je voyais. Pendant que je faisais un échange de politesses avec ces bonnes gens, des cris de joie s'élevèrent, et je vis s'avancer vers moi, suivi des hommes les plus âgés de la communauté, un des personnages les plus vénérables que l'imagination puisse se figurer. C'était évidemment un Européen; il avait le visage pâle, les cheveux blancs comme la neige et une longue barbe de même couleur. La douceur et la bienveillance formaient le caractère de ses traits. Il ne portait aucun symbole de pouvoir, mais il suffisait de le voir pour ne pouvoir douter de l'autorité dont il jouissait.

— Qui que vous soyez, étranger, me dit-il, vous êtes le bien-venu dans ce séjour d'innocence et d'hospitalité. Il avait le ton d'un Espagnol bien né, et il parlait sa langue avec l'accent le plus pur.



Je lui répondis le mieux qu'il me fut possible en lui demandant sa protection et ses bons offices, une audience particulière, le nom du pays où je me trouvais et celui du peuple qu'il paraissait gouverner.

— Par le repentir de mes péchés, c'est du pur castillan! s'écria-t-il. Mon fils, je vous vois avec le même plaisir que la terre desséchée reçoit la pluie qui la fertilise, quand ce ne serait que parce que vous avez fait entendre encore une fois à mes oreilles les accents véritables de mon pays natal. Je ne doute pas que je n'embrasse un Espagnol. Et il me serra un instant dans ses bras avec la tendresse d'un père.

— Je le suis de père et de mère, lui répondis-je; je suis né en Espagne, mais j'ai été élevé en Angleterre.

Je ne jugeai pas nécessaire de lui dire que mon père n'était Espagnol que par naturalisation.

— En ce cas, je vous tiens un véritable Espagnol. La circonstance que vous avez été élevé en Angleterre est un avantage pour vous. Les Anglais sont une noble race, un peuple

plein de bravoure... Mais venez; nous vous avons préparé un repas frugal; nous aurons tout le temps ensuite pour avoir une entrevue particulière.

— Mais mon séjour ici doit être court... très court.

— Je croyais que vous aviez fait naufrage et que vous cherchiez un asile.

— Cela est vrai à la lettre, révérend señor; je vais tout vous expliquer.

— Mais, avant tout, entrez et mangez. — Vous me demandez le nom de ce pays; j'y ai passé près de dix-huit ans, mais j'ignore comment l'appellent les géographes ou ceux qui peuvent en connaître l'existence; j'en ignore même l'étendue, et je ne sais si c'est une île ou une partie de quelque vaste continent. Je n'ai jamais pénétré à plus de vingt milles de cet endroit. Quoi qu'il en soit, je l'ai nommé Mantézuma, et les habitants que vous voyez sont des Mantézumiens... Mais entrez et mangez.

— C'est un nom qui sonne bien, dis-je laconiquement en le suivant dans une grandesalle; cependant mon imagination et ma vanité me disaient à l'oreille qu'un royaume d'Honoria et

une nation d'Honoriens auraient sonné aussi magnifiquement. Mais je songeai à mon expiation, et je repoussai cette idée perfide.

Le repas était simple, et quoiqu'il fût évident qu'il avait été préparé à la hâte, la manière dont il fut servi ne manquait pas de goût. Je reçus universellement l'accueil le plus cordial; cependant on me regardait avec un respect qui n'était pas très éloigné de la crainte, ce qui, comme je le découvris ensuite, était dû à mon apparence belliqueuse dont j'ai fait la description en rendant compte de ma première excursion. Il ne m'est pas possible, quand je touche à la fin du récit de mes aventures, de donner le menu de ce repas de manière à satisfaire un gastronome. Je me bornerai donc à dire qu'il s'y trouvait toute la profusion que permet un climat favorable, aidé par la meilleure cuisine espagnole, sans rejeter tout-à-fait celle des Indiens. Il y avait trois ou quatre sortes de liqueurs fermentées, toutes fort agréables au goût, et qui auraient pu faire impression sur le cerveau. Le breuvage dégoûtant préparé avec le cava y était inconnu (1).

(1) Ce breuvage se prépare en mâchant les ingrédients qui servent à le faire. (NOTE DU TRAD.)

Quand j'eus satisfait mon appétit et que je me fus rendu aussi agréable qu'il m'était possible à chacun des convives, le vénérable chef les congédia d'un ton plein de bonté, et, laissant les restes du repas à quiconque voulut en prendre sa part, il me conduisit dans ses appartements privés, et m'y présenta à sa femme et à sa famille. La dame était une Indienne de moyen âge, ayant de beaux traits et plus d'embonpoint que je n'en avais encore vu à personne dans ce pays. Avec toute la déférence possible pour sa majesté, je dois dire qu'elle était aussi grasse que puisse l'être quelque personnage royal que ce soit, *de facto* ou *de jure*... et chacun sait qu'ils ne peuvent l'être assez pour que cela nuise à leurs grâces. La cour, — j'aime l'étiquette, — était entourée d'une suite aussi belle que nombreuse, et l'on y voyait partout une grande surabondance des bonnes choses de cette vie.

J'étais charmé de tout ce que je voyais, et ma vanité me portait à croire qu'on était également charmé de moi. Me disant qu'après mon long voyage il me recommandait une heure de repos, le vénérable chef me conduisit dans

une chambre où je trouvai un lit qui rabaissa considérablement dans mon opinion celui dont je faisais naguère tant de cas... fabriqué par Jugurtha... orné par Honoria. J'y dormis environ trois heures, et mon sommeil se serait probablement prolongé bien avant dans la nuit, et aurait peut-être même duré jusqu'au matin, si mon hôte respectable ne fût venu m'éveiller.

Un souper chaud m'attendait, et j'eus la compagnie des élégants et des élégantes du pays. Plus je voyais, plus j'étais satisfait, et il me tardait de tirer ma sœur et Jugurtha de leur solitude pour les introduire dans ce cercle social.

Sans affecter un air mystérieux, je m'abstins de rendre publiquement un compte exact de ma situation et de mes aventures. Je réservai ces détails pour l'oreille privée de mon hôte à qui j'avais aussi beaucoup de questions à faire. La compagnie se sépara d'assez bonne heure, et les prières ayant été faites suivant le rituel de l'église catholique, la famille du chef se retira, et je restai tête à tête avec lui.

Pensant qu'en tout honneur je devais commencer le premier à raconter mon histoire, et

jugeant qu'il ne serait ni politique ni généreux d'user de réticence ou de réserve, je lui fis un récit très abrégé de tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ de Barcelone avec ma famille, et je finis par lui dire dans quelle situation j'avais laissé ma sœur et Jugurtha. Je ne lui parlai pourtant pas de mon long sommeil ni de ma vision expiatoire.

CHAPITRE XXXIV.

Pendant tout mon récit, et quand il fut terminé, j'eus lieu d'être fier de mes moyens oratoires, car mon auditeur à barbe blanche ne chercha pas à m'interrompre une seule fois; mais presque dès le commencement il donna des signes de la plus forte agitation, et ne put retenir ses larmes. Je vis avec plaisir une preuve si peu équivoque de la force de mon éloquence: les pleurs d'un vieillard qui devait sans doute avoir lui-même beaucoup souffert étaient un tribut aussi flatteur qu'il était inattendu.

Quand j'eus fini ma narration, je gardai le silence, très satisfait de moi-même, car il est agréable d'être écouté avec tant d'intérêt, et il se passa quelque temps avant que l'émotion

du chef lui permît de parler à son tour. Quand enfin il prit la parole, ses discours furent aussi tendres et aussi paternels que mon cœur pouvait le désirer. Il me promit pour le lendemain une escorte d'autant d'hommes vigoureux que je voudrais en choisir, et ils prendraient une litière pour porter ma sœur quand elle serait fatiguée de marcher. On prendrait à ce sujet, me dit-il, tous les arrangements que je pouvais désirer et qui seraient en son pouvoir.

Il me raconta ensuite à son tour son histoire, sans que je le lui eusse demandé. Le lecteur soupçonne peut-être déjà qui était mon hôte, quoique je ne m'en doutasse encore nullement. Une trahison l'avait conduit à terre, et il avait été abandonné à peu de distance de l'endroit où je l'avais trouvé. Il avait échappé à l'assassinat presque par miracle; il avait trouvé le moyen de se procurer un abri et de pourvoir à sa subsistance; et, quelque étrange que cela puisse paraître, quoique privé de tous secours humains, quoique ne pouvant employer l'aide de la médecine, sa santé s'était parfaitement retablie.

Il avait passé près d'un an dans cet endroit,

quand un parti d'Indiens y débarqua avec leurs femmes et leurs enfants. Quelque accident les obligea à y rester; ils rencontrèrent l'Espagnol, et ils furent tellement frappés de son aspect vénérable, que leur chef ayant perdu la vie dans une sotte querelle, ils le choisirent pour le remplacer.

Il n'entre pas dans mon projet de rapporter par quels moyens de douceur et de fermeté il avait augmenté leur bonheur en leur inspirant le goût de la civilisation et en les élevant plus haut sur l'échelle de l'humanité. Il était aimé et obéi, — obéi scrupuleusement, parce qu'il était aimé sans bornes. — Il régnait parmi eux une richesse réelle; mais on n'y voyait ni querelles ni procès, car leur chef n'y avait pas encore introduit l'usage d'une monnaie. Comme il n'existait pas d'hommes de loi dans cette petite colonie, je ne fus plus surpris de ne pas y avoir vu de gibet.

Ai-je besoin de dire que cet homme si respecté n'était autre que don Diégo Mantez, frère aîné du capitaine Roderic Mantez. Cuillere-d'Argent a déjà fait connaître au lecteur de quelle manière il avait été laissé en cet endroit. Diégo

réunissait en sa personne l'autorité civile et religieuse : il était en même temps roi et prêtre de son peuple. Il avait converti ses sujets au christianisme, et il les appelait catholiques, quoiqu'il n'eût pas introduit les formes et le cérémonial de cette religion. Il mariait, baptisait et enterrait.

Mais il est temps de reprendre le fil de mes aventures. — Accompagné de huit jeunes gens vigoureux, dispos et de bonne humeur, et du fils aîné de Diégo, comme une sorte de garde d'honneur, et bien muni de provisions, je partis le lendemain matin vers dix heures. Nous nous dirigeâmes vers l'est ; nous voyageâmes avec rapidité, et je trouvai mes compagnons pleins de gaieté, de franchise et de simplicité.

Comme j'avais eu soin de bien graver dans ma mémoire les sites remarquables qui pouvaient me guider à mon retour, nous n'éprouvâmes ni embarras ni difficultés, et nous ne nous arrêtâmes que le temps nécessaire pour prendre nos repas et nous reposer. Nous arrivâmes sans accident, et sans aventure qui mérite d'être rapportée, sur les bords de la rivière ; nous la traversâmes, et j'eus le plaisir d'em-

brasser de nouveau Honoria. Pour cette fois, ce fut sans aucun sentiment de componction que je la serrai long-temps dans mes bras. Elle était toujours pour moi une sœur chérie, une sœur qui avait droit à ma protection ; mais je ne la regardais plus comme choisie par le destin et par le mauvais génie qui dominait sur moi, pour devenir la maîtresse future d'un royaume et la mère d'une race de demi-dieux.

Mes dignes Mantézumiens montrèrent un étonnement extrême en voyant la beauté plus qu'humaine de ma sœur : si elle ne les en eût empêchés, ils se seraient jetés à ses pieds pour l'adorer. La joie était universelle parmi notre petite compagnie. Jugurtha faisait des bonds et des grimaces de plaisir, et faisait entendre les sons discordants de sa gaieté, à la grande surprise de mes compagnons qui se plaignaient à moi sérieusement de ce qu'il articulait si mal l'espagnol ; ils étaient également étonnés de sa laideur, qui était aussi remarquable que la beauté de ma sœur.

Quoi qu'il en soit, étant bien munis de provisions, nous leur servîmes un bon repas, et,

pour la première fois, ils sentirent leur cœur s'épanouir sous l'influence de quelques coupes de vin de palmier, quoique bues avec modération. Le soir, après que mon escorte eût trouvé près de nos habitations un endroit commode pour y passer la nuit, et qu'on eut donné à l'héritier présomptif du royaume de Mantézuma quelques pelleteries pour se coucher sur notre table à manger, je me retirai avec ma sœur dans un autre appartement, et je lui racontai tout ce que j'avais vu et entendu pendant mon absence.

Les expressions de sa reconnaissance pour tous les travaux que j'avais entrepris et pour toutes les fatigues que j'avais endurées pour l'amour d'elle, respiraient une tendresse ineffable, et transportèrent mon cœur d'une vive émotion. Combien j'aimais cette chère enfant! Mais l'idée d'un départ soudain ne lui fit pas tout le plaisir que j'avais espéré. Elle avait pris son parti de vivre et de mourir avec moi dans cette heureuse solitude. Elle savait qu'il était juste, qu'il était convenable qu'elle la quittât; mais l'avis d'en partir arrivait trop à l'improviste. Elle avait déjà ses favoris. Deux

petits singes et un écureuil blanc semblaient avoir remis leur bonheur entre ses mains. Elle avait aussi conçu de l'attachement pour sa plate-bande de fleurs; — elle avait inspiré une sorte de confiance timide à quelques oiseaux à brillant plumage; — enfin elle avait planté de ses propres mains de jolis arbustes qu'elle désirait voir croître; et elle ne cherchait d'autres récompense de ses travaux que ma surprise et mon approbation.

Ces regrets se passèrent bientôt quand je lui parlai de ses parents. Je devins aussi un peu scrupuleux sur la religion; je lui dis que dans le lieu où j'allais la conduire, il y avait une chapelle où elle pourrait encore entendre la parole divine; et voyant que je désirais qu'elle partît le lendemain matin, tout désir de rester plus long-temps où elle était disparut sur-le-champ.

Le lendemain matin, les préparatifs du départ occasionnèrent un mouvement général. Le fils de Diégo, beau jeune homme d'environ seize ans, s'empressait de rendre à Honoria tous les services possibles; il semblait même chagrin quand il ne pouvait s'occuper à lui

être utile. Jugurtha était le seul qui ne partageât pas la joie générale. Quand il comprit que nous étions déterminés à partir, et à partir sur-le-champ, il désirait d'abord tout emporter avec lui; il fut pourtant obligé d'abandonner une chose et puis une autre; et malgré tout son respect et toute son affection pour Honoria et pour moi, il ne put empêcher ses yeux de nous dire avec un air de reproche : — Pourquoi vous fier à des étrangers, tant que Jugurtha est vivant? Pourquoi quitter cette retraite tranquille, et placer ainsi votre bonheur à la merci des autres? Trois fois je craignis qu'il n'éclatât une querelle entre lui et le fils de Diégo; car les soins de ce jeune homme, attentif comme un page, pour ma sœur, n'étaient rien moins qu'agréables à mon ami noir.

Ne prenant avec nous que des vêtements et des provisions, et le jeune prince des Mantézumiens ayant chargé sur ses épaules toutes les parures d'Honoria, nous nous mîmes gaiement en route. Pour assurer d'autant mieux à Jugurtha le respect général, je m'entretins constamment avec lui, lui demandant son avis sur la moindre circonstance, et il me répon-

dait par des signes aussi expressifs qu'intelligibles. Honoria lui témoigna aussi beaucoup d'égards; mais toutes ces attentions suffirent à peine pour rendre au bon nègre son égalité d'âme et sa bonhomie ordinaire.

L'héritier présomptif du trône était celui de nous qui était le plus chargé. Dans le fait son fardeau était trop lourd pour un jeune homme et même pour un homme fait. Cependant il ne voulait pas qu'un autre que lui portât les trésors d'Honoria : mais ses forces ne répondaient pas à son dévouement, et il fut enfin obligé d'en confier une partie à ses compagnons, qui s'en trouvèrent plus heureux quoique plus chargés.

Quand nous fîmes halte pour la nuit, on construisit une hutte temporaire pour Honoria, et malgré mes prières, les Mantézumiens voulurent placer une garde à la porte. Le jeune Mantez fut assez fou pour gagner ses compagnons afin d'obtenir le fatigant privilége de tenir ses yeux ouverts, quand la nature et une journée de marche pénible exigeaient presque impérieusement qu'ils se fermassent.

Nous continuâmes notre route sans éprou-

ver aucune interruption, et nous arrivâmes à quelques milles du village. Honoria ne voulut pas souffrir une seule fois qu'on la portât sur la litière, qui fut jetée de côté à sa propre demande, dès le commencement du voyage. Dans le fait, elle montra qu'elle était en état de disputer le prix au meilleur marcheur qui se trouvât parmi nous.

Notre marche fut une fête perpétuelle. On riait, on plaisantait, on chantait tour à tour, et même quand nous nous arrêtions, quelque jeune homme plus ambitieux que les autres nous régalait d'une danse, comme s'il eût été insensible à la fatigue.

Lorsque nous fûmes à environ cinq milles de notre destination, nous rencontrâmes une troupe de Mantézumiens des deux sexes qui venaient à notre rencontre, et nous apportaient des fruits et d'autres provisions fraîches. Le reste de notre marche fut une sorte de triomphe. De nouveaux groupes se joignaient à nous à chaque instant; et avant que nous fussions arrivés aux habitations, toute la population était avec nous, à l'exception de ce qu'on pouvait appeler la cour. Là toute résis-

tance devint inutile. Honoria, placée sur une sorte de char, fut portée sur les épaules de quatre vigoureux jeunes gens, et marchant de cette manière, nous rencontrâmes enfin don Diégo, sa femme, sa famille, et ceux qu'on appelait les anciens de cette petite nation.

Ai-je besoin de rapporter en détail les réjouissances qui suivirent notre arrivée? Pendant plusieurs jours on ne pensa qu'à se féliciter, à chanter et à danser. On nous donna la meilleure maison qui fût dans le village, avec toutes ses dépendances; et si ce bâtiment n'égalait pas en grandeur le palais du roi, il le surpassait en élégance et en tout ce qui pouvait tendre à le rendre commode. Qu'on ne me parle plus de sensation générale, l'arrivée d'Honoria en fit une véritable. Il est vrai qu'il se passa quelque temps avant que les habitants fussent bien convaincus qu'elle était issue de race mortelle. Ces bonnes gens ne s'étaient pas fait jusqu'alors l'idée d'une femme semblable à elle. Ils nous traitaient comme s'ils eussent été membres de notre famille, et elle était aimée autant que respectée. Elle devint sur-le-champ l'arbitre de la mode dans le royaume de

Mantézuma. Dès qu'elle se montrait le matin, la moitié des femmes examinaient sa mise avec le plus grand soin, couraient ensuite en rendre compte aux autres, et toutes faisaient leurs efforts pour imiter de leur mieux son costume. Il est vrai que ces imitations avaient parfois quelque chose de grotesque, mais il était rare qu'elles fussent tout-à-fait sans élégance. En un mot Honoria avait un pouvoir étonnant pour occuper l'esprit de cette population au berceau.

La plus stricte intimité subsistait entre nous, don Diégo et sa famille. Son fils aîné se serait trouvé trop heureux d'être notre esclave, pour obtenir un regard des yeux bleus qui lui avaient inspiré tant d'ardeur, et qui l'avaient rendu si malheureux. La famille royale mendiait notre alliance, si je puis me servir d'une telle expression. Cependant Jugurtha ne paraissait pas disposé, comme je le supposais, à prendre une femme. La seule raison que j'en puisse donner, c'est qu'il était prudent, et qu'on pouvait, sans rien exagérer, lui donner quarante-cinq ans. Bounder n'était que trop choyé, et il était devenu non seulement exces-

sivement gras, mais asthmatique; à cela près, il était au comble du bonheur d'un chien. Sa bonne humeur était imperturbable, et les petits Mantézumiens, en jouant avec lui, le trouvaient doué d'une patience à toute épreuve; ils n'en avaient pas autant les uns pour les autres, quand ils se disputaient ses caresses.

Quant à moi, je connaissais à peine encore l'état exact de mes sentiments; mais au total, j'étais beaucoup plus heureux que lorsque je luttais contre ce que je croyais ma destinée. J'avais alors passé le Rubicon; j'avais annoncé Honoria comme ma sœur. Comme nous sommes portés à être vertueux, quand tous les regards sont fixés sur nous! Les remords me déchiraient encore quelquefois le cœur; mais ces attaques étaient rares, et chacune était plus faible que celle qui l'avait précédée.

J'employai tout mon temps à gagner la confiance des hommes et la bienveillance des dames, et j'y réussis à merveille, ce qui est un miracle, car il arrive assez ordinairement que celui qui jouit de la faveur d'un sexe n'est pas vu de très bon œil par l'autre. C'était à cette occupation digne d'envie, et à chercher un

endroit propre à y établir un chantier, que je consacrais tout le temps que je ne passais pas chez don Diégo, ou avec ma sœur et Jugurtha.

Nous allions à l'église ; nous assistâmes à un mariage, et Honoria et moi nous fûmes parrain et marraine à deux baptêmes. Nous commencions à nous naturaliser dans ce pays, et don Diégo semblait désirer vivement de nous y conserver pour toujours. On pourrait faire un joli épisode des galanteries dont Honoria était l'objet, et des amants nombreux qui cherchaient à obtenir son cœur. Mais mon esprit était souvent absent du milieu de ces scènes d'amour si importantes pour les acteurs, tandis qu'Honoria semblait s'amuser infiniment de la bizarrerie de notre destin actuel.

Nous avions passé près d'un mois dans ce séjour hospitalier, quand la première tempête quon eût essuyée dans ce pays depuis bien long-temps, vint nous avertir qu'il était à propos de mettre un peu plus de solidité dans nos constructions. Le vent emporta les toits d'un grand nombre de maisons, et quelques édifices, plus élevés que solides, furent renversés, comme une ambition mal dirigée, qui s'é-

lève trop haut sur de trop faibles fondations.

Curieux de voir les ravages que la tempête avait faits sur ce charmant jardin de la nature, je me levai dès qu'il fit jour, et ayant examiné le village et ses environs, je me rendis à pas lents sur le rivage de la mer.

CHAPITRE XXXV.

J'étais seul sur les sables, et mes regards se dirigèrent vers la mer. La matinée était calme, mais la mer était encore très houleuse au-delà de la petite baie autour de laquelle la plupart des maisons étaient bâties. Tous les canots doubles et simples, avaient été tirés sur le rivage assez loin pour que ni les vagues ni la marée ne pussent les atteindre, et par conséquent la tempête ne les avait nullement endommagés. Il n'y avait pas long-temps que je contemplais cette scène, quand mes yeux furent frappés du spectacle le plus étrange, mais le plus agréable pour moi dont j'eusse jamais été le témoin.

A peu de distance du promontoire, et pres-

que au milieu du bouillonnement des vagues qui se brisaient sur le rocher; je vis la carcasse d'un grand bâtiment à deux ponts, qui n'était pourtant pas démâté, et qui suivait à la dérive le cours des vagues. Je me sentis enraciné en cet endroit, et tous mes membres tremblèrent, comme si mon être allait se dissoudre. — Je désirais crier; mais je n'avais plus de voix; — j'avais reconnu sur-le-champ *la Santa-Anna* : mais comme ce navire était changé!

Quand je l'avais quitté, sept mois auparavant, c'était un bâtiment qui faisait plaisir à voir; maintenant, ce n'en était plus que le spectre. Il y avait quelque chose qui semblait surnaturel dans la verdure qui le couvrait. Au bout de quelques minutes, je découvris des créatures humaines qui me semblaient ramper sur le pont.

Faisant alors un puissant effort sur moi-même, je secouai ma léthargie, et courant au village, je dis un mot à la hâte à Honoria et à Diégo, et prenant avec moi Jugurtha et l'élite des jeunes gens, bien armés à leur manière, je sautai dans le plus grand des canots doubles, et nous fîmes force de rames pour arri-

ver au bâtiment qui continuait à approcher de la côte à la dérive. Nous étions en force, — au moins cinquante hommes; — mais nos armes ne nous auraient pas mis en état de vaincre la résistance de la moitié de ce nombre d'Européens.

Quel tumulte s'élevait dans mon cœur, à mesure que nous avancions! Je ne pouvais plus parler, mais j'employais les gestes les plus animés pour engager les rameurs à redoubler d'efforts. Plus nous approchions, plus mes craintes augmentaient d'intensité, et je maudis mille fois de bon cœur la malheureuse position du bâtiment. Il avait la proue tournée vers la côte, et j'aurais donné tout au monde pour voir à travers les fenêtres de la cabine sous la poupe.

Mais bientôt un rayon de joie fit sur tout mon être le même effet que le choc électrique. —Au milieu d'un groupe d'hommes qui nous regardaient avec grande attention, je découvris ce que je savais ne pouvoir être que la perruque poudrée de mon père. Je remerciai Dieu de lui avoir conservé la vie. Un moment après, je lui vis ôter ses lunettes pour en essuyer les

verres. La manière dont il le faisait lui était particulière, nul autre n'aurait pu le faire comme lui; cela seul suffisait pour le faire reconnaître entre mille.

— Ramez! ramez bien! m'écriai-je; Honoria et moi nous recevrons encore la bénédiction de notre père!

Les Mantézumiens répondirent à mon cri en redoublant d'efforts; et au bout de quelques minutes, notre canot, fendant rapidement une mer écumante, se trouva bord à bord avec le bâtiment. Sans songer aux suites que pouvait avoir notre témérité, Jugurtha et moi nous fûmes en un instant sur le pont, et celui d'après, je serrais mon père dans mes bras. Nous restâmes long-temps embrassés, et nous ne pûmes nous empêcher de verser bien des larmes.

— Ardent, vous reverrez votre mère, me dit-il.

— Dieu soit loué! m'écriai-je en me dégageant de ses bras; et je regardai autour de moi, dans l'espoir de l'apercevoir.

Mais à l'instant où je quittais les bras de mon père, je vis Jugurtha qui entourait d'un

de ses bras nerveux le corps d'une de nos anciennes connaissances; et peu content de cette étreinte, il lui serrait fortement le gosier de l'autre main. L'objet de ses empressements n'était autre que le capitaine Mantez, en grand uniforme.

— Garrottez le mécréant! m'écriai-je; liez-lui les pieds et les mains, mais ne lui faites aucun mal, Jugurtha; — non, pas encore; — notre temps viendra, — fiez-vous à moi. — D'anciens, de bien chers amis nous attendent. En un instant Mantez fut garrotté, et jeté sur le pont avec aussi peu de componction qu'en montra Sindbad, quand il débarrassa ses épaules du fardeau du méchant vieillard infirme qui s'y était accroché.

Après avoir reçu de mon père un accueil cordial à la hâte, Jugurtha nous accompagna dans la grande cabine, d'où les dames, presque étourdies par l'heureuse nouvelle qu'elles avaient déjà apprise, ne s'étaient pas encore trouvées en état de sortir. Que dirai-je ici? Ne suffira-t-il pas, pour faire comprendre toute cette scène, que je dise que je reçus la bénédiction de ma mère, les félicitations ami-

cales de don Julien, et qu'Isidora se jeta dans mes bras et s'évanouit.

Elle reprit bientôt connaissance; les larmes vinrent à son secours, et elle sanglotta, la tête appuyée sur mon épaule. — Ardent, me dit-elle enfin, j'ai pensé à vous nuit et jour.

Il y eut un moment de silence, — de silence, de profond intérêt. — Où est notre chère Honoria? fut la question qui me fut adressée ensuite, et à peine put-elle être prononcée.

— Elle est en sûreté, — bien portante, — plus belle que jamais.

Dieu en fut remercié avec ferveur, et ma mère lui offrit à genoux l'oblation de son cœur.

— Ma mère, — mon père, — dans moins d'une heure vous la serrerez dans vos bras.

— Pourquoi pas à l'instant même? demanda mon père; — et ma mère se leva sur-le-champ.

— Non, non, répondis-je; nous avons beaucoup de choses à faire, et le vent et la mer n'attendent personne, — pas même des parents tendres et vertueux.

Pendant ce temps, Cuillère-d'Argent et le nègre fraternisaient ensemble, et s'étant pris par la main, ils firent le tour de la cabine, en

cabriolant avec des transports de joie frénétique; et ensuite le badaud de Londres, avec une promptitude et une dextérité qu'on ne peut égaler qu'à bord d'un bâtiment, décapita une bouteille de rhum, pour ne pas perdre de temps en la débouchant, en versa le contenu dans un grand bol, y ajouta de l'eau, par égard pour les apparences, autant que les torys auraient accordé de réforme au peuple anglais, c'est-à-dire le moins possible; et ils le vidèrent amicalement ensemble.

Mon père me présenta alors formellement Cuillère-d'Argent, sous le nom de M. William Watkins, et comme un de ses meilleurs amis, et je lui serrai la main de bon cœur. Pendant que toutes ces reconnaissances se faisaient à la hâte, un épouvantail grimaçant, portant habit bleu de ciel tout déchiré et des pantalons verts, montra à la porte de la cabine son laid museau, et le retira aussitôt. Ses traits exprimaient un singulier mélange de crainte et de familiarité. Cet homme m'avait toujours déplu, mais ce n'était pas une raison pour manquer d'honnêteté envers lui, si, dans la situation dé-

sastreuse où ma famille avait été placée, il lui avait montré des attentions ou de la civilité.

— Que mérite ce grimacier, mon ami? demandai-je à Cuillère-d'Argent en lui appuyant une main sur l'épaule.

— D'être berné sur une couverture, et d'avoir ensuite la bouche remplie de pommade pour l'étouffer.

— Garrottez-le, Jugurtha, et jetez-le à côté du capitaine.

Malgré la longueur des jambes d'Auguste Epaminondas Montmorenci, la chasse ne fut pas longue. Il fut garrotté en un clin d'œil, et en outre, — petite attention dont je n'avais pas donné l'ordre, — Watkins le bâillonna, et on l'étendit près de Mantez. Cette dernière mesure lui évita le péché de jurer suivant son usage, quoiqu'il faille avouer que les jurements qui cherchaient à passer par son gosier semblaient l'étouffer.

Nous nous rendîmes tous alors sur le pont avec Zurbano et le barbier. Nous trouvâmes ce qui restait encore des Espagnols de l'équipage, les uns malades, les autres en bonne santé, si l'on peut parler ainsi de squelettes qui péris-

saient d'inanition. Chacun d'eux avait mis ses meilleurs vêtements, avait près de lui son sac et son coffre, et était prêt à descendre dans le canot.

Pendant ce temps, les autres canots des Mantézumiens étaient arrivés près de *la Santa-Anna*. Mais leur conduite fut marquée par le bon ordre et la discipline; ceux que je laissai monter à bord n'essayèrent pas de dérober la moindre chose; tous ne semblaient songer qu'à exécuter les ordres que je pouvais avoir à leur donner.

— Messieurs, dis-je à l'équipage, nous n'allons pas encore à terre; mais soyez bien assurés d'une chose, c'est que vous quitterez ce bâtiment comme vous y êtes entrés à Barcelone. Le second que j'entendrai murmurer ou se plaindre sera pendu à la grande vergue, et le premier sera forcé de tirer la corde. Je n'entendis ni plainte ni murmure; cependant on distingua un profond gémissement; et il sortait, malgré le bâillon, des lèvres qui s'étaient ouvertes pour des propos d'amour, du dernier rejeton d'une des branches des Montmorency.

— Maintenant, monsieur Watkins, dis-je en touchant mon chapeau suivant les règles de l'étiquette, je vous constitue maître de tous les ports du royaume de Mantézuma. Vous allez donc prendre toutes les mesures nécessaires pour faire remorquer ce bâtiment au centre de cette baie avec toute la promptitude possible, et vous l'approcherez du rivage autant que faire se pourra.

— Oui, oui, monsieur, répondit-il; mais en même temps il me montra les canots avec un air d'inquiétude.

— Oh! ce sont de braves gens, pleins de bonne volonté; et ils entendent assez bien l'espagnol pour vous obéir. Je vais chercher sur le bâtiment les cordes de remorque; je crois qu'elles tireront mieux du bout du bâton de foc.

Halant ensuite tous les canots, qui étaient alors au nombre d'environ quatorze, tant doubles que simples, pour établir entre eux un concert d'opérations, ils furent bientôt tous sous l'avant, rangés sur trois lignes à peu près d'égale force.

J'ordonnai aux hommes de l'équipage de

la Santa-Anna de m'aider à jeter par-dessus le bord les cordes de remorque. D'abord quelques uns d'entre eux voulurent faire leurs conditions ; mais je refusai de les écouter. Je leur dis que tout ce que je pouvais leur accorder c'était l'oubli du passé à ceux qui m'obéiraient ponctuellement; et que ceux qui se montreraient récalcitrants seraient mis en prison en arrivant à terre, et traduits en justice comme pirates. Ils jetèrent un regard mélancolique sur leurs coffres remplis à nos dépens, mais ils obéirent, quoique d'un air sombre, à l'ordre que je leur avais donné.

Les Mantézumiens manièrent leurs rames si vigoureusement, que le vieux bâtiment marcha avec rapidité, et sa quille toucha la terre à environ deux cents pas du rivage. D'après les ordres de Watkins, les Mantézumiens qui étaient dans les canots, sautèrent sur le rivage, prirent en main les cordes de remorque, et toute la population qui put y trouver place se joignant à eux, chaque fois qu'une vague favorisait leurs efforts, ils tiraient de toutes leurs forces avec un concert parfait, de sorte que le bâtiment, avançait chaque fois plus près

de la terre; et enfin, roidissant les cordes, le cockney de Londres trouva le moyen de les attacher solidement sur le rivage.

Don Diégo, sa famille et les anciens, qui étaient les membres de son gouvernement civil, étaient rangés sur le bord de la mer pour nous recevoir. Sa dynastie n'était pas encore d'une antiquité suffisante pour qu'il pût exiger un cortége militaire, et ses sujets n'étaient pas assez nombreux pour lui en fournir un. Honoria était au milieu de ce cercle, où chacun semblait lui rendre hommage, et ses parents, à bord de *la Santa-Anna*, l'avaient déjà reconnue.

Le bâtiment étant alors fermement établi sur le sable, je fis signe aux canots de revenir à bord, et en faisant évacuer complétement un des plus grands, je le fis placer bord à bord. L'actif Watkins nous avait déjà rejoints, et nous fîmes placer tout l'équipage sur le passe-avant. Nous étant procuré deux grandes et fortes caisses, l'une pour l'argent et l'autre pour l'or, nous ordonnâmes au premier homme de la file de prendre son sac, et tout ce qu'il prétendait lui appartenir. Alors,

sans beaucoup de cérémonie, nous vidâmes le sac, nous coupâmes les cordes du coffre, nous en fîmes sauter la serrure, et nous plaçâmes dans nos deux réceptacles tout l'or et tout l'argent que nous trouvâmes.

Nous en fîmes autant à l'égard des autres, nous laissâmes à chacun tout ce qui lui appartenait indubitablement, et nous les fîmes passer tour à tour sur le grand canot, après une recherche exacte sur toute leur personne. Cette dernière mesure nous fit découvrir beaucoup de ceintures garnies de doublons, et Watkins se montra expert dans ce genre de perquisition.

Nous recouvrâmes ainsi une somme immense. Quand nous eûmes passé en revue de cette manière tous les hommes de l'équipage, on apporta le malheureux Montmorency sur le passe-avant. Je fus un peu mécontent de le voir bâillonné, ce que je n'aurais pas souffert si toute mon attention n'eût été dirigée vers d'autres objets. Après lui avoir fait ôter son bâillon, je l'assurai que c'était contre mon intention et sans que je le susse, qu'il avait été privé de l'organe de la parole; et il ouvrit enfin la bouche pour lâcher une volée de jure-

ments et d'invectives. Rien ne pouvait calmer son indignation d'avoir été traité d'une manière si outrageante pour un gentilhomme, et ce ne fut qu'en faisant un geste expressif avec un épissoir, que je parvins à arrêter ce torrent.

Après avoir ainsi apaisé l'orage, je lui demandai tranquillement s'il avait quelque bagage qu'il désirât emporter à terre avec lui, attendu que tout ce qui resterait sur le bâtiment serait considéré comme appartenant à mon père et à moi.

— Oui, sans doute, répondit-il d'un air moitié soumis, moitié impudent.

— Monsieur Watkins, Jugurtha, m'écriai-je, suivez monsieur, et aidez-le à apporter sur le passe-avant tout ce qu'il dira lui appartenir.

Bienôt après, le coquin incorrigible reparut avec quatre grandes caisses garnies en fer; et elles étaient si lourdes, que ce n'était qu'avec la plus grande peine qu'un homme pouvait en traîner une sur le pont.

— Que contiennent ces caisses si pesantes, monsieur?

— Mort de Dieu! — que sais-je? — Celle qui est couverte en peau d'ours est remplie

de ma garde-robe et du matériel de ma toilette. Les autres contiennent un dépôt sacré qui m'a été confié par un vénérable prêtre pour un pauvre couvent à la Nouvelle-Orléans.

— Quoi qu'il en soit, nous prendrons la liberté d'examiner ce qu'elles contiennent. — Monsieur Watkins, Jugurtha !

Elles furent bientôt ouvertes. Trois d'entre elles, comme je le supposais, ne contenaient que des doublons et des dollars mêlés ensemble ; et la quatrième, un misérable amas de vieux linge usé et de vêtements, jadis élégants, mais dans un état déplorable, avec quelques mauvais livres.

Il protesta avec violence contre ce qu'il appela un acte de piraterie impardonnable, et vomit mille menaces pendant que mes compagnons séparaient judicieusement l'or de l'argent. — Il était fils d'un grand capitaine ;— un rejeton de la jeune France, — sa nation le vengerait ; — le bruit de cet attentat retentirait dans toute l'Europe.

Nous ne fîmes que rire de ces exagérations. Mais quand nos deux aides de camp commencèrent la perquisition sur sa personne, je crus

que la colère l'aurait étouffé. Jamais homme, à moins qu'il ne portât des bijoux précieux, n'avait pu être vêtu d'une manière si dispendieuse. Le haut collet de son habit était entièrement rempli de doublons. Comme il était très grand et très maigre, je m'imaginais qu'il serait couvert d'or des pieds à la tête. Mais je m'étais trompé en partie; il avait consulté les apparences, et il n'avait fait que rembourrer de doublons ses mollets et ses hanches; du moins ce fut tout ce qu'on put en découvrir. Cependant je ne puis m'empêcher de croire qu'il avait été trop adroit, même pour M. Watkins, et qu'il avait encore sur lui une certaine quantité de pièces d'or qui ne lui furent d'aucune utilité.

On le fit alors passer sur le canot où était déjà l'équipage de *la Santa-Anna;* mais son orgueil ordinaire ne l'abandonna point. Il se plaça sur la poupe avec un air de hauteur, et il envoyait au diable d'un ton impérieux quiconque osait le regarder.

Enfin nous fîmes entrer Mantez dans le canot, sans cérémonie, les mains liées derrière le dos, et l'on accéléra sa marche à coups de la-

nières. Je permis qu'on l'y conduisît ainsi pour satisfaire une fantaisie de Cuillère-d'Argent, qui disait qu'il ne mourrait pas content sans l'avoir vu, de manière ou d'autre, pendu à la grande vergue d'un bâtiment. Il y avait de la petitesse d'âme dans cet acte de vengeance, et j'ai quelque honte de l'avoir permis. Il souffrit tous ces affronts dans un sombre silence.

Cependant les bonnes gens qui étaient dans la cabine avaient employé le temps de leur mieux. Les dames et les femmes à leur service s'étaient parées comme pour aller au bal; mon respectable père avait mis sur sa tête une perruque neuve qui avait été destinée à y figurer, pour la première fois, le jour de son arrivée à la Nouvelle-Orléans, et sa grande canne à pomme d'or avait été mise en réquisition; Julien lui-même avait donné un soin plus qu'ordinaire à sa toilette. Il faut sûrement qu'il y ait un grand plaisir à exciter l'admiration des ignorants.

Je trouvai toute ma garde-robe précisément dans le même état que je l'avais laissée, et j'aurais pu m'endimancher comme les autres; mais, peut-être avec plus de vanité qu'ils n'en

avaient eu, je déclamai contre l'ostentation de la parure, et je me contentai d'emporter une bonne provision de linge. Je m'étais entrevu dans le miroir placé sur la boîte où passent les drosses du gouvernail, et je n'avais été nullement mécontent de la figure barbue, mâle et basanée que j'y avais vue, et que rendait pittoresque un costume à demi barbare.

Ma mère et Isidora me dirent que le dédain que je montrais pour une parure efféminée était digne de moi, — avait quelque chose de grand et de philosophique, — et annonçait une âme qui s'élevait au-dessus des babioles de la vie commune. Zurbano et le barbier vinrent nous trouver, et demandèrent qu'on les fouillât; mais nous ne voulûmes pas les soumettre à cette indignité. Nous descendîmes alors dans le canot royal de Diégo, suivi par un autre, qui en remorquait un troisième, — celui qui contenait don Mantez, son second lieutenant, et les misérables restes de son équipage. Jugurtha les accompagnait pour les surveiller; et Watkins, avec une gaieté maligne, battait énergiquement la marche des brigands sur le

tambour du bâtiment. Ce fut dans cet ordre que nous arrivâmes au rivage.

Il fut heureux, pour toutes les parties, que la première entrevue d'Honoria avec ses parents fût si publique. Quoique plusieurs centaines d'yeux fussent fixés sur eux, leur émotion était si visible, que presque tous ces yeux furent mouillés de larmes. Don Diégo regarda son frère d'un air triste et sérieux, mais il ne se fit pas connaître à lui.

J'avais alors bien des choses à faire. Il fallait d'abord mettre en sûreté tout ce qui se trouvait de précieux sur le bâtiment, et prendre ensuite un parti à l'égard du perfide et scélérat Mantez. On ne pouvait laisser la vie à un homme qui avait été la cause de tant de meurtres. Nous le tînmes, sous bonne garde, pendant deux jours, dans une maison inhabitée; mais, sous tout autre rapport, il fut bien traité. Le troisième, je résolus de lui faire subir son procès publiquement. Les anciens s'assemblèrent, ayant pour président Diégo, toujours inconnu à son frère; sa barbe blanche, son nouveau costume, et le nombre d'années qui s'étaient

écoulées depuis leur séparation, le déguisaient plus que suffisamment.

Roderic Mantez comparut devant ce tribunal avec le même air sombre qu'il avait toujours eu depuis qu'il était notre prisonnier. Je remplis les fonctions d'accusateur public. Je l'accusai de piraterie et de meurtre; je le dénonçai comme un homme indigne de vivre, et je conclus à ce que ses juges le condamnassent à mort. La véhémence de mon discours le fit trembler un instant; mais quand j'eus fini de parler, et qu'un silence complet régna dans la chambre, il recueillit ses forces, comme un homme qui se prépare à se battre, et prit la parole à son tour. Il rétorqua contre moi en particulier, et contre ses passagers en général, l'accusation de meurtre, et affirma solennellement que nous avions fait couler le premier sang, en commettant un acte de mutinerie ouverte. Il me défia de prouver qu'il se fût confédéré avec ses principaux officiers pour voler ses passagers, et se défaire d'eux secrètement. Il fut malheureux dans cette partie de sa défense, car Auguste Épaminondas Montmorency s'avança et produisit un acte, dont copie

avait été remise à chaque membre de la conspiration, signé par toutes les parties, et il montra à Mantez sa signature. Celui-ci déclara que cette signature était un faux infâme. Mais tandis qu'il bégayait ce désaveu avec quelque confusion, William Watkins se mit en face de lui et lui demanda s'il se souvenait qu'il avait fait voile avec lui, environ vingt ans auparavant. Mantez répondit hardiment qu'il ne s'en souvenait pas. Alors Watkins lui dit hardiment qu'il mentait, et l'accusa d'avoir abandonné son frère sur une île déserte pour l'y laisser mourir de faim; sans oublier de parler aussi de la tentative faite contre sa vie par le capitaine Mantez.

Il chercha à se justifier de ces nouvelles accusations en commettant d'un ton solennel les parjures les plus blasphématoires, tandis que son frère pleurait comme un enfant. Enfin cette scène devint insupportable au bon Diégo, et, étendant le bras, il lui dit avec douceur :

— Il suffit... c'est assez!

Le coupable prit le change ; il s'imagina que son juge était convaincu de son innocence, et il n'en parla qu'avec plus de force et d'audace.

Mais Watkins revint à la charge, en l'accusant d'avoir fait couper la langue à des esclaves nègres, afin qu'ils ne pussent rendre témoignage contre lui du crime dont il venait de l'accuser; et quand Jugurtha s'avança et annonça par ses gestes qu'il était une de ces malheureuses victimes, ce qu'il prouva en ouvrant la bouche, un murmure d'horreur se fit entendre, et les Anciens se levant, le condamnèrent à être lapidé.

Le scélérat ne perdit pas encore courage. Il en appela énergiquement au président, récusa la juridiction de la cour, et demanda à être mis en liberté sur-le-champ.

Son frère lui répondit ainsi qu'il suit : « Depuis que je suis le père de cette colonie, et que j'y ai promulgué des lois, nous ne nous sommes jamais trouvés obligés à infliger une plus forte peine que celle d'interdire toute communication verbale avec le coupable. Cependant il existe une peine capitale prononcée contre les grands crimes; mais il me répugne de la prononcer contre un étranger. — Vous avez récusé notre juridiction; nous admettons cette récusation dans toute son étendue. Mais

si vous n'êtes pas soumis à nos lois, vous n'avez plus droit à leur protection. Éloignez-vous donc de nos habitations et de tous les lieux que la culture désigne comme nous appartenant. Mort ou vivant, vous n'êtes plus rien pour nous. — On va vous remettre un pain et une gourde pleine d'eau. Partez, et ne vous montrez jamais aux yeux d'aucun habitant de ce pays. »

Rejetant avec colère le pain et l'eau qu'on lui offrait, Mantez tourna le dos à ses juges, et sortit de la salle où siégeait la cour. Mais il s'y trouvait un être qui ne pouvait parler, mais qui n'avait pas perdu un seul mot qui eût été prononcé. Ses yeux brillaient d'un triomphe concentré en lui-même, tandis qu'ils regardaient le coupable s'éloigner.

Peu de temps après, comme je me promenais sur le bord de la mer, livré à des idées mélancoliques, Jugurtha s'approcha de moi, et par des signes fort intelligibles me demanda la permission de s'absenter. Je n'osai pas lever les yeux sur lui, et je lui dis d'une voix entrecoupée : « Allez, mais soyez aussi miséricordieux que vous le pourrez. » Étais-je coupable

de connivence à un projet de meurtre? Si cela est, que Dieu me le pardonne! Mais mon pauvre ami et moi n'avions que de trop justes causes de ressentiment.

Le lendemain matin, au point du jour, on aperçut Mantez pendu à la vergue de misaine de son propre bâtiment, et Jugurtha, debout sur le pont devant lui, contemplant d'un air heureux et satisfait les traits défigurés du défunt.— Jamais je ne m'informai comment cette catastrophe avait été amenée. Zurbano se rendit à bord, disséqua le corps de Mantez, et on l'enterra ensuite, sans aucune publicité, dans le terrain dont Diégo avait fait un cimetière. Depuis ce temps, personne ne prononça un seul mot qui eût rapport au défunt.

Watkins saisit aussi cette occasion pour enterrer les restes du prêtre, qu'il avait conservés au haut du grand hunier.

Nous étant abstenus de tout travail pendant un jour, par égard pour le chagrin de don Diégo, dont on ne laissa jamais transpirer la cause, le lendemain nous vit déployer toute notre activité. Les Espagnols, voyant que toute résistance était inutile, se décidèrent à se met-

tre au travail. On enleva rapidement de *la Santa-Anna* tout ce qui s'y trouvait, et comme alors ce bâtiment tirait moins d'eau, on l'amena peu à peu plus près du rivage. — On bâtit des hangars, — on construisit des magasins, — on creusa des fosses pour les scieurs de long, — enfin on dessina les lignes d'un schooner qui devait s'appeler *l'Honoria*. L'activité était l'ordre du jour, et nous en éprouvions les effets salubres. Les sujets de Diégo profitèrent incalculablement de nos opérations, mais ils nous en indemnisaient en travaillant avec zèle et intelligence. Enfin, on approcha tellement le vieux bâtiment du rivage que sa proue touchait presque la terre. On mit en pièces toutes ses œuvres mortes, et on les déposa sur le rivage. Cette opération nous fournit tant de bois que nous aurions pu en construire trois schooners.

Pendant toute la journée, non seulement je dirigeais les travaux, mais je les partageais moi-même. Le soir, j'étois heureux dans le sein de ma famille, ou je parlais mystérieusement à Isidora d'expiation, — de double existence, — de la folie, sinon du crime, des mariages entre parents. A l'égard d'Honoria, c'était un jeu

muet qui aurait fourni une double intrigue pour deux comédies espagnoles; cependant elle semblait apprécier de plus en plus les nobles et bonnes qualités de Julien, et l'enthousiasme de son caractère.

Quoique mon esprit fût alors en général dans une assiette saine, il y avait des moments où j'étais encore en proie à la mélancolie et aux remords, et le meilleur antidote était la société délicieuse d'Isidora. Chaque jour, je trouvais quelque chose de nouveau et de plus angélique dans le caractère de sa beauté. Je n'irai pas jusqu'à dire que je la préférais à celle d'Honoria; mais elle me semblait se rattacher de plus en plus à mon goût. Dans le fait, elle devenait d'heure en heure plus semblable à l'être que j'avais vu dans ma vision expiatoire.

J'employai tous les détours possibles pour m'assurer de l'état véritable de ses sentiments, et pour savoir ce qui avait occupé ses pensées pendant tout le temps qu'avait duré ma vision; mais je vis qu'il s'était passé sans être marqué par aucun accident particulier, au milieu de jours qui offraient continuellement une scène de nouveaux événements. Elle m'en dit pour-

tant assez pour que je ne pusse douter que je n'eusse été presque constamment présent à ses pensées.

Par une belle soirée, nous allâmes nous promener à quelque distance des habitations, et j'employai quelques heures à lui raconter ma vision expiatoire. Il était près de minuit quand nous rentrâmes, et nous nous étions mutuellement donné notre foi.

Chacun comprit bientôt ce qui s'était passé entre nous, quoique nous n'en eussions jamais parlé à personne. La joie de don Julien me fit grand plaisir; — celle d'Honoria fut peut-être encore plus grande, — ce qui me donna beaucoup à penser. Pour la première fois de ma vie, je me trouvai comme un homme se promenant sous le calme d'un beau soleil. Tout portait autour de moi la teinte de la joie et de la paix. Je n'avais plus de moments d'exaltation excessive, et il se passa très long-temps sans que je songeasse aux horreurs de ma vision.

Pendant ce temps, la construction de *l'Honoria* marchait rapidement. Lorsqu'elle commença à s'avancer, j'eus une petite différence

d'opinion avec mon père : je désirais en faire un yacht, il croyait qu'il fallait lui donner assez d'arrimage pour prendre une cargaison de bois de sandal, car il s'en trouvait beaucoup dans le royaume de Mantézuma. Cependant j'emportai le point, car don Diégo ayant demandé à mon père comment il paierait ce bois, celui-ci lui répondit, sans y réfléchir, que ce serait avec des doublons et des dollars et au prix le plus raisonnable. Cette proposition fit frémir d'horreur le digne chef, qui avait résolu qu'une monnaie courante ne serait introduite parmi ses sujets que le plus tard possible ; il était infatué de cet expédient maladroit, si redouté par les économistes politiques, le commerce par échange. Plutôt que de recevoir le quart d'un dollar, il aurait donné une cargaison complète de ce bois odoriférant.

L'Honoria devint donc un yacht, et c'en fut un de la première beauté. Cuillère-d'Argent, — je lui demande pardon, — M. William Watkins, était le plus grand homme du pays. Il parlait le plus haut, riait le plus long-temps, et tout se faisait d'après ses ordres.

Enfin *la Santa-Anna* disparut de la surface

des eaux; on en avait conservé avec soin tout le cuivre et toutes les chevilles; et au lieu de cet énorme bâtiment, on voyait près de la côte un léger esquif, doublé en cuivre, et dont la forme était aussi agréable que l'œil pouvait le désirer. Il était large par le travers, avait les contours très fins et les ailes dégagées. Nous prédîmes qu'il serait excellent voilier. Presque tout l'avant et tout l'arrière étant divisé en cabines, on y serait logé d'une manière supérieure. Quoique nous permissions à M. Watkins de réclamer le principal mérite de sa construction, on pouvait dire avec vérité que nous y avions tous contribué. Ce dont l'un ne se souvenait pas, l'autre se le rappelait; sur trois idées qui étaient présentées, nous pouvions en trouver une bonne, et c'était celle que nous choisissions.

Le jour qu'il fut lancé à la mer fut une grande fête. *L'Honoria* se montra sur son élément avec la grâce et la dignité d'une naïade, et nous vîmes enfin arriver le jour où nous devions dire adieu pour toujours aux simples et hospitaliers Mantézumiens. Ce fut un jour de chagrin pour tous, de désespoir pour quelques uns. Mais ce

n'est pas l'histoire de ces derniers que j'écris. Puissent-ils ne se rappeler les chagrins de leur jeunesse, que comme faisant contraste au bonheur d'un âge plus mûr!

Nous nous embarquâmes. Notre équipage n'était pas nombreux; il n'était composé que de six Espagnols, les mieux disposés que nous eussions pu trouver parmi ce qui restait de l'équipage de *la Santa-Anna*. Les autres restèrent volontiers à Mantézuma. Nous donnâmes le commandement du yacht à M. Watkins, je fus son premier lieutenant, et nous partageâmes les quarts ensemble. Jugurtha fut maître d'équipage et tout ce qu'on voulut qu'il fût. Julien lui-même se rendit utile. Nous avançâmes vers le nord, et au bout de quelques jours nous rencontrâmes un vaisseau qui nous donna exactement notre latitude et notre longitude. Nous touchâmes ensuite à Sainte-Hélène, où nous prîmes des provisions fraîches. J'avais déjà eu de la mer autant que j'en pouvais désirer; à ma vive sollicitation, mon père consentit que le cap du yacht fût tourné vers l'Angleterre, et il se retrouva enfin à Londres, sans être beaucoup plus pauvre que lorsqu'il

était parti de Barcelone. Il avait recouvré presque tout ce qu'il avait emporté en espèces, et l'on n'avait pas touché à ses lettres de change.

Honoria étant encore trop jeune pour se marier, Julien, fort à contre-cœur, repartit pour l'Amérique méridionale, et il fut plus heureux qu'il ne s'y attendait, car il recouvra une partie de sa fortune. Mon père passa près d'un an à réaliser la sienne et à faire venir d'Espagne la portion qu'il y en avait laissée. Au total, nous sommes une famille riche; mais il n'est pas vrai, comme on en a malignement fait courir le bruit, que nous ayons rompu avec les Falcks, quoique nous ayons entièrement renoncé au commerce. Il y a déjà quelques années que don Julien et moi nous sommes mariés, lui à ma sœur, moi à sa cousine. Nous ne manquons jamais de sujets de conversation. Nous avons perdu Bounder, il y a déjà long-temps; il est mort plein d'années et de graisse.

William Watkins se conduit bien et réussit dans le monde. Nous lui avons fait présent de *l'Honoria*, et il est content... Jugurtha est encore avec moi... quelquefois un peu grondeur... surtout quand il est quelque temps sans voir

mes enfants... Entouré de tous ces moyens de bonheur, j'ai pourtant encore des accès de remords; mais la présence de mon Isidora ne manque jamais de les dissiper.

Nous nous sommes assurés de la situation précise de l'endroit habité par don Diégo et ses Mantézumiens; mais nous lui avons fait la promesse solennelle de ne jamais la révéler. Il craint trop la civilisation; et je crois qu'au fond du cœur il n'a pas été très fâché de nous voir partir. J'ai pourvu aux besoins de la mère de James Gavel; et je terminerai par une réflexion morale dont la justesse est prouvée par mon histoire : — *Que c'est un insigne péché de désirer de mettre à l'écart les lois divines pour céder aux convenances humaines.*

FIN D'ARDENT TROUGHTON.